

Que
sais-je?

LE COMPLEXE DE CASTRATION



André Green



QUE SAIS-JE ?

Le complexe de castration

ANDRE GREEN



Avertissement à la troisième édition

Je ne pense pas, sauf erreur, que cette troisième édition appelle de ma part des compléments ou des ajouts concernant la littérature parue à ce sujet. Le contenu est donc semblable à celui de la première édition.

Ce qui, en revanche, a fait l'objet de nombreuses discussions est la place dudit complexe dans la théorie psychanalytique. Une conception dite « classique » voudrait limiter ce complexe à la phase phallique, en refusant d'y inclure tous ses prédécesseurs prégénitaux. Cette position restrictive ne correspond pas à la manière moderne d'envisager ce complexe. S'il est vrai que celui-ci est bien caractéristique de son lien au complexe d'Œdipe, il n'en reste pas moins que de plus en plus souvent, on considère l'Œdipe moins comme une étape de la sexualité infantile qu'on ne l'envisage comme une structure rendant compte de toutes les expériences de manque ou de perte : perte du sein dans la phase orale, au moment où l'objet se sépare du soi comme entité distincte, perte de l'objet fécal dans le dressage sphinctérien, etc. Dans cette perspective que l'on doit surtout à Lacan, le complexe de castration est un agent symbolique fondamental pour signifier le manque. Il ne me semble pas qu'il faille choisir entre ces deux conceptions mais plutôt nuancer leur articulation, car s'il

est vrai que c'est bien au décours du complexe d'Œdipe que s'illustre clairement la problématique de la castration, les étapes antérieures qui l'ont précédé pourraient être considérées comme les précurseurs d'une telle organisation, qui inclut potentiellement ce complexe de castration, sans pour autant être confondue avec lui. On voit bien que cette articulation nécessite surtout un réaménagement de la conception du temps en psychanalyse, problème auquel nous nous sommes consacré dans des ouvrages antérieurs [\[1\]](#).

Notes

[\[1\]](#) A. Green, Le temps éclaté, Paris, Minuit, 2000.

Introduction

Sexe vient de secare, de sexion. Le nom porte donc la trace d'une coupure, celle qui sépare les deux sexes et qui renvoie à une androgynie primitive mythique. Mais la sexion, la castration, est aussi ce qui sépare le sexe du corps. La sexualité humaine dépend de l'action coordonnée de déterminations complexes. Divers chapitres biologiques, sociologiques et historiques, éthiques, familiaux et psychologiques emboîtent leurs effets les uns dans les autres. Rien qu'au chapitre biologique, il faut tenir compte de niveaux d'activité étagés qui dépendent de la transmission chromosomique, du développement embryonnaire, des sécrétions hormonales qui interviennent à des étapes différentes du développement. Ce dernier s'étend de la conception jusqu'à la puberté (physiologiquement) et de l'adolescence jusque tard dans la vie adulte où l'on peut observer des changements dans la vie sexuelle (virages de l'hétérosexualité à l'homosexualité). On peut aisément imaginer qu'une détérioration de l'un quelconque des niveaux considérés ou de l'une quelconque des étapes qui interviennent dans le temps bloque le déroulement des processus nécessaires à la manifestation de la vie sexuelle, ce qui pourrait être assimilé à une castration.

Toutefois, au sens strict, la castration consiste en la

privation des moyens de reproduction. Elle s'applique donc aux organes sexuels secondaires « terminaux » de la sexualité. Elle peut être anatomique et physiologique ou seulement physiologique. Elle peut être due à des raisons involontaires (pathologiques ou accidentelles) ou intentionnelles (acceptées : castrats, ou imposées : eunuques). Quant à la chirurgie rituelle, elle se contente de mutilations partielles, le plus souvent de blessures symboliques (circoncision, subincision, excision) qui ne touchent pas les fonctions de reproduction.

Il n'est pas inutile de rappeler qu'elle peut concerner aussi bien l'animal que l'homme, le premier beaucoup plus que le second. Car elle a été pratiquée depuis des temps immémoriaux pour obtenir un comportement plus docile de la part de certaines espèces ou pour améliorer la consommation. Nous n'y ferons guère allusion que dans les cas où celle-ci fait l'objet d'une étude expérimentale. Le déterminisme sexuel polymorphe ne doit pas faire croire que plus l'atteinte touche les éléments les plus organiques du montage sexuel et plus ses conséquences se traduisent massivement sur le plan psychique. La castration réelle a plus d'effets non directement sexuels que sexuels.

Ce que Freud décrit comme complexe de castration est une découverte entièrement neuve et tout à fait autre. Il s'agit d'une formation psychique, née du développement de la sexualité infantile, du désir qu'elle provoque et de ses conséquences sur l'imagination de l'enfant. Elle est parfois précédée surtout autrefois d'une menace

proférée soit par la mère soit par un de ses substituts (bonnes, gouvernantes) pour intimider l'enfant et l'inciter à renoncer au plaisir auto-érotique. Toutefois, si la menace vient des femmes, l'exécution de la sanction est attribuée aux hommes : le père, le docteur, etc. La conscience de la différence des sexes s'établit pour l'enfant principalement à un certain moment en fonction de la perception de la présence (chez le garçon) ou de l'absence (chez la fille) de pénis. Elle devient le thème prévalent (avec celui de la naissance des enfants) de la curiosité sexuelle qui cherche une explication à cette différence anatomique. Le garçon lui donne pour solution une théorie sexuelle infantile, celle de la castration accomplie par le père sur ses femmes. La mère a longtemps été créditée d'un pénis à titre exceptionnel par rapport à d'autres personnages féminins de moindre importance, avant d'arriver à la conclusion qu'elle aussi en est, en fait, dépourvue. La ou les sœurs offriront à la vue des organes génitaux qui seront perçus d'abord sans émotion grâce à l'idée qu'un pénis y poussera ultérieurement. Il faudra un certain délai avant d'admettre qu'il n'y apparaîtra jamais. Au moment du complexe d'Œdipe, la menace de castration, niée ou défiée dans un premier temps, devient effective psychiquement à partir de cette théorie sexuelle infantile, l'enfant craignant, cette fois pour lui-même, cette sanction. Comme cette menace s'inscrit comme on vient de le voir dans le cadre des relations œdipiennes qui incluent la fratrie, la mère et le père, il se constitue un complexe de castration étroitement lié au complexe d'Œdipe. Le plus souvent on assistera au dépassement

ou au surmontement, en fait à la destruction du complexe d'Œdipe, lequel succombera au refoulement. Cette étape contribuera à la genèse du Surmoi; celui-ci prendra le relais du complexe de castration et de ses suites. La menace de castration lorsqu'elle prendra effet engendrera une angoisse de castration dont les conséquences seront plus ou moins pathogènes, selon les relations que celle-ci entretient avec un Surmoi plus ou moins rigoureux. Ce sera à lui de prendre en charge ladite menace et de faire pression inconsciemment sur le Moi. Si les désirs interdits persistent, l'angoisse de castration jouera son rôle de signal dissuasif dans toutes les occasions où les tentations de transgression pourront reprendre vie. Il faut alors remarquer que consciemment l'angoisse sera éprouvée sans que celle-ci n'ait pour cause ou pour objet explicite la castration. Seule l'analyse permettra de la rattacher à ce contenu infantile réactivé. Si l'on tient compte du rôle capital du déplacement, les extensions de l'angoisse de castration lui donnent un champ d'action très vaste et peuvent être responsables de la genèse de quantité de symptômes et d'inhibitions, dans l'ordre de la névrose et de la perversion, essentiellement. Dans les autres cas, l'angoisse de castration est moins absente qu'englobée dans d'autres angoisses qui obscurcissent son rôle.

Cette problématique fondamentale découverte par Freud et admise par l'immense majorité des psychanalystes même si elle est relativée, appelle de nos jours plusieurs remarques. Il est d'abord remarquable que nous n'ayons pu aborder la problématique de la

castration que par le moyen d'une exposition historique, génétique qui rattache celle-ci à la sexualité infantile. Il faut ensuite relever que la castration est une production fondamentalement imaginaire, organisée en réseau. Nous avons dû en citer les éléments pour faire apparaître les liens entre menace, angoisse et complexe de castration.

Toutefois, cette exposition soulève certaines questions. D'une part, elle pose le problème des différences de développement de la sexualité infantile chez la fille et chez le garçon. Les idées de Freud, trop marquées par le cas du petit garçon ne rendraient pas assez compte des particularités spécifiques de la petite fille qui ne serait qu'indirectement concernée par la problématique de la castration.

En outre, le lien électif de l'angoisse de castration avec la névrose amène à s'interroger sur la place et le rôle du complexe de castration dans les autres entités cliniques, justiciables ou non de la psychanalyse. Faut-il simplement faire intervenir des fixations prégénitales, ou des « précurseurs » (oraux ou anaux) du complexe de castration, ou faut-il envisager des paradigmes foncièrement différents ? Quel serait alors les rapports de ces paradigmes avec le complexe de castration ?

Enfin, il convient de s'interroger sur la sémantique de ce fantasme de castration. Faut-il garder au complexe de castration sa signification littérale ou attribuer au concept décrit par Freud une portée métaphorique, voire anthropologique, qui ferait de la castration le signifiant

d'une catégorie plus étendue qui incluerait des états aussi différents que, par exemple, la séparation, l'incomplétude ou le manque ? De façon semblable, l'angoisse de castration doit-elle être considérée comme la forme la plus différenciée d'angoisses plus anciennes, plus profondes, plus étendues qui feraient d'elle un produit tardif et de portée plus limitée, ou bien est-elle en quelque sorte un élément constitutif du désir humain, éclairant après coup toute forme d'angoisse ? Peut-on alors parler de castration symbolique ? Une réévaluation contemporaine devrait s'efforcer de répondre à ces questions, en confrontant la découverte de Freud avec les développements que lui ont donnés ses successeurs.

La simple lecture de cette introduction permet aisément de prendre la mesure de la distance qui sépare les aspects de la problématique de la castration réelle de ceux découverts par Freud. Prenons garde cependant que cette différence n'est pas seulement celle qui sépare les conséquences des atteintes anatomiques et physiologiques des organes de la reproduction et, selon l'expression de Freud auquel nous empruntons le titre d'un de ses articles, celle des conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes. Car la spécificité de la psychanalyse est la référence au psychisme qui plus est, inconscient.

Première partie : Situation du complexe de castration

Chapitre I

Aspects de la castration réelle : biologie et anthropologie

Avant que Freud n'en parle, la castration est d'abord un fait réel. Elle est pratiquée depuis la plus haute Antiquité pour domestiquer les animaux^[1]. Certaines sociétés en ont fait une mesure de précaution pour assurer la chasteté des femmes confiées à la garde des hommes qu'on rendait eunuques. À l'ère du développement de la connaissance scientifique, on étudie les modifications qu'entraîne l'ablation expérimentale des organes génitaux, chez l'animal. Chez l'homme la pathologie réalise une sorte d'expérimentation spontanée. Soit que la castration résulte directement d'une atteinte des organes génitaux, soit encore que la thérapeutique exige cette mesure indispensable. Enfin, les anomalies génétiques réalisent des altérations qui reviennent à une castration, mais le tableau est plus complexe.

Plus un animal appartient à une espèce proche de l'homme plus la détermination du sexe se complique et plus l'écart animal-homme fait paraître des différences fondamentales et irréductibles, rendant l'interprétation

des conséquences des castrations réelles fort complexe...

A toutes les circonstances pouvant entraîner une castration involontaire il faut en ajouter une dont l'espèce humaine a l'apanage : la castration volontaire et ardemment désirée des sujets transsexuels mâles et femelles qui ont la conviction absolue, d'être des erreurs de la nature et d'appartenir, en en vérité, au sexe qui n'est pas le leur. Encore faut-il ajouter que le souhait de se priver des attributs anatomiques du sexe que l'on a s'accompagne du désir complémentaire de posséder ceux du sexe que l'on n'a pas. La castration, chez de tels sujets, n'est que le temps négatif, nécessaire mais non suffisant, pour accomplir le temps positif du changement de sexe, nécessaire à la rectification par l'homme du faux pas dont la nature se serait rendue responsable. Ils posent des problèmes psychiques, légaux et éthiques qui les placent à part.

I. Déterminisme sexuel biologique

La castration dont parle la psychanalyse est une castration imaginaire. Pour bien faire la différence, rappelons fût-ce très brièvement les données de la biologie relative au problème que nous abordons. Au départ un sexe chromosomique. Une paire de chromosomes masculins XY se mélange à une paire de

chromosomes féminins XX pour former, après élimination d'un des éléments de chaque paire, la paire XY ou XX qui détermine le sexe de l'individu. Signalons cependant qu'on a décrit des anomalies rares de femmes porteuses de chromosomes XY et d'hommes de chromosomes XX et des hermaphrodites vrais porteurs de chromosomes XX. Cependant ces anomalies sont susceptibles d'interprétations qui mettent en évidence le rôle central du chromosome Y qui même dans le cas d'hommes XX montrent la présence de fragments d'ADN provenant à l'origine du chromosome Y.

Castré pendant sa vie utérine, un fœtus à la naissance aura un sexe féminin. Le sexe chromosomique responsable de la formation des gonades conduit celles-ci à se différencier en ovaire et testicules (sexe gonadique). Si la gonade sécrète de l'œstradiol (à l'état normal) ou si l'individu est privé de gonades (condition pathologique) l'évolution se fait vers le sexe féminin. Le sexe masculin s'obtient par intervention d'un testicule virilisant après les premiers mois (sexe hormonal). La testostérone sécrétée par ce dernier inhibe l'ébauche du tractus génital femelle et déclenche la croissance des structures anatomiques de la masculinité (sexe anatomique). Si l'on est féministe on dira : le premier sexe est féminin, la masculinité n'en est qu'une branche secondaire. Si l'on est machiste, on dira : la femme est un être incomplet, l'homme est celui dont l'évolution se poursuit en refoulant sa féminité et en achevant son parcours jusqu'à l'accomplissement masculin. Ce ne

sont là que fantasmes projectifs qui interprètent chacun à sa façon une réalité muette. La testostérone est indispensable au développement masculin, alors que la féminité peut se développer sans œstradiol. A la naissance, les médecins et les parents, reconnaissent le sexe de l'enfant et lui en attribuent un en le déclarant à l'état civil. Enfin, au cours de l'enfance, l'enfant se reconnaît garçon ou fille à travers le vécu qu'il a de son corps et de son identité ; de même qu'il est reconnu par les autres comme tel. Après les premiers temps qui suivent la naissance, la sécrétion hormonale se tait jusqu'à la puberté (caractères sexuels secondaires). Néanmoins, le comportement est sexualisé par l'intermédiaire de l'imprégnation hormonale du cerveau.

II. Brèves remarques sur la castration chez l'animal

Dans le cas où on est en présence d'une imprégnation cérébrale par la testostérone, celle-ci avant d'agir sur le cerveau, dans le sens de la masculinisation, doit se transformer en œstradiol. Chez les chats, la castration donne des résultats différents selon l'âge où elle est pratiquée. Avant la puberté, elle ne laisse la possibilité que d'ébauches de comportements sexuels, alors que l'adulte castré continuera à présenter des érections, et des réactions d'accouplement avec montes et éjaculations longtemps après l'opération, seule la fréquence de ceux-ci diminuant. Elle persistera même

après l'ablation des cortico-surrénales responsables de la sécrétion d'androgènes.

L'injection d'androgènes chez le chat castré entraînera un retour à la normale du comportement antérieur à la castration. Chez le chat intact elle restera sans effet sur les performances sexuelles et peut même provoquer (par rétrocontrôle) un effet inverse [2].

Une expérimentation fournie a été faite chez l'animal sur les conséquences d'injections hormonales mâles ou femelles chez des femelles gravides ou de tout nouveau-nés. Si ce sont des hormones mâles qui sont injectées, la descendance femelle donne des pseudohermaphrodites avec des changements nets dans le système nerveux central. Il existe une sensibilité particulière au cours de périodes critiques. Si « l'ambiance hormonale » est modifiée à certaines périodes précises, la maturation peut se dérouler selon une double potentialité. Un jeune rat mâle castré à la naissance présentera des réactions sexuelles femelles si on lui injecte des œstrogènes et de la progestérone, et des réactions sexuelles mâles s'il est soumis à des injections d'androgènes. Mais si la castration est accomplie dix jours après la naissance, on assiste à la disparition des capacités femelles.

On a défendu l'idée que coexistent en chaque individu un système nerveux central mâle et femelle (Young et collaborateurs ; cité par Stoller). Rappelons que lors du sommeil le début et la fin de la phase rem (Rapid Eye Movements), témoin de la phase paradoxale qui

accompagne le rêve, sont marqués par une érection chez 95 % des sujets. La référence à l'expérimentation animale a au moins le mérite de nous montrer, même à ce niveau, la complexité des interactions qui déterminent un comportement sexuel relativement simple. Tous les auteurs sérieux rappellent à la prudence quand on est tenté de court-circuiter la différence animal-homme. Cependant, souvent, il ne s'agit que de précautions oratoires ou de clauses de sauvegarde qui s'efforcent de camoufler des convictions, non exprimées des scientifiques.

III. La castration réelle, non rituelle, chez l'homme

1. La pathologie

Elle réalise une sorte d'expérimentation naturelle qui permet d'observer ses effets principalement chez l'homme, mais aussi chez la femme, selon le niveau lésionnel.

Chez l'homme : hypogonadismes et tumeurs.

a) Il ne saurait y avoir de castration au niveau du sexe chromosomique bien entendu. Il n'existe pas de sujet naissant asexué. En revanche, il existe des états intersexuels pouvant provoquer un hypogonadisme (syndrome de Klinefelter, trisomie XXY ou anomalie

gonosomique XYY). Dans le cas de « surcharge féminine » (XXY), le qi moyen est entre 55 et 84 et l'affectivité dépressive avec inhibition, asthénie et passivité. Dans les cas de « surcharge masculine » (XYY) on remarque surtout des comportements antisociaux.

On voit donc que la sexualité est moins spécifiquement affectée que l'ensemble de la personnalité.

b) Dans les cas d'hypogonadisme primaire par agénésie gonadique créant les conditions d'une castration prépubertaire, le tableau est celui de l'eunuchisme avec retard de croissance, absence de caractères sexuels secondaires faute de développement des testicules. Psychiquement ce sont encore des manifestations de la personnalité qui dominent le tableau : apathie, soumission, infantilisme sans intérêt réel pour la sexualité. L'injection d'androgènes ne provoque qu'une sexualité « artificielle », « le sujet se réfugiant dans des fantasmes sans possibilités réelles de satisfaction avec réactions anxieuses et suicidaires » [3].

c) Dans le cas d'hypogonadismes secondaires dus à une insuffisance de stimulines qui activent les fonctions libidinales et reproductrices des testicules (eunuchoïdisme hypogonadotrophique) où les manifestations de la puberté sont absentes le tableau est le même que dans les eunuchismes primaires. Aun moindre degré, le retard pubertaire se traduit surtout par la persistance d'un caractère infantile.

d) Dans les hypogonadismes hypogonadotrophiques (insuffisance de sécrétions de gonadotrophines) associés ou secondaires c'est l'infantilisme qui domine. Rappelons le classique syndrome adiposo génital associant un infantilisme génital à une obésité de type gynoïde.

e) Les tumeurs testiculaires : leur action destructrice donnent chez l'adulte des états de « dévirilisation », alors que chez l'enfant elles induisent une virilisation précoce. Du point de vue psychique, la sexualité n'est pas en avance, à l'inverse de l'agressivité donnant lieu à des manifestations antisociales.

2. Castrations accidentelles ou chirurgicales

Rappelons les conséquences de la castration des pervers sexuels ou des malades, aux fins de stérilisation. Les observations sont contradictoires et ne permettent aucune conclusion.

Reste le cas particulier du transsexualisme. Il est clair que les problèmes psychiques du transsexualisme se situent par rapport au syndrome psychopathologique antérieur à l'intervention. Les vrais problèmes du transsexualisme concernent l'état psychique qui pousse à la recherche de la castration opératoire. Si, chez de « vrais » transsexuels l'intervention apporte un réel soulagement, les données ne sont pas simples à interpréter. D'une part, on manque de documents

concernant le vieillissement des transsexuels. D'autre part, la complexité de la sexualité humaine conduit à des situations paradoxales : un transsexualiste homme après intervention peut être poussé dans la direction d'une homosexualité « féminine ». Enfin, l'expérience a permis de constater qu'à côté de structures solidement fixées soutenues par une conviction de type quasi délirant chez qui l'intervention apporte un soulagement, existent des sujets dont le transsexualisme est une manifestation trompeuse. Dans ces derniers cas l'intervention peut être suivie d'une exacerbation des manifestations anxieuses et dépressives pouvant conduire au suicide. D'où la nécessité d'indications très étudiées, lesquelles posent de délicats problèmes légaux.

La description du transsexualisme met en avant surtout un malaise considérable d'appartenir à un sexe qui n'est pas vécu comme sien. Si la psychologie, les goûts, la tournure d'esprit du sexe opposé sont adoptés, la sexualité proprement dite est pauvre. Il existe une obsession à être débarrassé de ses attributs sexuels. Chez le garçon, le sujet espère que le changement de sexe apportera les satisfactions sexuelles qui font défaut au présent. On comprend que si les problèmes chirurgicaux sont techniquement solubles, en partie, ceux de l'état civil le sont beaucoup moins. Certains pays admettent le changement d'état civil dans certaines conditions (célibat, stérilité, nationalité du pays autorisant le changement), d'autres ignorent le problème ou laissent faire la jurisprudence. Quoi qu'il en soit, il est

admis que la détermination chromosomique du sexe ne suffit pas pour rejeter une telle demande. En somme, le sexe est donné par la nature, reconnu et déclaré à la société par les parents et authentifié par le vécu du sujet. Ce dernier terme peut avoir un pouvoir que les deux autres ne lui reconnaissent pas. Ce serait en somme après le choix du sexe de l'enfant par les parents à la conception (par manipulation génétique) le choix du sexe par le sujet lui-même. Car le moindre des paradoxes de cette situation est que si les psychiatres considèrent les transsexuels comme des malades (qui appartiendraient moins à la catégorie des déviants sexuels que des délirants), ces derniers, eux, ne se sentent aucunement atteints par une quelconque maladie. Mais ceci est bien souvent le cas du délire comme « refoulement de la réalité ». On invoquera sans doute le caractère parfaitement normal de ces sujets pour contrer une telle affirmation. Cela est vrai macroscopiquement. Mais la psychiatrie connaît depuis longtemps des états de ce genre appelés « délire en secteur ».

Chez la femme. — La différence des sexes se manifeste ici dans toute son ampleur. Ce chapitre se restreint ici à la castration ovarienne qui ne s'accompagne d'aucune modification apparente des caractères sexuels secondaires. Elle entraîne d'ailleurs des modifications variables et mineures le plus souvent rapportées aux incidences psychologiques de la situation plus qu'à l'effet biologique direct. De même les modifications consécutives à l'hystérectomie relèvent de l'impact de celle-ci sur le psychisme.

IV. Remarques sur la castration réelle biologique

Le tour d'horizon des enseignements de la pathologie n'a pas seulement le mérite de nous faire mesurer l'écart entre les effets de la causalité biologique et ceux de la causalité psychique. Il permet aussi de relever certains points dignes d'intérêt.

Il nous semble que ces données confirment la distinction de Freud entre sexualité et génitalité. En effet, l'étude des hypogonadismes dans leur ensemble nous montre que les conséquences sexuelles – stricto sensu – sont peu marquées, peu spécifiques et plutôt « secondaires » par rapport aux troubles de la personnalité. On pourrait alors penser que les troubles dits sexuels relèveraient de ce que les psychanalystes nomment génitalité, tandis que les troubles caractéristiques de la personnalité (apathie, inertie, soumission, infantilisme, etc.) pourraient entrer dans la catégorie appelée par les psychanalystes sexualité, traduisant un affaiblissement conjoint de la libido objectale (désintérêt sexuel) et narcissique.

Il ne serait pas arbitraire de rapprocher les états psychiques de l'hypogonadisme, des caractéristiques de personnalité souffrant d'une angoisse de castration marquée. Non que l'on puisse en conclure que

l'angoisse de castration pourrait être reliée à une perturbation biologique que rien n'autorise à soutenir. Au contraire, il serait plus logique de penser que l'inhibition sexuelle (voire la déssexualisation) d'origine purement psychique produit des manifestations psychiques comparables à celles qu'engendre l'hypogonadisme.

Quoi qu'il en soit, notons l'étendue du champ d'action de la sexualité biologique, bien au-delà du domaine de la sexualité proprement dite. Cela justifie l'appellation due aux psychanalystes de la psychosexualité. Relevons en outre la différence entre les incidences sur la libido masculine et la libido féminine de la castration. Ce sont les androgènes qui, dans les deux sexes, sont responsables du désir sexuel, dont la caractéristique dans l'espèce humaine n'est plus liée aux vicissitudes de la reproduction.

V. Remarques sur la psychopathologie sexuelle

Nous nous limiterons ici à quelques remarques concernant les états intersexuels, le transsexualisme et l'homosexualité.

La détermination pluri-étagée du sexe depuis le sexe chromosomiques à l'établissement d'une identité de genre a permis des observations fécondes. Dans les états intersexuels, depuis Money et Hampson, puis Stoller, on admet que l'identité de genre dépend

exclusivement de la conviction des parents (plus ou moins fondée dans la réalité anatomique) et de l'attitude qu'ils adoptent à l'égard de l'enfant durant les deux premières années de la vie. Toutefois, Stoller rapporte aussi des contre-exemples (rares) où l'intuition de l'enfant (fondée sur son vécu corporel) a eu raison à la fois des apparences anatomiques trompeuses et de la perception parentale aboutissant à l'attribution erronée d'un sexe à l'enfant.

En ce qui concerne le transsexualisme, rappelons qu'aucune donnée biologique ne vient soutenir la conviction du patient d'être une « erreur » de la nature. Stoller qui restreint le trans-sexualisme au sexe masculin a décrit une constellation spécifique où se combinent les effets des souhaits inconscients de la mère que son enfant appartienne au sexe opposé, la prolongation de la relation fusionnelle de l'enfant avec elle et le trouble de l'identité de genre de la mère elle-même. Cependant certains auteurs trouvent les critères de Stoller trop restrictifs.

Quant à l'homosexualité masculine, on a cherché à l'expliquer par une insuffisance de sécrétion de testostérone chez le fœtus et le nourrisson en relation avec une mère stressée. Le neurobiologiste J.-D. Vincent met en doute ces affirmations et se rallie à l'hypothèse de l'idée de genre. En ce qui concerne la conception psychanalytique de l'homosexualité il écrit : « Il n'existe pas actuellement à notre connaissance de théorie plus satisfaisante pour rendre compte des

interactions entre la bisexualité de l'enfant et son environnement affectif. » [\[4\]](#)

L'observation de l'enfant permet de défendre l'idée d'un comportement différent selon le sexe dès la naissance (ce que sait n'importe quelle mère). Plus intéressante est l'observation de Schaeffer et Bayley, si elle est confirmée, selon laquelle la quantité d'activité observée chez les garçons dans les premiers mois de la vie est directement fonction de la façon dont la mère s'occupe d'eux, tandis que de ce point de vue, la fille se développe plus indépendamment du comportement de la mère [\[5\]](#).

On peut conclure en rappelant que la détermination du sexe, l'identité de genre, étant la résultante d'une intégration étagée, faisant non seulement intervenir divers aspects du fonctionnement biologique (chromosomique, hormonal, cérébral) et psychique (perception par les parents du sexe de l'enfant et désir – inconscient – de ceux-ci), mais aussi des périodes différentes de l'existence (pré- et postpubertaires), le concept de castration réelle s'adresse à des déterminismes étagés, diversifiés, étalés dans le temps. En fait, la castration selon les psychanalystes – ce qu'ils nomment le complexe de castration – n'a rien en commun avec les descriptions de la castration réelle.

Ceci ne signifie pas pour autant que la théorie freudienne ferait bon marché de toute base biologique. Le fondement de celle-ci reste la théorie des pulsions dont Freud rappellera sans cesse que celles-ci sont ancrées dans la somatique bien qu'elles soient déjà du

psychique « sous une forme inconnue de nous ».

VI. La chirurgie rituelle

Une autre source d'observations riche d'enseignement sur la castration réelle est la castration pratiquée à des fins religieuses. Nous parlons ici de castration au sens plein du terme et non des pratiques qu'on a voulu considérer comme des équivalents symboliques de celle-ci (circoncision, subincision, etc.). Une telle pratique apparaît relativement tard dans l'histoire et dans le contexte de religions élaborées qui n'ont rien de « primitif ». Il s'agit d'ailleurs, à la différence des rites d'initiation qui ont lieu dans les sociétés dites primitives, d'autocastration.

Il importe moins de signaler son origine probable chez les Hittites et sa diffusion chez les Sémites d'abord, puis en Asie et en Europe, que de remarquer sa relation étroite avec les cultes célébrant la Déesse-Mère. A l'origine son but officiel est de plaire à la divinité maternelle [6]. Elle est donc apparemment autosacrificielle avant tout. Toutefois dans la mythologie de l'Ancienne Egypte, comme sur les monuments de l'époque, elle est la punition que les vainqueurs infligent aux vaincus pour les priver définitivement de leur pouvoir viril. Elle redeviendra au Moyen Age et chez les Germains comme sanction (exemple d'Abelard).

La fabrication des eunuques n'était pas seulement

destinée à servir sans danger les femmes des harems, mais aussi à satisfaire les désirs homosexuels voire cannibaliques de leurs maîtres (les eunuques étaient secondairement engraisés avant consommation aux Antilles). Plus que la référence à un père castrateur, c'est plutôt celle à une mère castratrice qui paraît prévaloir pour expliquer les exigences émasculatrices des Déesse-Mères dans la mythologie hindoue par exemple et dans certaines sociétés matriarcales (chez les Trobriandais en particulier). Chez les prêtres de Cybèle, l'automutilation concerne les deux sexes bien que celle-ci était plus importante chez les hommes. Il est remarquable que l'auto-émasculatation s'accomplissait dans une atmosphère orgiastique, comme si le changement de sexe vers la féminité signifiait l'accession à une jouissance supérieure. On pense ici au mythe de Tiresias et à la disproportion dont il est fait état entre jouissance masculine et jouissance féminine, cette dernière étant supposée neuf fois plus importante.

VII. Castration « naturelle » et castration culturelle

On ne peut qu'être frappé de la richesse sémantique de ces données anthropologiques et historiques par opposition à la pauvreté correspondante des manifestations pathologiques. Toute l'épaisseur du symbolique et de l'imaginaire sépare les premières des secondes.

Acette richesse sémantique répond aussi une ouverture interprétative laissant beaucoup d'énigmes sinon sans réponse, du moins sans réponse d'interprétation univoque. En effet, dès lors que l'on s'attache à des comportements dont l'explication se rapporte à une causalité anthropologique c'est-à-dire psychique, se pose la question des rapports entre le manifeste et le latent. Il n'est pas facile de comprendre le sens de l'émascation pour complaire à la Déesse-Mère. Pourquoi celle-ci exige-t-elle le sacrifice de la virilité ? Est-ce pour affirmer la prédominance féminine-maternelle d'un univers entièrement féminisé, c'est-à-dire soumis à une loi maternelle ? Comment concilier émascation – c'est-à-dire déssexualisation – avec l'orgasme féminin supposé succéder à l'automutilation ? S'agit-il d'asexuer ou de sursexuer par la dévirilisation ? Faut-il voir dans ces cultes des Déesse-Mères des étapes « antérieures » aux cultes des Dieux masculins, ou des contextes différents ?

Ces questions débordent de beaucoup les problématiques cliniques posées par le complexe de castration et nécessitent un examen plus approfondi avant de risquer des réponses. Quoi qu'il en soit, il semble bien que ce soient les organes de la virilité – qu'il faille les supprimer, ou au contraire en exalter le pouvoir – qui restent au centre du questionnement.

Toutefois, si la théorie freudienne ne manque jamais de rappeler ses bases biologiques par l'enracinement corporel des pulsions, celles-ci ne sauraient prétendre à

une priorité par rapport à leur pôle complémentaire : celui de l'enracinement de l'individu dans la culture et plus particulièrement dans les aspects religieux de celle-ci. L'homme comme « animal religieux » plutôt que comme animal politique ? Le daïmon et le divin seraient-ils deux aspects de la même réalité ou deux branches ayant un même tronc commun ? Le complexe de castration est un cas privilégié pour aborder ces questions.

Notes

[1] A cet égard, rappelons que les expériences de Pavlov sur les réflexes conditionnés dont le matériel expérimental était le chien, étaient souvent pratiquées sur des animaux préalablement châtrés, pour diminuer l'inconvénient de leur « réflexe de liberté ». A ma connaissance, on n'a guère tiré les conséquences scientifiques et idéologiques de cette mise en condition.

[2] J.-M. Vidal, Encyclopédie de La Pléiade, Psychologie, 1987, p. 160-228.

[3] F. Peigne et P. Mazet, Troubles mentaux et glandes sexuelles, Encyclopédie médicochirurgicale, Psychiatrie vol. II, 37640 K.10 auquel nous devons beaucoup pour la rédaction du chapitre sur la « Pathologie humaine »

[4] J.-D. Vincent, Biologie des passions, Ed. Odile Jacob, 1986, p. 284.

[5] Nous ferons état plus loin de données récentes acquises par l'observation concernant l'existence d'une

phase génitale précoce entre 15 et 24 mois.

[6] C'est du moins l'opinion de Bettelheim à qui nous devons beaucoup pour la rédaction de ce chapitre, cf. *Les blessures symboliques*, trad. franç. de C. Monod, Gallimard, 1971, p. 108-112.

Chapitre II

Complexe : de castration, d'Œdipe ; Précisions terminologiques

Comme nous rencontrons le mot complexe associé aussi bien à Œdipe qu'à castration, il n'est pas inutile d'en préciser la signification. On pourrait soutenir que l'emploi de ce mot aux origines de la psychanalyse traduit dans le champ psychopathologique une préoccupation analogue à celle qu'on rencontre dans d'autres disciplines qui renvoie aux termes d'ensemble ou de groupe.

L'idée générale qui lui est sous-jacente est que là où il est question de complexe, quand bien même on ne ferait allusion qu'à un seul des traits appartenant à celui-ci, la signification de ce trait isolé, partiel, n'a de sens véritable que si on le met en relation avec l'ensemble des autres traits composant le complexe, la signification en question étant subordonnée au sens dégagé par la constellation globale qui définit le complexe comme tel.

Ainsi la menace ou l'angoisse de castration sont partie intégrante du complexe de castration. Celui-ci est un

ensemble réunissant la théorie sexuelle infantile relative au sexe féminin – donc la différence des sexes envisagée du point de vue anatomique avec ses conséquences psychiques (la mère comme être châtré, le père comme castrateur) – la scène primitive (comme scène de castration de la mère par le père), les défenses suscitées par l'angoisse de castration (refoulement, déni, clivage), les syndromes électifs suscités par l'organisation psychique élaborée plus ou moins directement autour de cette angoisse : homosexualité, fétichisme, etc. On voit alors qu'il s'agit d'un complexe de représentations préconscientes et inconscientes et d'affects conscients ou inconscients, liés entre eux, de telle sorte que lorsque l'un d'entre eux se trouve activé dans le monde extérieur ou intérieur, les autres le sont par contiguïté et inférence et appellent un déclenchement de signaux avertisseurs du danger pour les empêcher de se développer (angoisse signal ou accroissement des résistances). Un combat s'engage alors entre les motions psychiques ainsi surinvesties et les réactions de contre-investissement empêchant leur entrée dans la conscience.

Nous avons déjà signalé que les contextes où apparaît la référence à la castration (menace, angoisse) doivent être interprétés à la lumière de l'ensemble dénommé complexe de castration.

Les complexes s'appellent mutuellement et nouent des relations entre eux. Certains peuvent se superposer et partager ainsi un territoire commun et d'autres n'être que

des sous-ensembles d'ensembles plus vastes. Ainsi le complexe de castration peut être considéré comme partie du complexe d'Œdipe. En effet, la longue dépendance du petit d'homme favorise et rend même inévitable l'attachement de l'enfant à ses objets primaires, attachement nécessairement sexualisé de par la première floraison de la sexualité infantile à laquelle répond la sexualité – fût-elle refoulée ou inhibée – des objets primaires, les parents. La fixation répond à des satisfactions particulièrement investies des zones érogènes qui sont chacune l'objet d'ancrages en rapport avec les stades de développement décrits par la psychanalyse (oral, anal, phallique). Elles sont progressivement abandonnées pour laisser la place à celles qui leur succèdent dans la séquence développementale. Lorsqu'un trauma survient, ou que le conflit prend une forme trop aiguë, la régression force la libido à revenir à des fixations antérieures pour trouver des satisfactions substitutives aux satisfactions interdites par le conflit. En fait la libido évolue par vagues successives où chaque couche liée à une zone érogène se superpose aux autres comme dans une coulée de lave.

Le complexe d'Œdipe est le couronnement de la sexualité infantile. Il se réfère à des objets pleinement constitués, la mère et le père, qui ont perdu cette qualité qu'ils avaient autrefois d'être des objets partiels, c'est-à-dire en rapport avec les zones érogènes et donc de ne pas être totalement indépendants du sujet. Père et mère sont maintenant conçus comme différents mais non

comme homme et femme au plein sens du mot, parce que leur sexe est moins caractérisé par le pénis et le vagin que par le pénis ou son absence. Sans entrer dans le détail pour le moment, rappelons que la structure de l'Œdipe est particulièrement riche. A savoir qu'il comporte un aspect positif où le parent du sexe opposé est l'objet d'un attachement tendre, tandis que le parent de même sexe, à cause de l'obstacle qu'il représente à la réalisation des désirs, est l'objet de sentiments hostiles. Dans l'aspect négatif du complexe, c'est au contraire le parent du même sexe qui suscite un attachement tendre, tandis que le parent du sexe opposé est l'objet de la rivalité et des sentiments hostiles. Toutefois, ces deux aspects positifs et négatifs ne se neutralisent pas, car l'évolution normale du complexe se fait vers l'hétérosexualité, c'est-à-dire le complexe positif. On pourrait dire que le complexe biface comporte un aspect dominant et un aspect récessif, pour paraphraser la génétique.

Le complexe à l'état complet est donc constitué de deux aspects positif (ou hétérosexuel) et négatif (ou homosexuel) et de la force réciproque de ces deux composantes. A l'état normal, les deux faces positive et négative sont « détruites » par le refoulement, seuls certains vestiges appartenant aux deux faces subsistent et, comme on le comprend, restent sans explication de leur raison d'être puisqu'il faudrait pour cela que l'ensemble ait échappé au refoulement, la figure complète étant nécessaire pour faire sens.

Le complexe de castration s'insère donc dans le complexe d'Œdipe dont il est une partie. Il résulte aussi bien du complexe positif sanctionnant les fantasmes incestueux et parricides, inhibant toute tentative de transgression et poussant au refoulement puis au renoncement de la réalisation des désirs œdipiens, que du complexe négatif qui, chez le petit garçon, exige la castration imaginaire pour satisfaire les vœux homosexuels et chez la fille compense le sentiment de la castration relative à la non-réception du pénis du père par la fixation au choix d'objet maternel.

Il est cependant un autre aspect moins mis en valeur dans les exposés que l'on fait du complexe en général et de celui d'Œdipe en particulier. Un complexe n'est pas seulement un réseau synchronique tel que ses éléments s'articulent de manière indépendante. Classiquement le complexe est daté temporellement. Il est considéré comme une phase de la sexualité infantile. Cependant cet aspect chronologiquement défini, même si l'on discute périodiquement de sa date de survenue, pose le problème des relations de la sexualité infantile avec la temporalité. D'une part, il est clair que le complexe d'Œdipe apparaît à une phase déterminée du développement libidinal. Mais d'autre part, il existe dans les phases dites précœdipiennes (orale et anale) des précurseurs de la castration. La réflexion des psychanalystes, à commencer par Freud lui-même, s'est interrogée et s'interroge encore pour saisir les rapports entre les différentes phases du développement de la libido. On a tôt fait de remarquer

que le complexe de castration, par exemple, pouvait être rapproché des résultats du dressage sphinctérien et l'on a parlé de castration anale. Du reste Freud dégagait le concept de « la petite chose pouvant être détachée du corps » pour relier les deux notions. De même, les rapports entre oralité et analité dans le cadre des relations d'objet partiel montre des points de recoupement. Enfin citons la fréquence des déplacements oro-génitaux dans le matériel des analyses. Toutes ces relations ne sont pas seulement synchroniques, mais laissent entendre qu'un point de vue diachronique fait apparaître des correspondances entre les diverses phases de la libido.

Le dénominateur commun fait intervenir : 1) une zone érogène située dans le corps ; 2) une recherche de plaisir mettant en relation la zone érogène et son objet ou encore le dedans et le dehors ; 3) un objet de la pulsion d'abord partiel, ensuite total. Cependant, la spécificité de la castration est bien liée – de l'aveu de Freud – à la phase phallique et se trouve directement attachée au sort du pénis, comme la spécificité de l'Œdipe est bien la triangulation qui fait subir à la sexualité infantile une mutation, celle-ci conservant ses attributs antérieurs mais remodelés par la différenciation des images parentales.

Ce dépassement du complexe conduit au renoncement du désir incestueux et parricide, à l'identification au rival de même sexe et en fin de compte, à l'acceptation de différer les satisfactions recherchées à l'âge adulte

après consentement aux exigences du Surmoi et déplacement sur des objets substitutifs, dont le caractère de substitut échappe à la conscience du fait du refoulement.

Nous avons dénommé le complexe d'Œdipe complexe de la double différence : conjuguant dans ses effets les vicissitudes de la différence des sexes et celle de la différence des générations. D'où sa portée à la fois structurale et historique pour l'organisation du désir humain. On comprendra, à l'aide de ces versions simplifiées et schématisées, la signification du mot complexe et sa justification, lesquelles n'ont rien à voir avec le sens que le mot prend dans le langage populaire et qui a poussé Freud à n'en retenir l'usage que d'une manière restrictive.

Chapitre III

Nature et culture : prohibition de l'inceste et complexe d'œdipe

Que la psychanalyse ait abondamment retrouvé dans l'expérience clinique les manifestations du complexe de castration et leur rattachement à l'Œdipe appelle néanmoins une clarification. Après avoir longtemps nié son existence, on a voulu limiter la portée de la conception freudienne en la limitant soit à la pathologie, soit aux conditions sociologiques, historiques et géographiques de sa naissance. En revanche, Freud continuait au contraire à défendre l'universalité de sa découverte contre vents et marées. Si celle-ci ne passe plus pour les modernes par la référence à des schémas phylogénétiques héréditairement transmis, comme le pensait Freud (ce que la génétique conteste absolument), on s'interroge davantage aujourd'hui sur une transmission culturelle sans doute plus implicite qu'explicite.

I. Sexualité naturelle et

socialisée

On sait le pas décisif qu'a permis de franchir l'hypothèse de C. Lévi-Strauss sur la prohibition de l'inceste comme règle des règles et fondement de la différenciation entre nature et culture. Rappelons toutefois qu'une telle hypothèse prend la suite d'une discussion ancienne où s'opposaient psychanalystes freudiens et culturalistes, qu'ils soient anthropologues (W.H. Rivers, Seligman, B. Malinowski, R. Benedict, M. Mead, A. Kardiner) [\[1\]](#) ou psychanalystes ralliés à leurs thèses (K. Horney, C. Thompson, E. Fromm). L'application littérale de conduites rattachables à l'Œdipe chez les tribus primitives étudiées par les anthropologues ont amené nombre de ceux-ci à conclure à l'absence de complexe d'Œdipe par inexistence, en certains cas, par exemple, de traits répressifs chez le père. Cette « psychologisation » du complexe ouvrait un débat fondé sur des malentendus. Avec Lévi-Strauss, la discussion mettait fin à une controverse stérile et confuse. On était sur un meilleur terrain puisque l'Œdipe n'était plus une affaire d'attitudes psychologiques pouvant se rattacher à une structure fondant, avec la prohibition de l'inceste, les rapports de parenté. Nul doute que la présentation des thèses de Lévi-Strauss en 1949 influença décisivement J. Lacan qui proposa une interprétation du complexe d'Œdipe liant le désir et la loi, toute satisfaction « naturelle » de la sexualité incestueuse étant refusée par l'interdit paternel. De même J. Lacan contestait l'interprétation courante d'un Œdipe comme phase de la

sexualité infantile et voyait en lui une structure à l'œuvre dès la naissance du petit d'homme transmise par le biais du langage dans lequel il est immergé à son arrivée au monde [\[2\]](#).

Plus récemment des anthropologues (M. Godelier, F. Héritier, B. Juillerat) ont repris la discussion sur des bases différentes. Pour Godelier la prohibition de l'inceste ne trouve pas sa raison d'être dans sa fonction instauratrice de l'échange et pour créer des rapports de parenté. Ces derniers en sont la conséquence et non la cause. Renouant les liens de l'homme à la série animale, il constate des ébauches de prohibition de l'inceste dans certaines espèces. Toutefois, l'interdit des relations sexuelles entre mères et fils par les mâles doit être couplé avec la prise en considération de l'intérêt manifesté par les mâles à l'égard des femelles. Ainsi donc deux traits et non plus un seul doivent être mis en relation. S'interrogeant sur les raisons de cet état de choses, Godelier retrouve l'importance de faits déjà signalés par Freud en 1930 (Malaise dans la civilisation) et redevenus d'actualité grâce à J.-D. Vincent : la mutation biologique chez la femme qui détache le désir sexuel de l'oestrus et instaure celui-ci de façon permanente, ainsi que la longue période de dépendance infantile du petit d'homme. Ajoutons à ces observations qu'il faudrait logiquement y inclure la sexualisation du rapport mère-enfant. Indubitable du côté de la mère (même si elle fait l'objet d'un refoulement), elle existe aussi du côté de l'enfant de par la sexualité infantile. Il faut donc compléter ces données par la référence à un

phénomène s'inscrivant dans la série de l'empreinte (K. Lorenz) décrite en éthologie, en tenant compte du contexte humain (amour de la mère) et de la fonction symbolique.

Quoi qu'il en soit, Godelier soutient avec raison que la sexualité – c'est-à-dire la nature – devenant un facteur de désordre social, la prohibition de l'inceste est alors édictée pour sauver les relations de solidarité et d'accomplissement de tâches collectives. La prohibition de l'inceste dans sa forme spécifiquement humaine ne peut plus alors être comparée aux ébauches qu'on peut retrouver chez l'animal. Les capacités de symbolisation du cerveau humain en font une règle abstraite qui peut néanmoins devenir le support d'activités concrètes. Sur ce point l'hypothèse de Godelier appelle toutefois à faire remarquer que le cerveau humain n'est pas constitué du seul néo-cortex mais comporte des structures phylogénétiquement plus anciennes. Le cerveau est en fait tripartite et la seule référence à des structures capables de rationalité en donne une image idéalisée qui sous-estime la part des structures affectives et pulsionnelles dont le rapport à la rationalité est différent. Il est plus approprié de voir dans l'activité cérébrale une résultante de composantes en interaction et en conflit, en équilibre instable.

Toutefois l'importance de la prohibition de l'inceste est d'établir le système des relations de parenté comme relations de relations. Godelier retrouve encore ici une expression déjà présente chez Freud (1915) pour définir

le système des représentations de mot par opposition à celui des représentations de chose.

La reproduction biologique est donc maintenant réglée (ou régulée) par la prohibition de l'inceste. Celle-ci donne naissance aux relations de parenté qui créent ou « engendrent » la reproduction sociale par le système de rapports définis par ce que j'ai appelé la double différence : des sexes et des générations ; ce qui est encore la caractéristique la plus précise pour définir l'Œdipe. On pourrait alors soutenir que lorsque le système des relations de parenté passe de l'échange restreint à l'échange généralisé, c'est-à-dire lorsque le mariage est moins l'objet d'une prescription que d'un choix subordonné à une mesure restrictive d'interdiction, la charge portée sur l'aspect endogamique prohibé devient considérable. L'interdit ne désigne plus l'objet de l'alliance imposée. Au contraire, il marque de façon négative, mais néanmoins éloquente, l'objet du désir inconscient.

En conséquence, la prohibition de l'inceste appelle une menace contre toute transgression possible et une sanction portant sur l'organe même de la satisfaction sexuelle interdite : le pénis. C'est la menace de castration dont Ferenczi fait remarquer que son accomplissement interdit désormais toute réunion à la mère. Il apparaît clairement, une fois de plus que le cas du garçon est celui dont l'explication est la plus convaincante, celui de la fille appelant d'autres considérations. Chez celle-ci la castration est signifiée

après coup, à savoir comme ayant déjà été accomplie, l'orientation vers le père, phallophore et procréateur, devenant nécessaire et inévitable. L'angoisse de castration sera alors déplacée sur les malheurs pouvant s'abattre sur l'enfant.

On pourra dire du complexe de castration ce qui vient d'être avancé sur les relations de parenté. Celles-ci assurent la reproduction sociale, celui-là assurera la reproduction psychique. Il est temps maintenant d'aborder le chapitre des rites d'initiation ou de passage comportant des mutilations réelles et symboliques. Ce qui veut dire en l'occurrence, que de telles mutilations ne sont pas symboliques en tant qu'elles ne seraient pas réelles mais que leur pratique réelle est subordonnée à une signification symbolique, d'interprétation d'ailleurs controversée.

II. Blessures symboliques et bisexualité

L'anthropologie est demeurée une source inépuisable de réflexion pour les psychanalystes. Ce n'est pas seulement le complexe d'Œdipe qui alimente le débat entre anthropologues et psychanalystes mais le complexe de castration lui-même. En général ce sont les anthropologues qui contestent tel ou tel point de la théorie freudienne contredit par leurs observations. Mais il arrive aussi que ce soient les psychanalystes qui se

servent des données anthropologiques pour imposer une révision de la théorie freudienne.

En 1954 Bruno Bettelheim publiait *Les Blessures symboliques. Essai d'interprétation des rites d'initiation*. S'appuyant sur une riche littérature anthropologique d'une part et d'un matériel issu des patients (psychotiques pour la plupart) traités dans l'institution qu'il dirige, Bettelheim parvient à des conclusions très différentes de celles de Freud.

Au point de vue anthropologique, Bettelheim réinterprète surtout les rites d'initiation : circoncision et subincision. Pour Freud la circoncision devait être comprise comme un équivalent de la castration. Nunberg et Fenichel confirment les opinions de Freud et le second parlera de castration symbolique dans un sens évidemment éloigné de celui de Lacan qui usera de la même expression. Bettelheim pense que ces rites doivent être interprétés dans le contexte anthropologique qui leur est propre. Il faut voir en eux, selon lui, des actions destinées « à promouvoir et à symboliser une pleine acceptation du rôle sexuel que prescrit la société » [\[3\]](#). Néanmoins ce qui constitue le fond du désaccord de Bettelheim avec Freud est son hypothèse selon laquelle chaque sexe envie le sexe de l'autre, chaque sexe voudrait avoir les attributs sexuels du sexe qu'il n'a pas. Aussi à l'envie du pénis des femmes répondrait l'envie du vagin des hommes. Les rites de passage (circoncision, subincision) répondaient à ce vœu inconscient. Freud aurait donc été aveuglé par un « voile

androcentrique » qui l'aurait empêché de voir pleinement ce désir des hommes de posséder un vagin, d'enfanter tout comme les femmes.

Remarquons au passage que Freud a bien eu connaissance de ce désir, non par expérience clinique directe, mais à travers la lecture des Mémoires de Schreber. Mais pour faire apparaître de tels vœux inconscients, il y faut la régression psychotique et le délire qui résulte du cheminement regrédiant de la libido de l'homosexualité sublimée au narcissisme. Toutefois, il demeure indéniable que la position de Freud est délibérément phallocentrique et ceci jusque dans l'idée que toute libido de quelque sexe qu'elle provienne est d'essence masculine. Etrange préjugé sans doute mais qui devient encore plus énigmatique lorsqu'on se rappelle que le désir sexuel – dans les deux sexes – dépend de la sécrétion des androgènes. La thèse de Bettelheim se veut plus impartiale et plus égalitaire en se fondant sur une bisexualité à part entière dans les deux sexes. Il est indéniable que le matériel recueilli par Bettelheim oblige à reconsidérer le caractère unilatéral des thèses freudiennes.

Dans la discussion que nous avons consacrée aux idées de Bettelheim nous avons montré comme la préoccupation d'une bisexualité équitable virait en fait vers une survalorisation de la féminité. Pour lutter contre l'androcentrisme de Freud, Bettelheim pencherait en fait vers un gynocentrisme [\[4\]](#). D'une certaine manière Freud en s'étayant sur le Dieu père de l'Ancien Testament

(héritier du père de la horde primitive) envierait et refoulerait la Déesse-Mère. La toute-puissance selon Bettelheim est vagino-utérine plus que phallique. Ce débat entre tenants du père et tenants de la mère est loin d'être éteint, si l'on quitte le terrain anthropologique pour regarder du côté de l'ontogénèse.

En vérité on ne saurait minimiser le rôle de l'interprétation des faits. Nous sommes ici dans un domaine où ceux-ci – si cela a jamais été le cas – ne parlent pas d'eux-mêmes. La discussion risque de rejeter les opposants dos à dos.

Freud et Bettelheim, en dépit des apparences suivent des démarches différentes. Alors que le second se laisse facilement impressionner par le sens manifeste de ce que relève l'observation (aussi bien celle recueillie sur le terrain que celle qu'on peut pratiquer dans la population d'une institution psychiatrique), Freud ne cesse jamais de rappeler les droits du latent ; celui-ci ne saurait être atteint que par l'interprétation. On pourrait ici, paraphrasant Bettelheim invoquer le voile du manifeste ou de l'observable. La « traduction simultanée » n'est pas un exercice qui relève de la psychanalyse. A cet égard prendre pour point de départ les manifestations de la puberté, néglige trop les effets de remaniement que celle-ci fait subir à la sexualité infantile. Du côté de l'anthropologie les idées de Bettelheim s'opposent en fait à celles du psychanalyste et anthropologue que fut Roheim, dont la richesse analytique permet, à notre avis, d'aller plus loin que l'auteur des Blessures

symboliques. Roheim souligne la duplicité du rituel qui rassemble en lui des positions contradictoires à la manière des formations de l'inconscient. Tantôt, le rite prend une signification incestueuse et régressive, tantôt il véhicule des interdits très sévères. De même, si Bettelheim dit vrai en soulignant le fait que la subincision permet aux hommes d'avoir un vagin, une telle pratique ne débarrasse pas le sujet de l'angoisse de castration par les craintes de pénis captivus qu'elle entraîne. Et ce vagin supposé s'accommode très bien d'être aussi un pénis dont le volume est considérablement augmenté par l'œdème post-opératoire. Le vagin féminin reste pour les Australiens étudiés par Roheim une blessure et le « vagin » des hommes obtenu par la subincision n'en est pas moins un pénis. La blessure reste, malgré tout, un don, un sacrifice.

Dans la discussion dont je reprends ici les principaux arguments, je rappelais les constatations de Leroi-Gourhan. Car si les sociétés primitives, comme Freud l'avait déjà compris, n'étaient pas des sociétés anhistoriques et comme telles ne pouvaient nous faire croire qu'elles seraient le reflet actuel des temps préhistoriques, les observations des préhistoriens restaient, si partielles qu'elles fussent, d'un intérêt considérable. Or, l'art paléolithique témoigne d'une grande réserve à l'égard de la sexualité. Il s'interdit de représenter l'accouplement animal ou humain ; de même les signes pariétaux sont-ils couplés et non accouplés. En outre, déjà, signe féminin et blessure sont des symboles interchangeables tout comme la blessure

est l'équivalence symbolique avec le symbole sexuel féminin. Fallait-il vraiment convoquer le témoignage du préhistorien pour l'attester ? Et qui peut, même aujourd'hui, refouler à ce point les résonances symboliques de la menstruation, même en les dotant de pouvoirs magiques ? Oublierait-on que les contraires ne s'opposent guère dans l'inconscient ?

Il restera à mieux préciser les relations entre antériorité et suprématie. Asavoir, à mieux établir les pouvoirs de ce qui fut premier (les divinités maternelles ou le rôle de la mère pour l'enfant, par rapport aux divinités paternelles – et au monothéisme – ainsi qu'au rôle du père chez l'enfant) en regard de ce qui fut supérieur. Il faudra mieux concevoir aussi l'articulation de l'un et de l'autre.

Reste le fait que la bisexualité est bien le phénomène à l'aune duquel chaque sexe rencontre sa problématique. Et il est vrai que l'orgueil phallique aujourd'hui n'abuse plus grand monde tant son envie de jouissance féminine transpire à chacune de ses manifestations. On ne peut que se souvenir ici des conclusions auxquelles Freud parvient au terme d'Analyse avec fin et analyse sans fin à savoir la commune surestimation du pénis et la commune répudiation de la féminité dans les deux sexes. Mais que l'on puisse jouir de la castration, les dernières thèses de Freud sur le masochisme l'ont abondamment montré. Le statut de la castration est celui de la sanction contre la transgression de la prohibition de l'inceste. Ce n'est plus le père qui châtre – c'est la loi. Mais en fait la loi ne châtre pas. Elle punit, elle peut

même mettre à mort, mais il est rare aujourd'hui qu'elle châtre. En quoi, en fin de compte la castration ressortit bien de la réalité psychique, de théories sexuelles et de l'imaginaire.

Notes

[1] Dont l'analyse avec Freud fût racontée par lui-même, dans un ouvrage digne du meilleur intérêt : Mon analyse avec Freud. Le livre pourrait porter en sous-titre : « Comment un analyste génial en décevant l'amour de transfert d'un analysant doué et intelligent put transformer ce dernier d'adepte enthousiaste en contradicteur de la psychanalyse. »

[2] Par la suite J. Lacan devait émettre des doutes sur la pérennité de la référence au complexe d'Œdipe, cf. Subversion du sujet et dialectique du désir, Ecrits.

[3] Les Blessures symboliques , trad. C. Monod, Gallimard, 1971, p. 53. , pour la traduction française

[4] D'où le titre de notre discussion, De la bisexualité au gynocentrisme, in Les Blessures symboliques, p.213-234.

Deuxième partie : Le complexe de castration chez Freud

Le complexe de castration chez Freud

Freud peut revendiquer sans contestation possible d'avoir été le découvreur du complexe de castration. Tout au long de son œuvre on détecte, pan par pan, les éléments dont l'assemblage constituera la théorie.

I. L'imaginaire de la castration

On s'attendrait à voir apparaître le complexe de castration dans Les trois essais sur la théorie sexuelle. Il n'en est rien. Le complexe de castration se révèle d'abord à Freud à travers des formations imaginaires. Sans doute la levée de la censure favorise-t-elle dans le travail du rêve (chapitre de l'Interprétation des rêves (1899-1900) qui traite pour la première fois de la question) [\[1\]](#) la figuration symbolique de la castration (calvitie, coupe de cheveux, chute des dents, décapitation, etc.). Il est remarquable que celle-ci soit représentée soit par un manque, soit au contraire par une insistance à marquer l'élément phallique (multiplication des pénis). Et déjà Freud souligne le sens figuré dont use le langage pour appeler les génitoires : les petits ou le petit, ce qui préfigure le

concept qu'il proposera ultérieurement de la « petite chose pouvant se détacher du corps ». Le petit c'est, plus manifestement, le petit frère, l'enfant. Bref, déjà la symbolisation fait du pénis une représentation du corps tout entier. Plus banalement, le symbolisme des petits animaux a la même signification (poissons, escargots, souris et surtout serpents). Cette entrée de la castration dans la théorie par la porte du rêve montre bien qu'il s'agit avant tout d'un fantasme de castration bien différent de la castration réelle [2].

La castration fait officiellement son entrée dans la théorie en 1908 et c'est encore à propos d'une activité fantasmatique : « Les théories sexuelles des enfants ». La castration est déduite, après coup, de l'infirmité par la réalité du fantasme de l'attribution d'un pénis à tous les êtres vivants. Remarquons que Freud glisse d'un fantasme propre au petit garçon, aux deux sexes. Mais retenons que, dès ce moment, Freud assigne au pénis le rôle d'objet sexuel auto-érotique primaire et de zone érogène première en importance. A telle enseigne que dans le texte, le discours intérieur du garçon commentant l'absence de l'organe chez la fille est marqué par un blanc [3]. La persistance de la croyance en un pénis féminin se perpétuera dans l'esprit des adultes. L'homosexuel est tellement fixé à cette conception que les femmes, dépourvues de cet organe, n'exerceront aucune attraction sur lui et qu'il abhorrera leur sexe évocateur d'une menace qu'il redoute encore. Comme le fait remarquer Jean Laplanche, la distinction masculin-féminin que l'enfant reconnaît spontanément

et sans difficulté, n'est pas fondée sexuellement. C'est pourquoi il propose de bien marquer la différence des genres (masculin-féminin) et celle des sexes qui n'est pas encore établie avec l'attribution à tous les êtres humains d'un pénis [\[4\]](#). La première différenciation s'établirait autour de la distinction phallique-châtré, puis enfin masculin-pénien et féminin-vaginal.

Les autres théories sexuelles concernent la théorie cloacale de la naissance et la conception sadique du coït qui impliquent moins directement la castration. Celle-ci ne fait pourtant pas défaut.

II. Premières appréhensions du complexe de castration dans l'enfance

« Théories » (fantasmes à valeur étiologique) sexuelles, oui, mais surtout infantiles. L'analyse de la phobie d'un petit garçon de 5 ans qui devait devenir célèbre sous le pseudonyme de Petit Hans devait apporter à Freud la confirmation de ses idées (1905, publié en 1909). A travers le cas particulier du complexe de castration, on peut suivre l'itinéraire intellectuel de Freud. De 1893 à 1900, la source provient du traitement des patients adultes, de 1899-1900 à 1901, elle se déplacera du côté des formations de l'inconscient des adultes normaux

(rêve et psychopathologie de la vie quotidienne). Dès 1905, un nouveau filon est trouvé grâce à l'étude de l'enfance (normale puis pathologique). La menace de castration est mise en rapport avec la masturbation infantile dans le Petit Hans, mais elle ne prend effet qu'après coup et ne devient véritablement redoutée que longtemps après qu'elle ait été proférée, alors même qu'elle paraissait être restée ignorée sur le moment. En fait, c'est la conjonction de la perception du sexe de la fille ou de la mère et de la menace de castration qui suscite l'angoisse. Menace proférée par la mère mais dont l'exécution revient à un homme, le père généralement.

Une conséquence du complexe de castration est son rôle de stimulation intellectuelle sur les questions relatives à la bisexualité et par extension sur bien d'autres. On pourrait penser que nos mœurs actuelles permettent aux mères d'aujourd'hui des explications moins embarrassées et plus circonstanciées sur la conformation sexuelle des adultes des deux sexes. Roiphe et Galenson [5] font observer que les mères ne donnent à leur fille un mot précis pour désigner leurs organes génitaux qu'après que celles-ci aient manifesté une curiosité sexuelle intense à la différence, bien évidemment, des garçons dont le sexe est l'objet d'une désignation plus précoce. Ceci alors qu'elles disposaient de mots pour désigner les fonctions sphinctériennes et les fesses. Et les auteurs de conclure que cette différence de traitement des filles par rapport aux garçons est bien le signe d'un complexe de

castration chez les mères dans notre culture. En outre, l'expérience montre que les questions insistantes des enfants ont, au bout du compte, raison des réponses dilatoires maternelles. Celles-ci, entretiennent souvent l'ambiguïté dans l'esprit de l'enfant par leurs réponses. Et quand bien même les explications les plus claires seraient-elles données, il n'est pas sûr que les enfants souhaitent les entendre, lorsque celles-ci, réveillent leurs angoisses ou vont trop à l'encontre de leurs propres théories sexuelles. Un exemple assez cocasse est rapporté par Melanie Klein dont le fils ne voulait rien entendre des explications trop réalistes que sa mère lui donnait sur la naissance des enfants en réponse à ses questions, préférant de beaucoup les explications plus traditionnelles de la voisine qui eut recours à la version de la cigogne. Ce qui ne manqua pas de blesser la mère toute psychanalyste qu'elle était. On ne saurait quitter Hans sans faire état d'une théorie sexuelle consolatrice de la castration. Certes, le garçon pense qu'il peut être privé de son membre mais il entretient l'espoir que c'est afin qu'on le lui remplace par un autre beaucoup plus grand. Preuve s'il en est besoin que l'envie du pénis est aussi l'affaire des garçons. L'intérêt des élaborations du Petit Hans est de nous montrer que les préoccupations touchant à la castration renvoient aussi à la défécation et à la théorie sexuelle concernant l'accouchement. Impossible de concevoir la dévirilisation sans poser le problème de la féminité selon le garçon.

III. Chez l'adulte : le

névrosé, le psychotique, l'artiste et le « sauvage » devant la castration

Freud retrouvera le complexe de castration chez l'Homme aux rats, mais ce dernier lui ouvrira la voie de la compréhension de son aspect régressif : sa forme sadique anale. La question de la castration « anale » était, dès lors, implicitement posée. Autrement dit, la question des précurseurs de la castration par analogie entre les effets de la coupure du pénis avec la perte des fèces ou le sevrage du sein. Mais ce que Freud soutient, notons-le, est que la régression sadique anale doit nous conduire à entendre le langage de la génitalité derrière ses travestissements (c'est-à-dire ses condensations et déplacements régressifs) anaux.

La suite du développement de Freud le conduira à retrouver le complexe de castration même chez des adultes universellement reconnus comme géniaux comme Léonard de Vinci. Loin d'y échapper, ils s'y révèlent également soumis, à condition qu'on examine leur cas sans idéalisation ni complaisance [\[6\]](#). Autrement dit, il est hors de question de limiter sa portée aux seuls cas relevant de la pathologie. Dans le cas de Léonard, le complexe en question passe par un intense voyeurisme sublimé en épistémophilie, alors que la sexualité est frappée d'inhibition surtout dans le

domaine de l'hétérosexualité. Il ne s'agit pas, pour Freud, comme on l'a cru, d'une dévaluation du génie mais plutôt d'une lutte contre la tendance culturelle à la dépréciation des organes génitaux et de la sexualité. Léonard, lui-même, pouvait tomber sous le coup de cette accusation (1910).

Freud devait se trouver en quelque sorte débordé par la confirmation que devaient lui apporter les « Mémoires du Président Schreber », ce juriste qui fut frappé d'une paranoïa délirante dont un des thèmes principaux était l'aspiration à l'émasculation, sa transformation en femme devant faire de lui l'épouse de Dieu pour la création d'une nouvelle race d'hommes (1911). Ainsi voilà que le complexe de castration ne donnait lieu à aucun refoulement ni à aucune angoisse du moins à ce sujet. La castration était même appelée des vœux du malade. Freud lia cette castration explicitement souhaitée avec ce qu'il appelle pour la première fois le complexe paternel, c'est-à-dire l'Œdipe. Certes, précédemment et en particulier dans l'analyse du petit Hans, cette relation était fortement suggérée. Ici l'amplification du délire, témoin de la régression psychotique et du retrait de la libido sur le Moi permettait de mieux comprendre le lien du complexe de castration avec ce qui n'est pas encore nommé le complexe d'Œdipe. Avec le cas Schreber, le complexe de castration est aussi rattaché à la pensée (compulsion à penser comme défense contre la perte de la raison successive à la masturbation, dit Freud). Il y a peut-être d'autres explications à cette compulsion : défense contre le blanc

de la pensée comme forme mentale de la castration ou du retrait libidinal autrement appelé désinvestissement. Déjà se profile l'idée que le complexe de castration ne se limite pas aux angoisses que suscite le retranchement du pénis mais peut concerner des aspects moins directement sexuels du psychisme. Simple déplacement ou manifestations d'une castration symbolique dont le pénis serait le signifiant ? Ouverture du pénis vers le Phallus ? (Lacan). Si le complexe de castration pouvait s'observer non seulement dans la névrose (analysable) mais aussi dans la psychose (inanalysable), non seulement chez les individus atteints par un processus régressif pathologique mais aussi, chez ceux chez qui on reconnaissait les marques de génie, il fallait trouver un fondement très général à un champ d'application aussi étendu. Au moment où Jung commence à s'intéresser aux mythes et aux symboles, Freud se tourne vers l'anthropologie. Comme s'il redoutait de la part de son disciple préféré une dérive « spiritualiste ». Il avait déjà perçu les traces du complexe de castration (inversé puisqu'il s'agit de la castration du père par le fils) dans les mythes grecs et la symbolique onirique, mais il enracinait ces productions imaginaires dans le fonds « biologique » de la sexualité infantile. En dirigeant son intérêt vers les sauvages, il était en fait à la recherche d'une source phylogénétique car les sociétés primitives étaient, dans une certaine mesure, des survivances d'états dépassés par la civilisation. Découvrir des traces du complexe de castration chez les sauvages c'est donner à celui-ci un fondement historique qui dépasse de beaucoup les vicissitudes de

l'ontogénèse, même s'il fallait admettre que ces sociétés avaient aussi une histoire. Toutefois, face à l'accélération du processus historique propre aux sociétés civilisées, l'observation des sauvages était un hublot sur l'aube de l'humanité. Les anthropologues modernes ont beaucoup critiqué ces rapprochements abusifs entre « sauvages », névrosés et enfants. Mais Freud n'aurait pas été sensible à leur argument. Ce sera Totem et Tabou (1913). Désormais, complexe de castration (jusque-là considéré comme conséquence directe de la masturbation) et complexe d'Œdipe seront liés – ce qui peut vouloir dire aussi que l'objet inconscient de la masturbation est l'objet incestueux. En outre, l'exploration anthropologique permettra d'interpréter la circoncision comme une castration symbolique [7].

IV. Le tournant : l'Homme aux loups et le complexe d'Œdipe négatif

L'expérience clinique de Freud devait lui permettre d'étendre la constellation du complexe de la castration à des configurations variées. Une parmi les plus étonnantes fut fournie par l'observation de l'Homme aux loups (1914). L'un des intérêts de ce cas, qui suscite encore des commentaires très nombreux dans la littérature psychanalytique, fut de montrer que le

complexe d'Œdipe négatif (l'attachement pour le parent du même sexe et l'hostilité à l'égard du parent du sexe opposé) ne met nullement à l'abri du complexe de castration mais connote celui-ci, chez le garçon, d'une forte fixation à l'érotisme anal. Mais en outre, et bien que cela n'ait pas été pleinement perçu par Freud, l'Homme aux loups permet de mieux comprendre l'organisation psychique des patients plus tard appelés « borderline » ou cas limites. La castration est ici moins figurée par un fantasme inconscient refoulé que par le souvenir d'une hallucination de doigt coupé.

A partir de l'introduction du narcissisme dans la théorie, la castration prendra une signification supplémentaire : celle d'une atteinte à l'intégrité narcissique. Freud se réfère à une époque où pulsions libidinales objectales agissent de concert et sont en fait inséparables d'autres pulsions apparaissant sous forme d'investissements narcissiques. En fait, il ne fait là que donner un support théorique à une observation effectuée depuis quelques années, dans le cas Léonard notamment. Si Totem et Tabou marquait son opposition à Jung, c'est ici Adler qui est visé, Freud rejetant son hypothèse de la protestation masculine.

Depuis le cas Schreber et même après sa séparation d'avec Jung, Freud continue à s'intéresser – fut-ce de loin – aux psychotiques. C'est ainsi que dans son article sur l'Inconscient, il rapporte deux observations qui lui permettent de retrouver le complexe de castration derrière une symptomatologie narcissique et

hypochondriaque : une préoccupation obsédante sur les trous laissés par l'ablation des « points noirs » du nez du patient (évocateur pour lui du sexe de celui-ci). Mais Freud est sensible ici à des considérations d'ordre formel. Il souligne qu'un névrosé n'exprimerait pas son angoisse de castration d'une manière aussi directe et souligne les liens entre la psychose comme névrose narcissique et le « mot à mot » du symptôme (un trou est un trou) témoin de la perte des investissements d'objet, comme s'il ne restait plus d'autre lien à la réalité que celui fourni par les mots. On saisit la cohérence de l'hypothèse de la régression narcissique dans le court-circuit de la relation du mot à un autre mot (faute de lien entre le mot et l'objet) qui donne au concept d'autisme sa portée.

Freud va se tourner vers des problèmes d'ordre plus général qu'il a eu tendance à négliger jusque-là. En tout premier lieu, celui du développement sexuel de la petite fille et de l'évaluation du rôle qu'y joue (ou n'y joue pas) le complexe de castration. La menace de castration est de plus en plus interprétée en relation avec le complexe d'Œdipe à cause des fantasmes incestueux qui accompagnent la masturbation. Progressivement, et surtout depuis l'analyse de l'Homme aux loups, la castration est maintenant associée à la scène primitive, qui est toujours une scène *more ferarum* (à la manière des bêtes sauvages), évocatrice d'un coït anal, régulièrement associé à des projections de sadisme sur la personne du père. L'« étiologie » de la castration est là : celle-ci est subie par la mère du fait de la pénétration

phallique du père. Celui-ci tranche le pénis maternel et pénètre celle-ci analement. Progressivement, se forme la conviction de Freud que la castration fut autrefois réellement accomplie par le père de la horde primitive sur ses enfants à l'aube de l'humanité. Les effets qui se manifesteraient aujourd'hui chez nos enfants seraient dus à la transmission de schèmes phylogénétiques. Cette hypothèse qui va contre tout ce que nous savons de l'hérédité (il n'y a pas de transmissions des caractères acquis) est actuellement refusée par la grande majorité des psychanalystes qui lui cherchent (et trouvent) des explications de rechange qui ne soient pas incompatibles avec les données de la science.

Essayons de clarifier le débat. Il faut à notre avis dissocier deux aspects que Freud réunit. Le premier répond à la nécessité de rendre compte de la constance de certains fantasmes observés dans la cure analytique avec une fréquence qui contraste avec la variété infinie des histoires individuelles. Tels sont les fantasmes de séduction (contemporains de la naissance de la psychanalyse), de castration (oscillant entre leur application au seul garçon et leur généralisation aux deux sexes, Freud montrant à l'évidence un embarras à trancher – c'est le cas de le dire) et enfin de scène primitive ou originaire (dont l'analyse de l'Homme aux loups fait la découverte comme événement réel plus que comme fantasme). Plus tard, Freud adjoint à cette triade le complexe d'Œdipe lui-même.

Une réflexion un peu approfondie permettra de

comprendre que cet ensemble réticulé – ce complexe en somme – établit des relations entre ses différents thèmes qui se trouvent ainsi solidairement noués. Derrière le polymorphisme des destins singuliers et des accidents aléatoires qui jalonnent leur saga on peut mettre en évidence le rôle organisateur et ordonnateur de ces fantasmes dits par Freud originaires.

Ce dernier point s'efforce de donner une explication à la raison d'être de ces schèmes qui jouent le rôle de catégories ou de classificateurs de catégories.

Or si la fonction organisatrice des fantasmes originaires est peu discutable, celle de leur origine phylogénétique l'est beaucoup plus. C'est pourquoi je propose de conserver la première et de suspendre tout jugement sur la seconde. Si rien ne vient attester l'existence de traces phylogénétiques, on peut tout de même penser aux *irm* (mécanismes innés de déclenchement de l'éthologie) qui donne à certaines configurations perceptives un rôle de « détonateurs » du comportement. Quoi qu'il en soit, il n'est indispensable de se battre ni pour la défense de cette origine génétique, ni contre. Il n'est que d'attendre. En revanche, il serait dommage de jeter le bébé avec l'eau du bain en se débarrassant inopportunistement de ces organisateurs de la réalité psychique, jusqu'à ce qu'une meilleure hypothèse les rende inutiles. Car un intérêt et non des moindres de ces fantasmes originaires est qu'ils ne concernent pas seulement les origines, mais aussi qu'ils sont les fantasmes à l'origine de tous les fantasmes secondaires qui en dérivent. On

notera ici encore, l'analogie fonctionnelle théorique entre un concept Ur (originaire), et sa forme dérivée. Cette bipartition s'applique aussi bien au refoulement qu'aux fantasmes en question. Ici se posent les problèmes de l'originaire dans leur rapport à la figurabilité.

Ce qui, sans doute, poussa Freud à défendre l'idée des schèmes phylogénétiques fut la nécessité de rendre compte de la position clé, fondamentalement organisatrice, du complexe de castration lorsque les vicissitudes de l'histoire individuelle conduisent le sujet à organiser un complexe d'Œdipe négatif. Chez l'homme une telle inversion, qui pousse à la recherche de l'amour du père et à la soumission sexuelle – remplacement de l'activité par la passivité – à son égard, n'empêche nullement que celui-ci demeure le castrateur. On constate alors dans le complexe négatif les mêmes fantasmes de castration que ceux qui accompagnent le complexe d'Œdipe positif.

Nul doute que c'est l'analyse de l'Homme aux loups qui a le plus stimulé la réflexion de Freud sur ce problème [8]. Elle comporte plusieurs enjeux entremêlés : 1) la démonstration de l'existence d'une névrose infantile, elle-même le résultat des avatars de la sexualité infantile ; 2) la validité du complexe d'Œdipe comme complexe nucléaire des névroses ; 3) l'incidence des traumatismes de l'enfance, traumatismes qui n'ont rien d'exceptionnel comme les expériences de séduction par les adultes invoqués aux origines de la psychanalyse, mais sont communes à beaucoup sinon à tous les

enfants. Tel est le statut de la scène primitive. Ces enjeux explicites en ont entraîné d'autres qui furent gros de conséquences.

a) Le rôle de l'érotisme anal et son incidence sur le complexe de castration. De ce fait le problème des relations entre les complexes d'Œdipe et de castration d'une part et les précurseurs de celui-ci dans les phases prégénitales d'autre part, est désormais posé. Les ressemblances ne sont pas moins importantes que les différences. Les phases du développement de la libido révèlent une évolution moins linéaire que prévue et laissent entrevoir entre elles des analogies qui ont sans doute un pouvoir structurant.

b) L'influence du complexe de castration est elle-même soumise à une nouvelle catégorie de mécanismes de défense que Freud découvre : celle qui ne fait plus du refoulement (*Verdrängung*) une espèce unique et univoque mais seulement le prototype d'une série qui va comprendre la forclusion, ici décrite (*Verwerfung*) dégagée du texte freudien par Lacan et plus tard le désaveu ou clivage (*Verleugnung*), ainsi que la négation (*Verneinung*) pour nous limiter à ceux décrits par Freud. J'ai proposé de regrouper les éléments de cette série sous la dénomination de défenses primaires constituant la catégorie du négatif. Celles-ci se caractérisent par la référence à un jugement d'attribution qui a pour obligation de décider par oui ou par non, ou par les diverses modalités qui ont une signification équivalente dans la psyché. Ce trait fonderait la différence entre ces

mécanismes primaires et les autres défenses.

Toutes ces idées nouvelles préparent sans conteste ce qu'on a appelé le tournant de 1920 caractérisé par :

1. La dernière théorie des pulsions opposant pulsions de vie et pulsions de mort. L'Homme aux loups peut être considéré comme l'expérience cruciale qui a permis de mettre en évidence la réaction thérapeutique négative.
2. La deuxième topique de l'appareil psychique, la tripartition Ça, Moi, Surmoi prenant le relais de l'ancienne subdivision, inconscient-préconscient-conscient, où le moindre changement n'est pas celui qui dévoile l'inconscience du Moi de ses propres résistances. Désormais, on peut dire que la menace (de castration) ne suffit plus à intimider le Moi ni à pousser le sujet à lui faire face, la surmonter ou même la transgresser. Celle-ci peut être débordée par une force plus puissante : le déni (de la morale et de ses effets). Le déni de la castration est différent de ce qui peut s'observer dans l'Œdipe comme défi dans un combat risqué. Le déni constitue en fait un renforcement paradoxal de la castration dans la mesure où celui qui le met en œuvre méconnaît la cause du déni et la laisse intacte. Reconnaître le complexe de castration c'est déjà se donner les moyens d'en limiter les effets. Car nier la menace de castration, c'est nier l'entière organisation du complexe de castration, c'est

donc ignorer sa portée structurante, celle qui oblige le sujet à se poser comme tel face à elle et y affirmer les particularités de son identité sexuelle face à lui-même et à l'autre sexe. On voit que la négation en question débouche de manière presque inévitable sur le déni de la différence des sexes.

V. La « réalité » de la castration et le sexe féminin

On peut se poser la question : pourquoi un tel déni ? Deux réponses peuvent venir à l'esprit. La première est l'intensité même de l'angoisse, le caractère quasiment inconcevable de ce que représenterait une telle sanction qui serait ressentie en ce cas comme une blessure narcissique telle qu'il serait impossible de « vivre ainsi ». La deuxième n'est pas moins importante ; elle tiendrait à l'impossibilité à renoncer à la satisfaction pulsionnelle interdite, qui serait ici liée à mon avis à une expérience de séduction agie ou beaucoup plus généralement, subie. Conséquences d'un éveil prématuré, débordant les possibilités de liaison du Moi ou les interdictions d'un Surmoi encore embryonnaire, de la sexualité infantile qui subvertit, notons-le, le jugement.

A cette phase de développement, Freud insiste souvent sur la « réalité » de la castration, ce qui laisse perplexe puisqu'il ne s'agit que d'une théorie sexuelle infantile, un fantasme étiologique. Ce qu'il veut ainsi accentuer n'est rien d'autre que le refus, poussé très loin dans la psyché, de prendre en compte la réalité de la différence des sexes. On peut voir ici à l'œuvre un surinvestissement (« colossal », écrit-il à Marie Bonaparte) du pénis. Un tel surinvestissement est-il seulement le fait du sexe masculin qui prétend lui donner une valeur « objective » et universelle ? Ou bien est-il aussi partagé, derrière les prises de positions de ce qu'on pourrait maintenant appeler « la protestation féminine », par les femmes ? Et comment ne pas soupçonner derrière l'affichage insistant par les hommes, de la supériorité masculine, non seulement les manifestations de l'angoisse de castration donc la peur de la dévirilisation mais non moins l'angoisse devant le féminin, évocateur du maternel ? Quoi qu'il en soit la castration, rappelons-le, n'a de « réalité » que celle d'une théorie sexuelle infantile. C'est pourquoi sa force est avant tout de fournir une « explication » plus rationalisante que rationnelle. En revanche, ce qui est bien réel, c'est la double incidence de l'absence de pénis et de l'existence du vagin, chez la femme.

La contestation féministe des idées de Freud donne souvent l'impression que les femmes militent moins pour la reconnaissance de leur différence, celle qui mettrait en avant la spécificité de leur sexe propre, qu'elles ne confirment involontairement l'existence d'un

« machisme » féminin. On devine derrière le combat qu'elles mènent pour l'égalité et le droit à la différence cette nouvelle forme de revendication phallique et castratrice qui apporte de l'eau au moulin des positions qu'elles combattent au rang desquelles prennent place celles de Freud sur l'envie de pénis. Faut-il encore le préciser ? Le complexe de castration qu'il s'applique à l'homme ou à la femme, et même si d'autres données intervenant chez elle lui confèrent une spécificité peu niable, est inconscient.

Cependant tout ce que l'analyse de l'Homme aux loups individualise comme « constitution » dommageable à la masculinité, peut être renversé en valeur positive, appliqué à la féminité. Et c'est l'explication de l'article « Sur les transpositions des pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal » où est défendue l'équivalence pénis-bébé-fèces éclairant les vicissitudes de la sexualité féminine normale, alors que la même constellation se retrouve grevée d'une lourde incidence pathologique chez l'Homme aux loups. A ce moment, Freud complète sa psychopathologie de la vie amoureuse en écrivant le Tabou de la virginité. Désormais, le complexe de castration masculin n'est plus seulement envisagé sous l'angle de l'impuissance masculine qui en résulte, mais aussi sous celui de ce que la femme en retirerait comme puissance acquise par ce moyen en châtrant l'homme. Ainsi on passe de l'action du père castrateur à celle de la femme castratrice. Le père prive sans rien recevoir d'autre que la conservation de son pouvoir hégémonique ; la femme,

elle, s'approprierait ce qui était à l'homme dont elle s'empare à son profit. L'angoisse de castration émanant du père était un régulateur de la sexualité destiné à combattre les excès de celle-ci dans l'enfermement incestueux. Par son extension au rôle de la femme (et non de la mère) le complexe de castration ne régule plus la sexualité, il rend l'union sexuelle redoutable quand elle n'en devient pas impossible. L'évolution du complexe de castration dans l'œuvre de Freud incline toujours davantage à insister sur ses conséquences narcissiques (la blessure infligée à l'intégrité corporelle et à l'image de soi). Il est aussi inducteur d'une régression narcissique (la crainte de l'objet, le refus de l'altérité, l'inclination à l'inversion du complexe d'Œdipe) pouvant aller jusqu'à la psychose. Il n'est pas indifférent de noter que cette évolution coïncide avec l'accentuation progressive de l'envie du pénis chez la femme dans la théorie.

VI. Le père de la horde primitive : un mythe fondateur et quelques autres données mythiques

Freud ne pouvait aller beaucoup plus loin dans cette direction. Un faisceau convergent d'arguments devait lui dicter une mutation radicale en deux temps. D'abord,

l'introduction de la pulsion de mort dès « Au-delà du principe de plaisir » (1920), écrit d'où le complexe de castration est absent. Il réapparaîtra peu après dans « Psychologies des masses et analyse du moi » (1921). L'intérêt de Freud pour le Moi, la recherche de mécanismes qui affectent son fonctionnement d'une manière analogue à ce que produit la menace de castration sur la vie pulsionnelle, le pousseront à rechercher dans L'inquiétante étrangeté (1919) les figures de la régression qui peut l'affecter. Ainsi la problématique vivant/mort (concernant le père) s'articule-t-elle avec celle du phallique/châtré (concernant la mère). « La création d'un tel dédoublement [du Moi] pour se garder de l'anéantissement a son pendant dans une mise en scène de la langue du rêve qui aime exprimer la castration par redoublement ou multiplication du symbole génital. » [9] Ainsi donc désormais, l'animisme, la magie et la sorcellerie, la toute-puissance de la pensée, la régression sont à inscrire dans un registre parallèle à celui de la castration. Autant dire que la problématique s'élargit du côté du Moi dans la direction du pouvoir et de la puissance : opposition de la limitation et de l'illimité. Voilà au moins un argument pour rechercher un facteur commun à ces deux séries.

Commun ou transcendant ? C'est peut-être en ce sens qu'il faut comprendre le recours de Freud à un mythe préhistorique : celui de la horde primitive et du père qui est à sa tête. Celui-ci est possesseur de toutes les femmes, brandissant la menace de castration sur ses fils rivaux, placé très au-dessus des autres membres de

la horde, estimé quasiment immortel et finalement mis à mort par ses fils qui décideront par un pacte que la mère n'appartiendra à aucun d'eux, afin de ne pas perpétuer le cycle des violences. Freud a besoin de cette réalité, bien mythique, pour expliquer la transmission d'une crainte et d'un tabou organisateurs de l'ordre psychique et des rapports intersubjectifs familiaux et sociaux. Je ne crois pas que Freud ait cru littéralement à la « réalité » de la situation qu'il décrivit. Il devait être assez au fait des conceptions sur la préhistoire pour croire que l'humanité débute par une horde unique, ainsi organisée. Il devait bien savoir qu'on imaginait des groupes d'homininiens vivant en bandes (au pluriel). Il s'agit donc assez probablement d'un mythe qui joue le rôle d'un modèle. Mais quel modèle ? Peut-être celui d'un état primitif de l'humanité, au sens où la différence entre l'homme et les singes anthropoïdes n'est pas très clairement établie. C'est du moins une hypothèse plausible non quant au contenu du mythe de la horde primitive mais quant à sa fonction théorique.

La horde est le précurseur de la famille. Et c'est la famille comme groupe qui sera régie par des prohibitions qui auront d'abord pris naissance dans des collectivités plus vastes (les hordes). Ce qui invite à la considération de groupes encore plus étendus (les masses). C'est donc ce qui expliquera le glissement de l'analyse au niveau de la Psychologie de masses qui d'un côté fonde les incidences de la menace de castration sur la figure sociale du leader et découvre des moyens spécifiques de la conjurer (remplacement de

l'idéal du Moi par l'objet d'amour et identification des Moi entre eux), et d'un autre accorde de plus en plus d'intérêt à l'analyse du Moi sous l'angle de l'identification. Grâce à ce détour par une préhistoire mythique, le complexe d'Œdipe peut maintenant voir le jour. Freud a enfin trouvé le moyen de ne pas l'introduire dans la théorie comme simple vicissitude du développement ontogénétique. Il l'enracine dans le passé de l'espèce humaine et, logique avec lui-même sinon avec l'opinion prévalente de son temps, défendra sa transmission héréditaire.

C'est à la même époque (1922) que Freud écrira un court article qui ne sera publié qu'en 1940, « La Tête de Méduse », thème mythologique courant. Cette note d'une page et demie est en fait une contribution importante à la question de la castration, parce qu'elle rassemble un faisceau de données : l'équivalence décapitation-castration, l'horreur de celle-ci éprouvée par le petit garçon qui s'est refusé à y croire jusque-là, son message déguisé à travers la symbolique du serpent, l'atténuation de l'horreur par la représentation consolatrice du pénis (ou plutôt des pénis), la signification de la multiplication comme déni du manque. D'autres idées sont présentées ici pour la première fois, la pétrification comme résultat de la peur permet de retrouver dans le corps propre l'érection menacée. Le lien de la tête de Méduse avec Athéna – elle figure sur son bouclier – fait d'elle une femme qu'on ne saurait approcher et qui dissuade toute expression d'un désir sexuel parce qu'elle montre les organes génitaux de la Mère. La représentation peut donc aussi

bien servir à horrifier l'ennemi ; l'exhibition du pénis peut jouer le même rôle, mais cette fois comme réassurance. Freud reprendra certaines de ces réflexions en 1931 dans son article « Sur la prise de possession du feu » [\[10\]](#).

VII. Epanouissement de la théorie : complexe d'Œdipe et complexe de castration (1923-1926)

Désormais, le complexe d'Œdipe, dont l'influence était sensible dans le matériel exposé par les Cinq psychanalyses va prendre sa place – la première – dans le corpus théorique freudien. Les liens entre la menace et la crainte de castration, présents dès le début de l'œuvre freudienne, vont enfin trouver leur justification et leur explication par l'attachement aux objets de la sexualité infantile. Non plus seulement l'auto-érotisme ou la valeur narcissique du pénis, mais l'objet primordial : la mère. C'est bien ce qui, entre autres, complique la sexualité de la petite fille, laquelle est placée non seulement devant la nécessité du changement d'objet (de la mère au père), mais dans un deuxième temps se trouve contrainte à renoncer au père.

On peut dater de 1923 à 1926 l'époque où le complexe de castration, au sens plein du terme, c'est-à-dire

comme complexe, connaîtra enfin dans l'œuvre de Freud son accomplissement le plus total. Ceci en trois temps :

1. En 1923, avec la description complète du complexe d'Œdipe dans « Le Moi et le Ça » ;
2. De 1923 à 1925, avec plusieurs courts articles qui constituent le prolongement des remarques avancées dans l'ouvrage précédent ;
3. Enfin en 1926, avec Inhibition, symptôme, angoisse où la problématique de l'angoisse de castration est longuement développée.

« Le Moi et le Ça » donne l'occasion à Freud de reformuler sa nouvelle conception de l'appareil psychique et c'est dans ce nouveau cadre que Freud décrit les deux aspects du complexe d'Œdipe, positif et négatif. On peut penser que ce n'est que lorsque Freud eut mis ses idées au clair sur ce qui allait devenir le Surmoi, qu'il put enfin décrire le complexe d'Œdipe dit complexe paternel et aussi complexe nucléaire des névroses. La peur de la castration devait pour lui s'enraciner dans la figure du père primitif, dépassant de beaucoup les expériences singulières de chacun, ou les variations de l'histoire individuelle. En fait, « Le Moi et le Ça » parle peu de la menace de castration ou ne l'aborde que sous l'angle de l'identification féminine du garçon à l'égard de son père, comme si l'analyse de l'Homme aux loups se rappelait à lui à cette occasion.

Il y reviendra dans « L'organisation génitale infantile »

sous-titré : « Aintercaler dans la théorie de la sexualité. » Freud y souligne le fait que dans l'enfance il n'y aurait qu'un seul organe génital, le pénis – existant ou non – soit un primat phallique (mais non génital) ouvrant sur deux conditions possibles : phallique ou châtré. Cependant, ce sur quoi Freud insistait, la réalité de la castration, attestée par la vue du sexe féminin, n'est nullement une contrainte absolue. Car l'enfant a toujours la possibilité de désavouer la perception du manque de pénis. C'est là l'introduction du concept de désaveu, autrement nommé clivage, auquel Freud fera jouer un rôle important dans le fétichisme. Mais l'essentiel est de garder en mémoire ceci : « On ne peut apprécier à sa juste valeur, la signification du complexe de castration qu'à la condition de faire entrer en ligne de compte sa survenue à la phase du primat du phallus. » [\[11\]](#) Donc, les effets de la perception du sexe féminin comme dépourvu de pénis ne donnent lieu à aucune inquiétude et ne provoquent aucune réaction notable avant la survenue de la phase phallique. Autrement dit, la perception ne saurait à elle seule être tenue pour la cause du complexe de castration. Il faut qu'elle soit couplée avec la représentation de l'absence de pénis comme signe d'une castration accomplie par le père.

Cependant, il ne faut pas conclure trop vite de l'idée de « réalité » de la castration que Freud défend une théorie sexuelle infantile – celle qu'il prête à la réalité psychique posant l'équation femme = châtrée. Dans un premier temps, seules les femmes de condition inférieure le sont, les femmes de la famille et surtout la mère étant

pourvues d'un pénis, jusqu'à ce que le complexe atteigne son plein développement avec l'idée que même la mère est châtrée. Il y a encore loin de là à la découverte de l'organe génital féminin. En somme, il faut attendre le « détachement mental complet » des parents pour que la connaissance de la réalité matérielle s'instaure avec la reconnaissance du vagin. On ne peut qu'être frappé du décalage important qui sépare l'époque de l'instauration du principe de réalité (par rapport à celle de la souveraineté du principe de réalité) en général, avec celle de la reconnaissance du vagin, en particulier.

Peu après et à la même époque, Freud s'interroge sur la disparition du complexe d'Œdipe [\[12\]](#), il en voit la raison principalement dans la menace de castration dont la puissance dissuasive est plus efficace qu'aucun autre facteur. Le rôle des précurseurs déjà envisagé dans le travail précédent est repris mais c'est pour affirmer que ce n'est que lorsque la crainte porte spécifiquement sur le pénis qu'on peut parler de castration. Et Freud d'ajouter que les expériences antérieures invoquées (sevrage et dressage sphinctérien) ne paraissent guère jouer un rôle important. Nous ajouterons à sa suite : « sinon après coup ». Nous pouvons constater à cette occasion combien la perspective de Freud est plus structurale (comme l'a souligné Lacan) que génétique. Rien pour lui ne saurait dépasser en importance le signifiant de la castration. Aucun argument ne saurait être tiré d'expériences qui surviendraient avant l'avènement du

complexe de castration. En ceci, la position de Freud s'oppose aux perspectives modernes.

Il est vrai que cette primauté qui ne s'arrête pas aux considérations ontogénétiques est tout de même bien historique puisque fondée sur des schèmes phylogénétiques. La structure observée chez l'individu ne serait que l'expression singulière de l'histoire accumulée par... l'espèce. La perspective causale invoquée dans les débuts pour expliquer la menace de castration s'élargit désormais. Ainsi la masturbation sur laquelle il avait tant insisté autrefois joue maintenant un rôle moindre que le complexe d'Œdipe dont le rôle déborde de beaucoup la décharge sexuelle masturbatoire. Implicitement Freud déplace l'accent de l'acte (masturbatoire) aux fantasmes (œdipiens). L'abandon du complexe d'Œdipe, conséquence du complexe de castration, fait le lit des identifications et des sublimations. Mais plus Freud considère le complexe proprement dit, plus il lui découvre de variantes possibles. Après le désaveu, forme qui diffère du refoulement, il invoque la « disparition » (du complexe) comme autre occurrence. De plus en plus se pose aussi la question – obscure – de la sexualité de la petite fille.

Freud reviendra encore sur le sujet en 1925 dans Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes [\[13\]](#). La question se pose de plus en plus d'une psychosexualité différentielle, le cas du garçon ayant quasiment

monopolisé la réflexion. Chez la fille, le désir d'un enfant du père sous-tend la masturbation infantile. La fille est, elle aussi, sous le primat de la phase phallique d'où l'envie d'un pénis qui résulte de l'examen du sexe des garçons. « Elle a vu cela, sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir. » [14] Lorsque le désaveu ne prédomine pas, la fille pourra en conserver un sentiment d'infériorité, une blessure narcissique. Souvent la castration est attribuée à la mère, c'est-à-dire à une action venue d'elle. A la différence du garçon la fille supporte plus mal que lui la masturbation en raison de « l'humiliation narcissique qui se rattache à l'envie de pénis » [15]. En conclusion, « tandis que le complexe d'Œdipe du garçon sombre sous l'effet du complexe de castration, celui de la fille est rendu possible et est introduit par le complexe de castration » [16]. Ces différences aperçues par Freud, ainsi que d'autres, ne doivent pas nous faire oublier la bisexualité présente dans les deux sexes.

VIII. Ouverture vers le masochisme et la réaction thérapeutique négative

Nous avons séparé de ce tryptique un travail de Freud rédigé entre le premier et le second de ces trois articles. C'est « Le problème économique du masochisme » (1924) qu'il faut, à mon avis, citer comme quatrième partenaire du trio précédent uni à lui par un même

leitmotiv. Freud interprète le masochisme (des hommes) comme une régression plaçant le sujet dans une position féminine. Les fantasmes masochistes signifieraient « être castré, subir le coït, ou accoucher » [17]. L'accession au stade phallique de la sexualité infantile permet à la castration – qui fait par ailleurs l'objet d'un déni – d'être incluse dans les fantasmes masochistes. Déjà, quelques années auparavant, avant la rédaction du « Moi et du Ça » (donc de la réinterprétation du masochisme à la lumière des pulsions de destruction), Freud avait dans « Un enfant est battu » (1919) examiné en détail les fantasmes sadomasochistes en lesquels il voyait une contribution à la genèse des perversions sexuelles. L'article de Freud de 1924 se termine par l'évocation de la réaction thérapeutique négative due au sentiment de culpabilité inconscient, qui ne cesse d'exiger la punition c'est-à-dire la castration. « Par le masochisme moral, la morale est resexualisée, le complexe d'Œdipe ressuscité, une voie régressive est frayée de la morale au complexe d'Œdipe. » [18] Le passage de l'angoisse de castration au masochisme féminin ou moral, implique pour Freud la référence dans ce dernier cas à la pulsion de mort.

On sent bien que depuis l'introduction de celle-ci dans la théorie, ce n'est pas seulement un argument spéculatif abstrait qui fait son entrée dans le débat mais un agent de réévaluation de la clinique. Aux côtés des hypothèses concernant le masochisme à cette même époque sont également réévalués les rapports de la névrose et de la psychose. Sans que cela soit spécifiquement dit par

Freud, on peut se poser la question de savoir si celui-ci ne met pas implicitement en question le rôle du complexe de castration dans la psychose, ou si le matériel qui se réfère à celle-ci ne doit pas être subordonné à d'autres paramètres : refoulement de la réalité et atteinte subséquente (par le refoulement des idées et jugements qui représentent la réalité dans le Moi) de l'unité du Moi. En somme quelque chose comme une amputation qui atteindrait le Moi de manière analogue à celle dont la menace de castration atteint la sexualité. Freud en tout cas maintient la nécessité de la distinction entre les deux séries [\[19\]](#).

Cette prise de position de 1924 connaîtra un développement nouveau en 1937 avec « Analyse avec fin et analyse sans fin ». Dans cet écrit, il distinguera deux formes de résistance à la guérison : celle où l'on peut mettre en évidence une réaction thérapeutique négative due à un puissant sentiment de culpabilité inconscient et celle où serait en cause une destructivité flottante répartie dans toutes les régions de l'appareil psychique (alors que la précédente relève surtout du rapport sadisme du Surmoi – masochisme du Moi). La première serait due à une destructivité liée (par le Surmoi), la seconde à une destructivité déliée infiltrant l'ensemble des trois instances. Cette distinction sera confirmée dans l'Abrégé de Psychanalyse (1938).

IX. L'angoisse de

castration et ses précurseurs

Après l'avancée dans le problème du masochisme, sorte de cas limite rencontré par la situation analytique, sur lequel Freud reviendra ultérieurement, il convenait sans doute d'examiner l'influence des vues nouvelles développées par lui, sur la vieille question, déjà amplement traitée, de l'angoisse. A ce titre Inhibition, symptôme, angoisse, en dépit de points de vue nouveaux intéressants, apparaît en fait comme une récapitulation et une rétrospection (le retour sur le Petit Hans et sur l'Homme aux loups en témoigne), d'autant plus nécessaire que la diffusion des idées de Rank sur le traumatisme de la naissance gagnent du terrain. Ceci avant de s'attaquer, dans la dernière période de sa vie, à des chapitres négligés par la psychanalyse. Sinon la psychose franche, demeurée peu accessible selon Freud à la cure psychanalytique, du moins les mécanismes psychotiques dont le champ d'action est loin de se limiter aux états psychotiques avérés et aussi la réaction thérapeutique négative qui met l'analyste face au mystère d'une autodestruction qui, pour ne pas être radicale, comme dans le suicide, n'en est pas moins implacable. Du reste n'y a-t-il pas un lien plus ou moins évident entre les premières et la seconde ?

Le complexe de castration continuera d'être la clef de voûte de l'ensemble des structures rencontrées en

analyse – de Hans à l'Homme aux loups. Il semble, cependant, qu'on ne puisse manquer de remarquer que ce sont les structures à Œdipe inversé qui montrent des liens étroits entre ces constellations du complexe et la limite du pouvoir thérapeutique. Il y a en tout cas entre peur de la castration et angoisse, des rapports quasi synonymiques. Mais la situation a changé depuis 1908. A l'angoisse de castration répond une double conflictualité : celle relative à la peur de la castration et celle relative au désir de castration. Que devient alors l'horreur de la castration ? Ici s'articule une copule décisive, faisant le lien entre la problématique classique des névroses et celles des modernes cas limites : celle qui sous-tend l'Œdipe inversé avec son désir de castration et conduisant vers le masochisme de la réaction thérapeutique négative où se devinent les effets des pulsions de destruction. C'est là, à notre avis, le véritable enjeu d'Inhibition, symptôme, angoisse, non aperçu par Freud lui-même, qui explique son regard rétrospectif et annonce peut-être déjà « Analyse avec fin et analyse sans fin. »

Quelle différence entre angoisse et masochisme ? Dans le premier cas, l'angoisse met en œuvre le refoulement. Elle est donc un avertissement annonçant le danger de castration. Rien de tel dans le masochisme, lequel resexualise la morale. En outre, soulignons-le, la réflexion de Freud s'appuie sur la considération de l'angoisse de castration dans les psychonévroses de transfert, des névroses au sens courant du terme (hystérie, phobie, névrose obsessionnelle), tandis que le

masochisme des réactions thérapeutiques négatives concerne des névroses de caractère ou même des structures non névrotiques (cas limites, structures narcissiques, etc.). Freud admet bien que d'autres facteurs étiologiques puissent jouer hors du cas des névroses de transfert. Celles-ci n'ont-elles pas été distinguées dès les origines de la psychanalyse des névroses actuelles dont le déterminisme était pour Freud non psychogène. Le type même de la névrose actuelle n'était-il pas la névrose d'angoisse où les mécanismes de somatisation n'obéissaient pas à la symbolisation de l'hystérie d'angoisse ou de conversion ? Par la suite, la catégorie des névroses narcissiques ne suppose-t-elle pas que l'angoisse de castration y prenne une tonalité différente (cf. Schreber) ? Et enfin dans Au-delà du principe de plaisir l'exemple des névroses traumatiques ne vient-il pas grossir le contingent des entités cliniques qu'on ne peut ranger sous l'étiquette des psychonévroses de transfert. Psychonévroses de transfert – psychonévroses à transfert pourrait-on dire – c'est-à-dire psychonévroses causées par des transferts de libido d'objet et tendant à se transférer sur des objets qui se prêteraient au jeu du transfert.

Si l'angoisse de castration peut être considérée comme centrale dans de telles névroses, c'est qu'elle est étroitement liée à l'Œdipe qui est, lui, le complexe nucléaire des névroses. Lorsqu'on réfléchit à une telle expression, on est en droit de se demander si Freud entend ici névrose au sens large, c'est-à-dire englobant

toutes les entités de la clinique ou s'il ne désigne que les névroses au sens strict, c'est-à-dire les seules psychonévroses de transfert. La question se posera au sujet du complexe de castration. Peut-on dire que le complexe de castration est le complexe nucléaire de toute la clinique psychanalytique ? La question ne souffre pas de réponse hâtive, dans un sens ou dans l'autre. D'une certaine manière, il y a correspondance entre la question telle que nous venons de la formuler et celle des rapports entre castration proprement dite et précurseur de la castration.

Dans « Pour introduire le narcissisme », Freud parle de cas où le complexe de castration serait absent. Faut-il s'en étonner ? L'expérience de la psychose ne montre-t-elle pas que si la castration peut y être retrouvée (parfois sans déguisement dans la thématique d'un délire) on ne saurait en conclure que le complexe de castration commande l'organisation inconsciente. On n'aura aucune peine, se réclamant de Freud lui-même, à situer le mécanisme pathologique au niveau du Moi et à accorder à la crainte du morcellement ce qui dans une névrose serait attribuable à la crainte de la castration. Le problème reviendrait alors à chercher les correspondances ou les harmoniques du complexe de castration. Plutôt que d'avoir recours à la causalité temporelle binaire qui comprendrait, par exemple, la problématique du morcellement comme fond primitif d'où se différencieraient des formes d'angoisses plus circonscrites, plus limitées, plus symboliques, comme l'angoisse de castration, nous préférons au contraire,

conformément à la pensée de Freud, placer la castration en signification ordonnatrice, en cherchant ce qui lui correspond dans d'autres registres.

Revenons, par exemple, au narcissisme. Dans la mesure où celui-ci s'accomplit dans la totalisation unitaire, ce pas de plus qui transforme les pulsions auto-érotiques diffuses en narcissisme comme rassemblement unitaire de l'amour de soi pour soi ou pour sa propre image, on pourra comprendre les atteintes à cette unité (c'est-à-dire au Moi qui y reconnaît son image), comme des blessures portées à cette totalisation, ce qu'on appelle des blessures narcissiques, bien différentes quant à leurs effets du complexe de castration [\[20\]](#). Déchirure dans la surface – ou ce qui correspond à sa projection selon le dire de Freud – du Moi, solution de continuité du tissu psychique qui risque alors de se fendre dans plus d'une direction et que le morceau d'étoffe du délire vient colmater et masquer.

Ce qui est vrai de la psychose est encore vrai quoique différemment de ces formes cliniques dites cas limites (borderline) aux frontières de celle-ci. J'ai montré que pour peu que l'on admette que l'angoisse de pénétration est le corrélat de l'angoisse de castration (surtout si l'on a en tête la sexualité féminine) on peut comprendre le couple formé par les angoisses qui paraissent spécifiques des cas limites, soit encore l'angoisse de séparation et l'angoisse d'intrusion, comme des équivalents – au niveau du Moi et de ses limites – des

angoisses de castration et de pénétration dont la clinique de névroses nous révèle la fonction organisatrice dans la constitution des symptômes et la mise en place des défenses.

On pourrait de la même manière poser le narcissisme totalisateur comme narcissisme de l'Un et lui opposer soit le narcissisme de la détotalisation (régression vers les pulsions partielles de l'auto-érotisme) dans la menace du morcellement, soit le narcissisme négatif qui se traduit par le désinvestissement et la tendance au niveau Zéro de l'excitation.

Les séries du complexe de castration et celles du narcissisme peuvent confluer vers le narcissisme phallique. Mais que dire de cette structure dans le sexe féminin ? Une fois encore la sexualité féminine doit faire l'objet d'un examen spécial.

La discussion des idées de Rank sur le caractère premier, originaire de l'angoisse consécutive au traumatisme de la naissance ouvrait un riche débat qui devait aboutir au livre de Freud *Inhibition, symptôme, angoisse* [21]. Déjà était soulevée la question théorique posée par ces stades. Qu'en était-il de l'influence des angoisses spécifiques de ces stades et de l'équation implicite : « Plus ça concerne ce qui se passe "avant" plus c'est grave », à laquelle on peut ajouter : « Plus on analyse ce qui paraît pouvoir être relié à ce qui se passe tôt, plus on hâte la guérison, moins on le fait plus on "intellectualise". » A la limite l'analyse du complexe d'Œdipe passerait pour une résistance de l'analyste et

de son écoute « superficielle ». Un intérêt marqué se développe en faveur de la technique psychanalytique dont la collaboration de Rank avec Ferenczi est la preuve. Du même coup, les résistances à la guérison sont mises au compte de fixations et de traumatismes de beaucoup antérieurs à l'Œdipe. Qui plus est ces traumatismes ne sont pas tant de nature sexuelle qu'ils n'atteignent le Moi. L'angoisse de castration serait donc beaucoup plus tardive. On sait que Ferenczi devait produire de 1928 à 1932 une série de travaux sur ces thèmes qui font de lui le père de la psychanalyse moderne.

Freud, on le sait, ne se laissa pas impressionner par de tels arguments. Il fit remarquer que la véritable expérience de séparation ne coïncidait pas avec l'accouchement mais avec le sevrage. Il considérait que les conditions de la vie extra-utérine à la naissance, reproduisaient à peu de différences près, celles de la vie intra-utérine. En revanche la « perte » du sein était, elle, une expérience mutative, souvent traumatisante. Ce que Freud veut marquer ici, c'est la fin d'un certain type de plaisir : celui de la succion du sein de la mère. Ainsi après l'étyage qui lui donne un nouveau développement, une interruption met fin aux expériences de satisfaction. Aujourd'hui on peut comprendre que le sevrage est moins à prendre en considération per se que par rapport aux expériences de séparation d'avec la mère. Même les kleinien s'admettent que l'expression « le sein » adoptée par Melanie Klein désigne en fait la mère. Reste qu'on ne résout pas si facilement les

problèmes liés aux rapports entre objets partiels et objets totaux.

De même la relation entre angoisse de séparation et angoisse de castration n'est pas simple à comprendre. Quand Freud envisage la première sous les auspices de l'angoisse de la perte d'objet (la plus ancienne angoisse selon lui), il l'interprète comme angoisse en rapport avec le danger de n'avoir plus personne pour satisfaire les pulsions (« Qui me donnera à boire ? »). Il refuse donc une interprétation non libidinale de l'objet [\[22\]](#). Même si ce qui est en question relève de l'investissement narcissique de l'objet ou d'une indistinction sujet-objet. Ferenczi, déjà, avait conçu le lien entre angoisse de castration et angoisse de séparation. La castration avait pour conséquence, selon lui, l'impossibilité définitive de se réunir à nouveau à la mère. Quant aux précurseurs de la castration (sevrage et dressage sphinctérien) ils ne peuvent, aux yeux de Freud, malgré leur survenue antérieure à la phase phallique avoir un effet comparable à l'angoisse touchant le pénis lui-même, en raison du haut degré d'investissement narcissique contemporain du primat phallique acmé de la sexualité infantile, le primat génital n'intervenant qu'à la puberté.

C'est encore l'occasion de rappeler ici le diphasisme qui marque selon Freud la sexualité infantile. Il n'y a pas continuité mais rupture entre la sexualité infantile dont la phase phallique est le terme et la sexualité adulte qui commence à la puberté.

Les auteurs modernes kleinien et postkleinien ont insisté sur les angoisses précoces « archaïques » qui seraient liées à la position schizoparanoïde. Elles résulteraient d'une angoisse de persécution par les mauvais objets internes expulsés avec les mauvaises parties du Moi. L'identification projective résultant de l'identification du Moi avec les parties projetées donnerait lieu à des angoisses dites persécutives ou psychotiques ou d'annihilation. Winnicott de son côté a décrit les angoisses torturantes entraînant des états de désintégration. Freud ne souffle mot de ces états que son expérience ne lui permet pas de connaître. Cependant on peut se demander si l'angoisse qui accompagne le sentiment de fin du monde ne s'y apparente pas, ou si ce qu'il décrit sous le nom d'angoisse automatique n'y répond pas au moins en partie. En tout cas, il est clair que dans tous ces états, la fonction de signal de l'angoisse est débordée par une sorte de prise en masse de la psyché totalement envahie par un affect qui a perdu sa fonction sémantique et se déclenche trop tard – pris de court dirait-on. Il ne s'agit plus d'anticiper un danger mais de faire constater les dégâts d'un sinistre cataclysme. Angoisse automatique, angoisse traumatique, angoisse panique, angoisse aux limites du psychique quasiment resomatisée, angoisse sinon de fin du monde du moins de mort du Moi. Toute la clinique psychanalytique moderne souligne l'importance des angoisses d'annihilation (M. Klein), des angoisses impensables (W. Bion) ou des angoisses torturantes (Winnicott) dont le caractère convergent concerne l'Hilfflosigkeit – la

détresse psychique – du nouveau-né.

Les correspondances de l'angoisse de castration « en aval » complètent le tableau après celle que nous venons de citer « en amont ». Les transformations de l'appareil psychique donnent à l'angoisse de castration l'apparence d'une angoisse sociale qui n'est autre qu'une angoisse devant le Surmoi. C'est là souvent la racine du besoin d'autopunition qui pourrait être rapportée au sadisme du Surmoi. Il faut compter en outre avec le masochisme du Moi. Dans le masochisme, à la place d'une angoisse de castration, une jouissance (inconsciente) satisfait un désir de castration. Une nouvelle idée est introduite ici, celle de la régression (en l'occurrence sadique anale) comme défense contre les demandes de la libido. Notons une fois de plus la différence entre régression défensive (consistant en une désintrication partielle entre pulsions érotiques et agressives) et structure masochiste, où les pulsions de destruction subissent aussi une désintrication mais dans le sens passif, désintrication plus complète, accordant une prédominance aux pulsions autodestructrices.

Reste la question du féminin. Freud s'interrogeant sur le rôle exclusif de l'angoisse de castration, en doute dans le cas de la femme, preuve même qu'il a conscience de sa tendance androcentrique. On ne peut en toute rigueur, pense-t-il, parler d'angoisse de castration chez la femme (puisque la castration est supposée avoir déjà eu lieu) mais plutôt d'un complexe de castration.

Ainsi nous sommes en présence d'une gamme de variétés d'angoisse due à des mécanismes économiques et symboliques, ou appartenant à des phases différentes de la libido qui conduisent à envisager les rapports entre angoisse et masochisme : « On peut dire qu'à telle période déterminée du développement répond, adéquatement en quelque sorte, telle condition déterminant l'angoisse. (...) Le danger de la détresse psychique correspond à l'époque à l'époque d'immatrité du Moi et, de même, le danger de la perte de l'objet correspond à la dépendance des premières années de l'enfance, le danger de la castration à la phase phallique et l'angoisse devant le Surmoi à la période de latence. Mais toutes ces situations de danger et toutes les conditions déterminant l'angoisse peuvent persister côte à côte et inciter le Moi à réagir par l'angoisse même à des époques postérieures aux époques adéquates, ou plusieurs d'entre elles peuvent entrer en jeu simultanément. » [23] Ces articulations fort bien pensées par Freud laissent toutefois à désirer lorsqu'on cherche à cerner le complexe de castration chez la fille.

Un acquis d'importance considérable d'Inhibition, symptôme, angoisse est la restauration par Freud du vieux concept de défense, momentanément chassé par le refoulement. Il devient indiscutable que le refoulement n'est qu'une pièce, certes maîtresse, de l'arsenal défensif. C'est bien ce que révélera l'analyse du fétichisme où le désaveu ou clivage est décrit comme mécanisme caractéristique [24]. Ainsi l'angoisse de

castration peut être désavouée mais surtout engendrer une logique singulière que O. Mannoni a heureusement caractérisée par la proposition « je sais bien [que les femmes n'ont pas de pénis] mais quand même [je ne puis le croire] » [\[25\]](#). C'est sur cette idée que Freud conclura son œuvre avec le court mais important article sur « Le clivage du Moi dans le processus de défense » (1938). Il ne faisait que reprendre une idée déjà défendue onze ans auparavant. Depuis 1927, Freud apporte, en effet, une contribution importante au problème de la castration avec son article sur le fétichisme. Il démontre un aspect nouveau du rôle de la perception des organes génitaux féminins par le petit garçon. Loin que celle-ci joue le rôle d'une prise de conscience irréfutable sur l'absence réelle du pénis sur le corps de la mère, les effets angoissants d'une telle perception peuvent être désavoués. Freud décrit donc un mécanisme nouveau, le désaveu (*Verleugung*) qui porte spécifiquement sur la perception, alors que le refoulement (*Verdrängung*) concernerait l'affect (preuve soit dit en passant que les affects sont bien refoulés et pas seulement réprimés). Toutefois pour pallier l'absence de pénis, le désaveu ne suffit pas, un objet contigu aux organes génitaux féminins, plus ou moins près d'eux (jarretelle, bas, soulier) ou les représentant par un déplacement plus compliqué, tiendra lieu de pénis et deviendra l'objet élu conditionnant la jouissance. Ce sera le fétiche. L'intérêt de cette étude sur le fétichisme est donc multiple puisqu'il concerne la description d'un mode de reniement (partiel) de la réalité par le désaveu de la perception, un avatar de la fonction

symbolique : le fétiche comme symbole du pénis et enfin l'élucidation d'une perversion qui joue un rôle structurant dans les autres perversions. Le fétichisme serait au cœur de toute perversion par déni de la différence des sexes (Rosolato). Ultérieurement se poseront des problèmes sur les relations entre objet transitionnel et fétiche et sur l'existence ou la non-existence du fétichisme chez la femme.

X. La fille et la femme

On l'a vu, à toutes les phases de sa réflexion, Freud bute sur une claire compréhension de l'évolution psychosexuelle de la fille malgré quelques aperçus de grande valeur (ils ne manqueront pourtant pas d'être contestés ultérieurement). Aussi devient-il urgent qu'il s'y consacre. On a eu beau jeu de dénoncer le « sexisme » de Freud, son « chauvinisme mâle » dirait-on aujourd'hui, en quoi il restait prisonnier des préjugés de son temps. S'il est vrai que Freud n'échappe pas à la critique sur certains points, il me paraît plus équitable de se rappeler dans quelle nuit la psychologie de la femme était plongée avant que Freud ne propose certains concepts susceptibles de jeter un rayon de lumière dans ce territoire à peine survolé. Je résumerai les problèmes relatifs aux idées de Freud d'un seul questionnement : « S'il est vrai que la théorie sexuelle infantile de la castration est ce qui pousse la fille à entrer dans l'Œdipe, les relations entre les phases antérieures à cette prise de conscience et celles qui suivront se

présentent-elles avec la même homogénéité que chez le garçon ? »

Le premier des deux articles de Freud sur la sexualité féminine voit redonner de l'importance à la phase préœdipienne. Il compare la surprise de cette découverte à celle de la civilisation minoé-mycénienne précédant celle des Grecs [26]. La comparaison n'est pas triviale si l'on songe au primat phallique qui caractérise cette dernière. Le changement d'objet, vicissitude de la sexualité féminine n'a pas d'équivalent chez le garçon. De même, l'existence de deux zones érogènes (clitoris, vagin) crée une autre différence avec lui. L'envie du pénis si constamment critiquée par les féministes et même les psychanalystes femmes, est jugée trop androcentrique. Il est remarquable que l'œuvre de Melanie Klein débouche sur le concept d'envie... du sein. Quoi qu'il en soit, la conséquence générale de cette réflexion sera d'accorder plus d'attention aux phases préœdipiennes dans les deux sexes. Toutefois, la femme offre certaines particularités outre celle de sa bisexualité. C'est la possibilité de voir sa sexualité définitivement éteinte pour toute la durée de sa vie sexuelle [27]. Nous y reviendrons. Mais le sentiment d'insatisfaction de Freud devant ses propres découvertes est patent. Son examen des théories de ses disciples sur la question a ceci de remarquable qu'il évite toute allusion (en 1931 et 1932, alors qu'elle a déjà publié de nombreux travaux) à Melanie Klein [28], tandis qu'Hélène Deutsch, J. Lampl de Groot et d'autres sont citées. Quoi qu'il en soit, le coup d'envoi – donné dès

1926 avec Inhibition, symptôme, angoisse et renouvelé en 1931 – annonce que l'intérêt des analystes des générations futures se portera davantage sur les stades dits précœdipiens de la libido, sur la relation mère-enfant et sur les précurseurs de la castration, voire sur les autres aspects du développement, faisant intervenir des facteurs non libidinaux.

Freud, lui, n'ira pas plus loin dans cette voie. Il réaffirmera sa conception de la valeur cardinale, nucléaire du complexe de castration, du complexe d'Œdipe comme complexe paternel. L'homme Moïse et la religion monothéiste en porte témoignage. Cet ouvrage, en dehors des spéculations historiques qu'il défend et qui ont été contestées, comporte une partie clinique et des développements théoriques sur la psychogenèse des névroses qui méritent une pleine considération. La fonction de l'œuvre qui prolonge si évidemment Totem et Tabou est sans doute d'inviter les psychanalystes à ne pas se détourner du mythe qui fonde la théorie freudienne : celui du père de la horde primitive et de son meurtre par ses fils. Encore que pour Freud il ne s'agisse pas d'un mythe. Pour lui la pratique de la circoncision est le témoignage de cette menace de castration réelle que le père pourrait accomplir sur ses enfants. Le renvoi à l'hypothèse phylogénétique sera rappelé.

XI. Dernières paroles : le

roc de la théorie

« Analyse avec fin et analyse sans fin » est le testament clinique de Freud. Sa conclusion débouche sur le « roc biologique » qui fixerait une limite à l'analysabilité : la répudiation de la féminité, dans les deux sexes. Ce qui en fait ramène tant le garçon que la fille au complexe de castration : angoisse de castration chez le petit d'homme de sexe masculin, envie de pénis chez la fille. Ce que l'on peut dire, en tout état de cause, est qu'il s'agit là du roc de la théorie freudienne, à savoir ce qui chez son créateur prend valeur de noyau, non seulement dur, mais infracassable.

Sans nous étendre maintenant sur ce sujet, soulignons que c'est sous l'action conjuguée de la bisexualité et de la dernière théorie des pulsions (pulsions de vie et de mort) que se constitue un tel roc. Ceci appelle un long développement réflexif sur les rapports de la clinique psychanalytique et de la théorie freudienne, avec un examen poussé de ses options interprétatives. L'analyse de la littérature psychanalytique postfreudienne mettra en évidence les autres options préférentielles. Ceux-ci n'obéissant pas seulement aux préférences d'auteurs isolés, mais à des caractéristiques qu'on peut rattacher à l'ensemble culturel dont ces auteurs sont partie intégrante ou s'y illustrent parfois comme représentants exemplaires.

1. Conclusion

Avec Jean Laplanche, on peut conclure la spécificité du complexe d'Œdipe selon trois coordonnées.

1) Sa situation comme couronnement de la sexualité infantile qui oblige à prendre en considération un point de vue génétique dans une perspective développementale. Il faudra alors tenir compte, aussi, des études postfreudiennes sur cette question.

2) Sa fonction comme « théorie » (sexuelle) qu'on peut rapprocher d'une vue structurale puisqu'elle introduit un principe d'ordre permettant de rendre intelligible les rapports humains.

3) Sa perspective « dramatisante », ou encore la reprise de ses thèmes selon une nouvelle « mise en scène » dont la vectorisation s'accomplit à la fois vers l'hétérosexualité et du côté « de l'attente et de la promesse, corrélatives de l'acceptation de la castration » [\[29\]](#).

Il est clair que le complexe d'Œdipe qui sera rangé ultérieurement parmi les fantasmes originaires par Freud sera l'organisateur psychique le plus puissant aussi bien au niveau de la structure que de l'histoire. Le survol de l'œuvre de Freud que nous avons exposé permet de mettre en évidence la constance de l'importance qu'il accorde au complexe de castration sur lequel son opinion ne varie que peu contrairement à d'autres concepts découverts par lui (théorie de la séduction, successives théories des pulsions, deux topiques de l'appareil psychique, conceptions de

l'angoisse, etc.). Toutefois, il faut souligner un certain nombre d'obscurités ou de contradictions : l'idée de Freud qu'il s'agit d'une formation imaginaire (fantasme de castration ou théorie sexuelle infantile) et l'invocation d'une réalité de la castration ; sa datation relative précise dans les développements ontogéniques et son ancrage hypothétique dans la phylogenèse, son lien avec le complexe d'Œdipe et ses relations continues et discontinues avec ses précurseurs (sevrage oral, dressage sphinctérien), son observation privilégiée dans la pathologie des névroses et sa constatation aussi bien chez les grands créateurs (Léonard) que chez les sauvages ; son rapport à la bisexualité et les difficultés que la théorie de la castration rencontre à rendre compte de la sexualité féminine ; ses connexions avec le Moi à travers le narcissisme et sa relation à la réalité ; son rapport intime à l'angoisse et ses liens avec le masochisme ; son insertion toute naturelle dans les théories des pulsions d'avant 1920 et sa réévaluation à la lumière du concept de pulsion de mort ; enfin, sa position de roc de la théorie freudienne.

C'est cet ensemble de contradictions certaines fécondes, d'autres paradoxales, d'autres seulement obscures qui a poussé la recherche psychanalytique postfreudienne à proposer d'autres réponses inspirées par des options théoriques très différentes. En tout état de cause, un aspect et non des moindres appelait une révision nécessaire : la sexualité féminine. Nous lui consacrerons un chapitre spécial.

Notes

[1] Jean Laplanche, relève dans cet ouvrage un rêve qui renvoie très explicitement à la castration, *Interprétation des rêves* p. 496-497, cf. *Problématiques*, II, puf, 1980, p. 14-15.

[2] La toute première entrée de la castration dans l'*Interprétation des Rêves* est mythologique. Elle est le fruit d'un lapsus. Freud confond Zeus et Kronos. Il mentionne la castration de Kronos par Zeus, alors qu'en fait c'est Ouranos qui est châtré par son fils Kronos, père de Zeus. Il analysera longuement cette erreur dans le chapitre X de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901).

[3] Les théories sexuelles infantiles, in *La vie sexuelle*, trad. J. Laplanche et coll., p. 19. Il semble bien que ce soit l'analyse du Petit Hans qui ait fourni la matière première de l'article sur les théories sexuelles infantiles publié après l'analyse du garçon mais avant l'écrit qui lui est consacré.

[4] J. Laplanche, *Problématiques III : castration et symbolisations*, puf, 1980, p. 36.

[5] H. Roiphe et E. Galenson, *La naissance de l'identité sexuelle*, trad. M. Pollak-Cornillot, puf, 1987.

[6] Si certaines des théories de Freud sur Léonard ont donné lieu à des infirmations, celle-ci en revanche semble bien fondée. L'analyse des premiers dessins d'anatomie de Léonard révèle, chez cet incomparable dessinateur, des anomalies dans la reproduction des

organes génitaux féminins.

[7] B. Bettelheim tentera de renouveler cette problématique en l'incluant dans le cadre des « blessures symboliques », cf. Les blessures symboliques , trad. C. Monod, Gallimard, « Connaissance de l'Inconscient », 1971.

[8] Pas moins de 16 références à la castration dans ce seul récit. Plus qu'en aucun autre.

[9] L'inquiétante étrangeté , trad. B. Féron, Gallimard, coll. « Connaissance de l'Inconscient », 1985, p. 237.

[10] In Résultats, idées, problèmes puf, 1985, trad. J. Laplanche et J. Sedat, p. 191-196. où il fait allusion à l'Hydre de Lerne

[11] L'organisation génitale infantile, in La vie sexuelle , trad. B. Berger, J. Laplanche et al., puf, 1969, p. 115.

[12] La disparition du complexe d'Œdipe, loc. cit, p. 113-116.

[13] Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes, loc. cit., p. 127.

[14] Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes, loc. cit., p.129.

[15] Ibid.

[16] Loc. cit., p. 130.

[17] Le problème économique du masochisme, trad. J. Laplanche dans Névrose, psychose, perversion, puf, 1973, p. 290.

[18] Loc. cit., p. 296.

[19] Loc. cit., p. 285, 286.

[20] Sur les relations entre castration et narcissisme, cf. J. Laplanche, loc. cit., p. 62-65.

[21] Laplanche consacre une longue discussion aux

idées de Rank, loc. cit., p. 119 et s.

[22] Comme le suggéreront plus tard Fairbairn et les tenants de la théorie des relations d'objet, cf. B. Brusset, dans *Psychanalyse du lien*, Ed. Centurion.

[23] Loc. cit., p. 66-67.

[24] Ce qui ne fait que reprendre une intuition déjà avancée par Freud quelques années avant.

[25] Les mots entre crochets sont de moi.

[26] Sur la sexualité féminine, in *La vie sexuelle*, p. 140.

[27] Jones reprendra ce trait par la description de l'aphanisis.

[28] Il est vrai que Jones qui s'était donné le rôle de lui servir de porte-parole est cité en fin d'article.

[29] J. Laplanche, loc. cit., p. 108.

Troisième partie : Perspectives contemporaines

Perspectives contemporaines

Depuis Freud, le complexe de castration n'a cessé de faire l'objet de réflexions issues des perspectives les plus variées. Nous avons choisi de retenir quelques points de vue parmi les plus représentatifs. L'œuvre de Melanie Klein a imprimé une profonde mutation à la pensée de Freud. L'importance du mouvement kleinien dans la psychanalyse contemporaine justifie donc que nous nous y attardions. Mais on sait que ce courant suscite de nombreux opposants, depuis longtemps. Une des critiques qui lui sont adressées est l'improbabilité élevée de ses spéculations, surtout à l'âge où Melanie Klein les situe. Depuis Anna Freud, le courant dit de psychanalyse génétique, qui débuta avec René Spitz et se poursuit entre autres avec Margaret Mahler, véhicule les opinions de ceux qui soumettent les théories du développement à une étude systématique. H. Roiphe et E. Galenson ont à cet égard décrit des réactions de castration précœdipiennes. A l'opposé de ces vues essentiellement fondées sur une vision qui accorde le primat à l'histoire ou à l'ontogenèse, les conceptions de Jacques Lacan reflètent une option tout à fait opposée dite structurale, qu'on a rapprochée du structuralisme. Lacan prend ses distances aussi bien à l'égard de toute inférence d'un soubassement organique de la sexualité

(bien qu'il admette la solidarité somatique-psychique), de même qu'il dénonce aussi bien les leurres de l'imaginaire kleinien que ceux de l'observation toujours suspecte peu ou prou de relents de comportementalisme.

Chapitre VI

Les sources de la théorisation psychanalytique

1) Les premières et principales sources d'information viennent de la cure psychanalytique des adultes. Ici, il faut considérer les distorsions de la mémoire et donc de l'information sur l'enfance non comme des facteurs de mise en suspicion mais, au contraire, comme hautement indicateurs de ce que l'originalité de la conception psychanalytique de l'enfance ne repose pas uniquement sur les marques positives de la sexualité mais aussi sur le lien indissoluble que celle-ci contracte avec les fantasmes et les défenses d'ordres divers. La prise en considération des défenses est partie intégrante de l'évaluation de l'activité pulsionnelle à laquelle elles s'appliquent. Tous ceux qui s'attachent à un abord direct de la connaissance de l'enfant doivent d'abord se rappeler que les défenses continuent à jouer leur rôle dans le processus de connaissance de l'investigateur, car rien n'est plus frappant que la façon dont « l'observateur » observe des faits qui confirment sa théorie, c'est-à-dire selon les cas la conception freudienne, kleinienne, winnicottienne, mahlérienne, etc.,

du développement de l'enfant. Ces remarques invitent à se méfier de toute vision réductrice des choses. De même, faut-il insister sur le fait que la mise en évidence des traits relatifs à l'inconscient et à la sexualité chez l'enfant par toutes sortes de méthodes impliquent le préalable de la psychanalyse personnelle de l'adulte observateur qui instruit sur les occultations, les refoulements et les rationalisations qui ne s'arrêtent pas au seuil du travail scientifique. On y verra d'un côté l'origine de partis pris discutables et de l'autre la source des scotomisations schématisantes.

2) La psychanalyse des enfants est une autre source dont le pouvoir instructif est considérable à condition de ne pas céder à l'illusion d'être le témoin de faits apparaissant in statu nascendi, cette position étant supposée conférer à l'analyste d'enfants un savoir prioritaire. Rien ne peut remplacer la critique de l'interprétation des faits théorisés. Et c'est bien chez l'adulte que l'accomplissement des organisations psychiques achevées révèle le sens, après coup, de leurs ébauches chez l'enfant.

3) L'observation directe non systématique des enfants, à laquelle Freud se livrait déjà, où l'observateur se laisse solliciter par un événement significatif (comportement particulier à une phase déterminée du développement : jeu de la bobine, description de l'objet transitionnel, etc.) fait partie intégrante de l'expérience de tout psychanalyste. Les noms de Freud et de Winnicott viennent ici à l'esprit.

4) L'observation systématique et « scientifique » du développement, où l'accent est mis sur la continuité de l'observation, le suivi de la relation et ses transformations, de la naissance à la fin de l'enfance connaît aujourd'hui une extension considérable. Il faut ici souligner une évolution dans ce champ du savoir. Si les premières tentatives avaient un côté artisanal qui laissait une grande place à l'imagination, l'évolution de certains de ces travaux – ce n'est pas le cas des études de Roiphe et de Galenson dont la richesse clinique est indiscutable – se fait dans le sens d'une scientificité accrue (plus d'objectivité, plus de mesures, plus de chiffres) aux dépens de l'imagination interprétative. Faut-il rappeler que certaines des idées les plus fécondes de l'observation des enfants furent ou fortuites (le jeu de la bobine de Freud) ou dépourvues de toute étude objectivante (l'objet transitionnel de Winnicott) ? Aujourd'hui on espère atteindre à des connaissances plus précises par un dispositif expérimental compliqué et des mesures statistiques (D. Stern). Ce type d'observation est celui qui appelle le plus de remarques critiques. La « scientificité » de chercheurs les pousse souvent à sacrifier la richesse des hypothèses conjecturales de l'interprétation psychanalytique, afin d'asseoir leurs conclusions sur des « certitudes » scientifiques qui prennent un tour volontiers réducteur. La part de ce qui est nouvellement acquis et qui relève de l'observation d'interactions de comportements ou de relations interpersonnelles se fait au détriment de la dimension intrapsychique dont l'accès direct est impossible et dont le principal est moins observé que

déduit. En outre, ces recherches ont souvent la prétention de vérifier et de corriger la théorie psychanalytique voulant attirer celle-ci du côté d'une psychologie fondée sur l'observation comportementale. Il faut insister sur la priorité accordée à l'interprétation conjecturale de l'intrapsychique dans son articulation avec l'intersubjectif (au lieu de la référence à l'interaction interpersonnelle), car le psychique n'y saurait être ramené à l'action et le sujet à la personne. La psychanalyse pour autant ne verse pas du côté d'un relativisme interprétatif où sa vérité se noierait dans le scepticisme du cercle herméneutique et où les résultats de la recherche ne retrouveraient que ce qui tombe sous les postulats de celles-ci. La confrontation entre les diverses approches, la mise en perspective des différentes options théoriques, l'élargissement du corpus par comparaison à la pratique de Freud suffisent à garantir du danger d'évoluer vers une conception purement spéculative.

5) Plus à distance de l'expérience psychanalytique, mais pas tellement éloignée de celle-ci, il faut encore compter l'immense trésor des productions culturelles. L'art, la littérature, la mythologie, l'histoire et la préhistoire, l'étude des religions et d'une manière plus générale l'anthropologie peuvent fournir un riche ferment aux conceptions psychanalytiques. L'œuvre de Freud en est le témoignage vivant.

Une actualisation de la problématique de la castration soulevait les questions suivantes par rapport à l'œuvre

de Freud.

1) Quelle est la relation entre les stades précœdipiens et le stade du complexe d'Œdipe, eu égard à la castration ? Ici les deux optiques qui se complètent et qui s'opposent sont celles de Melanie Klein et de Rouphe et Galenson. La première est entièrement tirée de l'expérience psychanalytique des enfants et des adultes et repose sur une position interprétative selon laquelle les pulsions s'expriment par les fantasmes inconscients. Ceux-ci seraient directement lisibles dans le matériel de l'adulte comme de l'enfant. Ainsi le matériel convoie le fantasme inconscient qui lui-même traduit l'expression des traces les plus anciennes de la vie psychique. La seconde optique est fondée sur l'observation du comportement des enfants par une étude minutieuse régulière, en fonction de la théorie freudienne. On pourrait dire que tandis que Melanie Klein a la prétention d'interpréter au plus profond et au plus ancien (ce que ses adversaires contestent) Rouphe et Galenson se borneraient à une interprétation plus proche du préconscient.

2) Comment concevoir une interprétation structurale du complexe de castration, le point de vue historico-génétique présupposant un schéma organisateur négligé par les approches précédentes. Ici, c'est Lacan qui tente de fournir la réponse ; celle-ci peut cependant encourir le reproche d'être trop spéculative et fondée sur des concepts qui fleurent, selon certains, des relents de théologie.

Quelle que soit l'approche adoptée une préoccupation commune réunit toutes les approches : celle de mieux faire apparaître les différences entre le complexe de castration chez le garçon et chez la fille.

Chapitre VII

L'archéologie imaginaire chez Melanie Klein

Dès son livre sur La psychanalyse des enfants publié en 1932, Melanie Klein étudie en deux chapitres distincts la conséquence des angoisses les plus précoces sur le développement sexuel de la fille et sur celui du garçon. Dès la lecture des premières lignes, on est frappé du ton neuf et libre de l'auteur dont la pensée originale se situe en nette démarcation aussi bien des idées de Freud que de celles de ses disciples ou même des futurs dissidents (K. Horney). On assiste à une véritable mutation. Il est probable que c'est le corpus de départ (la psychanalyse des enfants) qui est la cause de cette nouvelle manière de comprendre le matériel. La place qu'y joue l'interprétation symbolique à partir du jeu y est sans doute essentielle, mais pas plus que celle de la grille interprétative choisie par l'auteur et dont on ne saurait penser que les propos ou les jeux des enfants lui auraient fourni les clefs toutes forgées dont il suffirait ensuite d'appliquer les règles de fonctionnement. C'est bien une écoute particulière qui lui a fait choisir d'entendre ce qu'elle a compris.

Le kleinisme aujourd'hui compte beaucoup d'adeptes et

sans doute a-t-il évolué depuis ces formulations. Si on peut soulever des réserves sur sa compréhension des phénomènes, il restera à s'expliquer ce retentissement qui en fait aujourd'hui une des tendances les plus suivies de la psychanalyse en Angleterre et en Amérique du Sud notamment.

Il est remarquable que Melanie Klein se proposant d'étudier le développement sexuel, dans les deux sexes, à l'inverse de Freud, commence par la fille et se tourne ensuite vers le garçon. Peut-on aller jusqu'à dire que chacun des deux auteurs, influencé par son propre sexe, commence par ce qu'il connaît le mieux pour aller ensuite vers ce qu'il ne connaît pas ?

I. Le développement sexuel de la fille

C'est une déconcertante conception que celle de M. Klein. Elle se laisse mal cerner et n'a pas pour elle l'avantage de la clarté. Elle est néanmoins plus riche que celles qu'exposent en son nom ses successeurs. Son point de départ est celui d'une conjonction entre convoitise orale et pulsions génitales visant le pénis du père possédé par la mère, c'est-à-dire, en fait, introjecté par elle. Contrairement à ce qu'on a coutume de dire M. Klein accorde une grande importance au pénis du père. Cependant, elle semble soutenir une équation entre pénis et sein. Ce pénis, en effet, et de son propre aveu, a

moins la valeur d'être un attribut viril que celle d'un objet capable d'assurer la satisfaction orale. Ainsi l'Œdipe féminin n'est plus chez elle en rapport avec le complexe de castration, par rapport à un manque de pénis, mais sur un mode directement féminin – ce qui en l'occurrence veut dire oral par allusion au sein. Ajoutons donc que le pénis paternel n'aura jamais chez Klein d'existence en soi mais sera toujours référé au corps (interne) de la mère. Il n'est pas exagéré de soutenir que l'ensemble de la théorie kleinienne est soumis au jugement primaire d'attribution selon la distinction bon/mauvais. Ceci qui vaut à l'évidence pour le sein vaut également pour le pénis. Si le sadisme oral est trop fort le pénis détenu par la mère sera un objet à détester, à envier et à détruire. Etant donné les tendances prévalentes à l'introjection chez la fille, celle-ci pourra ressentir le pénis paternel sur un mode persécutoire. A l'opposé le sentiment d'être dépourvu de pénis pourra entraîner des affects dépressifs par impossibilité de réparer la mère, le bon pénis faisant défaut. L'ambivalence est en effet au premier plan avec une nette prédominance de la destructivité projetée sur les parents conçus comme sadiques et omnipotents. D'où en retour des fantasmes de représailles. Ici s'ouvre un cycle infini d'attaques, de rétorsions et d'anéantissements mutuels, tantôt de la mère, tantôt de l'enfant. Melanie Klein fait fréquemment référence à la thèse de Jones de l'aphanisis qui décrit les craintes d'anéantissement propres à la fille, supprimant toute gratification pulsionnelle et étendant son registre bien au-delà de la castration. D'ailleurs d'une manière

générale, l'exercice de la sexualité est interprété par Klein comme une recherche de réassurance dans la réalité contre l'angoisse et la peur de voir détruits les objets ou le Moi.

Le masochisme féminin est supposé naître, selon elle, de la nécessité d'incorporer un mauvais pénis paternel sadique, recherché pour la capacité à détruire en elle ses objets dangereux. On le voit, l'extérieur vient toujours parer à une situation interne. Paradoxalement, pour une situation tellement dominée par l'accent mis sur les objets internes, Melanie Klein ne cesse de se référer aux objets externes conçus dans un rôle bien particulier : celui d'offrir un secours ou une réassurance contre les objets internes menacés.

Ainsi, elle attribuera d'une manière très réaliste, les différences sexuelles entre le garçon et la fille en insistant sur la capacité du premier à s'assurer sur sa sexualité de par la localisation externe du pénis. Aussi, l'épreuve de la réalité interprétée dans ce sens précis, joue bien un rôle chez Melanie Klein. Il ne s'agit pourtant jamais de la réalité comme condition du plaisir mais plutôt comme possibilité de se rassurer sur la limitation des dégâts causés par la destruction interne. A cet égard, les produits de l'excrétion, urines et fèces, ont des capacités destructrices étendues. Comme selon Melanie Klein, l'enfant ne fait pas la distinction entre le lait, l'urine et les fèces, on peut parler d'intercommunication entre les produits des différentes zones érogènes. Le maximum de potentiel destructeur

affecté d'un coefficient de toute puissance revient aux excréments. Chez la fille les relations internes dominantes (intérieurs des corps de la mère et de l'enfant gardiens du monde secret féminin) sont particulièrement infiltrées de destructivité, puisque l'absence d'organe génital comme le pénis ne permet pas la réassurance de l'intégrité corporelle. On voit que, sur ce point, Melanie Klein est assez proche de Freud, sinon que le concept de castration n'a pas de place dans sa pensée, alors que l'envie du pénis est reconnue. Mais comme elle l'explicite clairement l'attitude envers le sexe masculin est marquée par le rôle qu'a tenu dans les premiers mois le sein maternel.

Prédominance chez la fille de l'interne ; ainsi le rôle du vagin est-il reconnu par elle très tôt. La fonction clitoridienne serait seconde résultant du refoulement à l'arrière-plan du vagin qui est l'organe le plus dangereux et le plus menacé par les attaques internes dans sa conception sadique du coït parental. Ceci en raison de son caractère interne, car interne signifie toujours pour Melanie Klein, terrain du combat impitoyable des pulsions destructrices, lieu des angoisses les plus annihilantes. Melanie Klein ne conteste donc pas l'activité clitoridienne dominante ou la valeur symbolique de pénis du clitoris, simplement elle considère cet état de choses comme secondaire. Elle est donc toute prête à admettre l'existence d'un complexe de castration féminin. Elle reconnaît le rôle du changement d'objet. Mais elle attribue au pénis un rôle double. Celui-ci est soit l'organe signifiant d'un assouvissement oral

complet, soit l'organe par qui est comblé le corps de la mère. On voit que Melanie Klein passe de l'objet partiel à l'objet total sans s'embarrasser d'objections réalistes. Il faut encore ajouter à cela le rôle des identifications consécutives aux introjections. Ces identifications sont elles-mêmes soumises au couple ordonnateur de toute la pensée kleinienne : le bon et le mauvais (sein, lait, fèces, urines, pénis, etc.), qui explique que chaque objet ou chaque substance puisse jouer un rôle destructeur ou réparateur. Les mêmes instruments qui firent tout le mal doivent servir à le réparer, selon ses termes.

La question du stade phallique chez la fille (et son corrélat l'envie de pénis) est interprétée, aussi bien par Melanie Klein que par d'autres analystes femmes (mais pas toutes), comme relevant d'une identification au père et à son pénis. Elle serait de nature secondaire et défensive. Au départ existerait une identification maternelle à un stade où bouche, anus et vagin sont confondus. C'est à la faveur d'idées comme celles-là qu'on ne sait jamais quand Melanie Klein parle des organes génitaux, vagin ou pénis, s'il s'agit de ceux qui sont désignés en tant que tels ou s'ils sont des équivalents d'autres objets prégénitaux ou des zones qui leur correspondent. De même l'acte sexuel n'est jamais considéré dans sa valeur propre mais dans ses connotations sadiques, destructrices ou réparatrices. La puissance sexuelle est ici muette ou inconnue. Nous avons vu que la castration proprement dite était noyée dans un désastre beaucoup plus global et indifférencié.

On est toujours tenté de reprocher à Melanie Klein une considération exclusive du monde intérieur. En fait, elle s'intéresse aussi aux facteurs extérieurs. Les caractéristiques réelles de l'objet peuvent aussi figurer dans ses descriptions. De même elle souligne l'importance des personnages secourables pour l'enfant, en dehors des parents, qui par leur statut moins infiltré de fantasmes et davantage inscrit dans le réel peuvent corriger l'effet excessif de la vie imaginaire.

Un point important souvent sous-estimé est celui de la signification des menstrues qui ici encore la réfère à la réalité. Ici la castration serait peu discutable. Mais selon Klein ce qui domine est le réveil d'anciennes angoisses et une fois encore le sang ne sera pas distingué des autres substances corporelles, les excréments en particulier. Il peut être interprété comme agression de la mère ou du père, comme retorsion dans les deux cas pour ses propres forfaits. Ils concernent le vol du pénis du père et des enfants dans le ventre de la mère, ou entraînant des retorsions tant de la part de la mère que du père et mutilant la fille. Ici s'instaure un cycle sadique : coït sadique des parents, destruction de ce coït sadique par la fille, sadisme vengeur des parents à l'égard de la fille, etc. Toutefois Melanie Klein paraît adhérer ici à la conception du clitoris comme séquelle résiduelle du pénis châtré. C'est une des rares mentions explicites de la castration proprement dite dans ses conceptions. De même admet-elle que la puberté chez la fille, du fait de la menstruation, réactive beaucoup plus d'angoisses archaïques que chez le garçon. Mais la fille est une mère

potentielle. Les substituts symboliques de l'enfant sont comme chez Freud le pénis ou les fèces ; l'inverse est aussi vrai, c'est le pénis qui serait le substitut de l'enfant. L'introjection du pénis du père est aussi le germe de la formation du Surmoi paternel. Le désir d'enfant servirait selon Klein à apaiser l'angoisse et la culpabilité par rapport à ses désirs féminins. L'équivalence de l'enfant avec les fèces relie le fantasme des mauvaises selles avec la crainte de porter un enfant monstrueux. Ce qui est vrai des fèces est aussi vrai du pénis introjecté, selon qu'il est vécu comme mauvais ou bon. Le sadisme féminin est exacerbé par la crainte du mauvais pénis et par le désir de le détruire. Dans le cas contraire l'enfant se rassure sur l'intégrité, la bonté de l'intérieur corporel. On retrouve ici la vertu réparatrice de ce qui est vécu comme bon.

D'une manière générale l'anatomie sexuelle de l'organe génital féminin renforce le rôle des fixations orales (parenté réceptrice bouche-vagin) et l'importance des introjections. La position phallique résulte de l'introjection du pénis du père mais ses effets sont plus diffus que chez le garçon. Contrairement à l'opinion de Freud, Melanie Klein croit à l'existence d'un Surmoi plus sévère chez la fille par impossibilité de vérifier l'intégrité de son sexe non visible. A l'introjection s'associe la projection liée à la toute-puissance accordée aux excréments, qui nécessite un contrôle secret sur ses objets cachés et d'autant qu'il faut tromper la surveillance de la mère fantasmatique qui attaque l'intérieur du corps de la fille. Cette prévalence de

l'interne explique le rôle dominant de l'inconscient chez la femme, alors que l'homme serait plus orienté vers la réalité extérieure. De même le Surmoi féminin serait plus fort que le Surmoi masculin alors que le Moi de l'homme serait plus cohérent que celui de la femme.

L'article où Melanie Klein expose sa conception est antérieur à la parution de l'article de Freud de 1931 sur la sexualité féminine. Dans un post-scriptum elle met en lumière sa divergence avec la conception de Freud. Elle reproche à ce dernier de méconnaître le rôle du Surmoi et de la culpabilité dans la relation précœdipienne de la fille à la mère. Pour Freud en effet il n'est de Surmoi que postœdipien (mais il peut exister une culpabilité présurmoïque, donc précœdipienne).

Selon Melanie Klein la fille se défend contre sa propre attitude féminine moins par suite de ses tendances masculines que par crainte de la mère et de ses attaques. En somme, alors que Freud ne voit dans l'attachement précœdipien qu'amour, pour Melanie Klein la haine est déjà présente. Une autre manière de dire que ce qui pour Freud est précœdipien est pour Melanie Klein expression d'un Œdipe précoce. Il est inutile de souligner les différences entre ces deux auteurs. Avec Melanie Klein la théorie psychanalytique ne s'enrichit pas d'un chapitre nouveau, elle subit comme une mutation qui la fait devenir autre, en dépit de l'avis de ceux qui veulent y voir une continuité. A sa suite d'autres auteurs se réclamant de ses conceptions apporteront de l'eau au moulin de ses idées. Jones d'abord dont la

position privilégiée lui fait servir d'intermédiaire entre Freud et Klein et qui contribua personnellement à l'enrichissement de notre connaissance sur la sexualité féminine et Joan Rivière qui sut intelligemment décrire les manifestations de la pseudoféminité dans un travail demeuré célèbre sur la féminité comme mascarade.

II. Le développement sexuel du garçon

Ce n'est pas une des moindres originalités de M. Klein que de postuler une phase féminine initiale, commune aux deux sexes caractérisée par une fixation orale de succion du pénis du père. Ceci est déjà le résultat d'une substitution au sein de la mère du pénis du père incorporé par la mère. L'enfant désire s'en emparer, blessant la mère à cette occasion. Il y a donc à l'origine rivalité entre la mère et l'enfant pour la possession et la jouissance de ce pénis – ce qui entraîne la crainte de représailles. L'intérieur du corps de la mère est l'objet d'attaques sadiques par tous les orifices. Le pénis désiré est haï puisque non disponible. Ces attaques contre le pénis du père sont plus importantes que chez la fille – si le corps de la mère est l'objet premier des attaques du garçon très vite c'est le pénis du père incorporé qui en est la cible privilégiée.

Le fantasme des parents réunis dans le coït et formant bloc contre le garçon met en danger son propre pénis

entraînant des craintes de castration par le pénis du père dans le vagin de la mère lors de la pénétration de la femme. Comme Melanie Klein le résume bien, le péril vient soit de l'intérieur du corps maternel rempli de dangers, soit de l'intérieur de l'enfant qui referme des périls analogues. Le danger vient donc toujours des intérieurs de l'objet, comme du Moi. Le danger se porte chez le garçon plus électivement sur le pénis lui-même investi de toute-puissance phallique (alors que chez la fille c'est la toute puissance excrémentielle qui domine). La localisation externe du sexe du garçon lui fait moins craindre de danger pour son intérieur, ou disons qu'il a plus de raisons de se rassurer sur leur caractère imaginaire. Le but du garçon reste la possession de la mère par le coït. La bonne mère intériorisée aidera au déplacement vers l'extérieur. La concentration phallique de la toute-puissance sadique est nécessaire à l'assomption du sexe masculin. Elle permet l'affrontement avec le père. Le pénis organe de pénétration devient non seulement perceptible mais perceptif assimilé à l'œil et à l'oreille dans leurs qualités investigatrices et exploratrices.

Melanie Klein comprend le fantasme de la « femme au pénis » comme l'expression du pénis paternel contenu dans l'intérieur de la femme. Elle différencie ce fantasme de celui de la mère phallique pourvue d'un pénis féminin, qui serait à mettre au compte d'angoisses plus primitives. Melanie Klein parle obscurément des dangers présentés par les pénis (?) incorporés par la mère et les rapports sexuels des parents. Court-circuit

enfants-pénis ?

L'évolution du développement permettra une meilleure différenciation entre mère et père, la mère devenant l'objet principal de la libido et le père celui de la haine.

Mais les angoisses et les désirs anciens ne disparaissent pas, le pénis de l'enfant vise toujours à détruire le pénis paternel dans le vagin de la mère. C'est ainsi qu'elle explique l'agressivité inhérente à tout rapport sexuel masculin. Lorsque décroît cette agressivité on voit apparaître des tendances réparatrices. Ainsi donc le plaisir sexuel pour Melanie Klein ne saurait à lui seul caractériser la relation génitale. Celle-ci à ses yeux doit s'accompagner de la restauration des dommages causés par la destructivité prégénitale, grâce aux vertus « curatives et purificatrices » du pénis de l'homme. La résolution du conflit avec le père dans l'identification dépend de la tolérance à l'angoisse et de la modification des sentiments destructeurs liés au pénis paternel et à la personne du père. Toutefois l'hétérosexualité ne sera atteinte que si la phase primitive féminine est dépassée. Ce dépassement est ce qui permettra au garçon de surmonter l'hostilité à l'égard du sexe féminin fondée en fait sur un sentiment d'infériorité, d'angoisse et de haine. Il y a chez le garçon une formation correspondante à l'envie du pénis chez la femme : une envie de la féminité. On peut imaginer que l'homme se trouve face à une impasse lorsque ses désirs envers les femmes sont contrecarrés par la crainte d'une retorsion de leur part

pour l'agressivité qu'il leur voue. En revanche, l'intégration de cette phase féminine primitive pourra aider l'homme à comprendre les besoins féminins d'introjection du pénis paternel. A cet égard, l'homme pourrait servir aussi de mère à sa femme, devenue ainsi son enfant de par ses identifications à la mère primitive.

Pour en arriver à l'angoisse de castration, celle-ci, on s'y attend, n'est pour Melanie Klein que l'aspect très partiel d'une angoisse dont l'objet véritable est le corps et plus précisément l'intérieur de celui-ci. En revanche, le pénis, en tant que tel, joue un rôle plus spécifique à titre de déplacement vers l'extérieur, investi orgueilleusement et comme conjuration des angoisses premières. Il est, comme nous l'avons dit, support de la toute-puissance, destructrice puis réparatrice, facteur de médiation dans les rapports avec la réalité et finalement objet d'un rapprochement symbolique avec le Moi. Le pénis représenterait le Moi et le conscient, alors que tout ce qui est interne représente l'inconscient et sans doute le féminin.

Melanie Klein va s'attarder à quelques perturbations du développement sexuel. On ne sera pas étonné de constater qu'elle mentionnera les fixations haineuses au sein maternel lorsque le sadisme oral est à parts égales avec l'oralité de succion. Cette haine de la mère s'étend à ce qui succède immédiatement au sein selon elle : le pénis paternel introjecté par la mère, qui prend la suite après l'abandon du sein haï. Melanie Klein revient ici, sans beaucoup clarifier la question, à son idée des

pénis et des excréments tout-puissants comme objets très destructeurs, attributs de la mère phallique, distincts à ce titre de la femme au pénis.

Le fantasme des parents combinés est aussi dominant ; ils sont l'objet d'attaques et empêchent la formation d'une bonne image maternelle. L'angoisse est alors exacerbée du fait de la destructivité intense et extensive dont le corps interne de la mère est l'objet et qui s'étend à l'intérieur de l'enfant. Ces facteurs sont cause d'une atteinte de la santé psychique, sans plus de précision. Il semble bien que c'est à l'homosexualité que pense Melanie Klein. Dans ce type de choix d'objet, la présence de pénis sur le corps du partenaire évite l'angoisse de la confrontation avec l'intérieur du corps de la femme – ce qui est aussi un moyen de nier l'inconscient étant donné les relations établies par Klein entre l'intérieur, l'inconscient et la féminité.

Melanie Klein souligne le rôle d'un complexe fraternel (dans une activité sexuelle dirigée contre les parents). Elle invoque ici un mécanisme qui serait présent dans la paranoïa. Lorsqu'il y a passage à l'hétérosexualité malgré la persistance de traits paranoïdes la complicité s'établit avec la mère pour détruire le pénis paternel. Dans tous les cas, il faut souligner la part jouée par les fantasmes de toute-puissance et de mégalomanie. Il est clair que l'objet de l'attention de Klein ici est la paranoïa et les liens que celle-ci entretient avec l'homosexualité. Il ne faut pas méconnaître le rôle d'éloignement de la mère ou de la femme que permet l'objet homosexuel. Il

faut encore ajouter à cela le désir de châtrer le père qui s'y associe, ou celui de s'emparer de son pénis.

Melanie Klein a exposé ses vues sur la sexualité du garçon et de la fille tôt dans son œuvre, en 1932. A cette époque, elle n'a pas encore découvert les positions schizoparanoïdes et dépressives qui joueront un rôle si important dans la pensée de ses élèves. D'où le caractère à la fois foisonnant, d'une imagination riche et jamais à court d'explications souvent contradictoires, de sa pensée touffue qui, à l'époque, manque de la structure qu'apportera la définition de ces deux regroupements majeurs. On ne manquera pas de souligner sa liberté d'esprit et sa créativité. Il reste que cette interprétation du psychisme si elle a fait beaucoup d'adeptes continue à susciter beaucoup de réserves. La lecture de Freud apparaît, à côté, limpide. Recenser les objections d'une telle manière de voir dépasse les limites de ce travail. Un paradoxe cependant. Alors que Melanie Klein remonte toujours plus haut dans l'explication des traits de la phase phallique, ne manquant jamais de souligner les racines de fixation prégénitales et de la phase féminine primitive communes aux deux sexes, sa description de la sexualité du garçon est à mon avis plus convaincante que celle de la fille. En tout cas, plus claire. On voit que l'androcentrisme ne suffit pas à expliquer l'obscurité persistante de la sexualité de la fille, de la femme et de la mère. Ni non plus le sexe du théoricien.

1. Note sur Winnicott : l'élément

féminin pur

L'exposition des idées de Melanie Klein souligne surtout le rôle des étapes antérieures à la phase phallique dans une perspective qui demeure très marquée par la référence aux pulsions et surtout aux pulsions destructrices. A cet égard Melanie Klein se situe dans une certaine continuité avec Freud. Nous citerons maintenant une autre conception originale, celle de Winnicott. L'œuvre de ce dernier auteur ne peut se comprendre que par rapport à la démarcation qu'elle se propose d'effectuer par rapport aux idées de Melanie Klein surtout. Dans le cas présent, cette démarcation s'effectue aussi par rapport à Freud. Mais elle vise également l'éclairage des premiers moments de l'évolution psychosexuelle à partir de l'analyse des relations mère-enfant. Nous n'en donnerons qu'un bref aperçu.

Winnicott est l'auteur d'une conception de la féminité tout à fait originale. Reprenant les thèses classiques de la bisexualité, Winnicott constate l'existence d'un élément masculin et d'un élément féminin dans chaque sexe. Un clivage (ou dissociation) peut affecter en chaque sexe les éléments du sexe opposé. A ces idées faisant partie du patrimoine de la théorie psychanalytique, Winnicott ajoute une distinction fondamentale : celle entre élément masculin et féminin à l'état pur.

L'élément masculin à l'état pur est d'essence pulsionnelle (se rappeler que selon Freud la libido est

toujours d'essence masculine). Cet élément comporte deux aspects actif et passif, il concerne bien la relation du bébé au sein comme aux autres zones érogènes. On comprend ici que la position féminine résulte du retournement (passif) de la masculinité (active).

Il existe selon Winnicott un élément féminin à l'état pur, également relié au sein, mais tout à fait différemment. Cette relation est sur le mode de l'être (ou de l'identification) le bébé devient le sein (ou la mère), l'objet est alors le sujet. Pour Winnicott ceci n'a aucun rapport avec la motion pulsionnelle. L'objet en question est dit objet subjectif, objet antérieur à son statut de non-Moi. Ceci est la base du sentiment du Soi, qui est à la racine de la conscience d'avoir une identité. En fait Winnicott fonde cette acquisition sur le sentiment d'être – qui ne comporte ni conscience de réunion (être-un-avec) ni de séparation. Bébé et objet sont un. Ce que Winnicott décrit en fait est un lien qui serait le départ des identifications introjectives et projectives. Ainsi l'élément féminin pur, est source de la relation à l'être. Dit en termes banaux, cela veut dire que c'est la mère qui fait un avec l'être de l'enfant, à quelque sexe qu'il appartienne. En somme, il y a la mère, source de toute créativité et l'enfant qui n'aurait pas de sexe – parce que la problématique de l'avoir n'est pas acquise et que seule celle de l'être est en cause. Winnicott attribue beaucoup de malentendus au fait que l'on a exprimé l'élément féminin pur en terme de féminité, comme s'il allait de soi que la femme posséderait cette caractéristique plus que l'homme ce qui est loin d'être

évident, car ces éléments existent aussi bien chez le mâle que chez la femelle.

C'est lorsque la séparation sera intervenue que l'on pourra parler d'élément masculin. L'élément féminin est [is], l'élément masculin fait [does]. L'élément féminin dépendra de la qualité des soins maternels, c'est-à-dire d'une mère suffisamment bonne qui permettra à l'enfant de sentir que le sein est l'enfant. Ceci pour Winnicott, répétons-le, n'a rien à voir avec les pulsions. Citons pour terminer l'aphorisme winnicottien: After being - doing and being done to. But first being « Après être - faire et accepter qu'on agisse sur vous. Mais d'abord être. »

On n'aura pas manqué de remarquer que, tant chez Melanie Klein que chez Winnicott, le complexe de castration proprement dit joue un rôle mineur. Il est subordonné à ce qu'on ne peut même plus appeler ses précurseurs, tant les phases préphalliques sont ici traitées selon des points de vue différents de ceux de Freud. On notera surtout l'opposition entre la vision « instinctuelle » (dans un sens différent de Freud) de Melanie Klein à la conception « purifiée » de Winnicott qui fait précéder la vie pulsionnelle d'un stade antérieur de qualification difficile qu'on pourrait définir par l'injection de la vitalité par la mère. Peut-on lui attribuer la qualité d'un narcissisme projeté ?

Chapitre VIII

La phase génitale précoce et la phase phallique : L'observation selon Roiphe et Galenson

La métapsychologie de Freud comporte trois points de vue : topique, dynamique, économique. La psychanalyse américaine lui en a rajouté deux autres : un point de vue adaptatif et un point de vue génétique. L'un découle d'ailleurs de l'autre : une évolution génétique « normale » va de pair avec une adaptation satisfaisante ou réussie. Mais déjà avant que ne s'imposent ces nouveautés outre-Atlantique, la psychanalyse avait connu une poussée importante dans sa recherche des facteurs traumatiques des premiers âges.

Je fais ici allusion aux discussions qu'a soulevées le livre de Rank sur le traumatisme de la naissance et à l'angoisse qui lui serait associée comme le précurseur le plus ancien de l'angoisse de castration et le prototype de toute angoisse. Si intéressantes que soient les idées de Rank nous ne nous y arrêterons pas en renvoyant à son ouvrage [\[1\]](#) ou à la discussion détaillée que

Laplanche lui consacre [\[2\]](#). Cependant une voie nouvelle s'ouvrait dès 1924 qui allait connaître des développements considérables. Face à l'inclination phylogénétique, darwinienne ou lamarckienne, de Freud allaient s'opposer les tenants d'une ontogenèse qui allaient fonder leurs espoirs sur une investigation détaillée du développement de l'enfant. Et si la phylogenèse romancée de Freud, dont le mythe de la horde primitive était la pièce maîtresse, était supposée asseoir non seulement l'androcentrisme du père de la psychanalyse mais aussi son « patricentrisme », la tendance ontogénétique inaugurée par Rank devait proposer des interprétations alternatives. Disons pour commencer que la raison d'être de cette orientation fut d'abord de résoudre des problèmes de technique analytique. On recherchait déjà le moyen de parer à certains échecs de l'analyse par une meilleure connaissance des premières étapes du développement. Cette démarche devint ensuite une épreuve de validation de la théorie psychanalytique par l'observation systématique.

I. La sexualité infantile comme moteur du développement

On peut se demander à bon droit si les psychanalystes n'exagèrent pas l'importance d'une sexualité infantile

dont l'existence a d'abord été niée, puis finalement admise mais noyée parmi d'autres aspects d'une conception globale du développement. Ici prennent place bien entendu les aspects relatifs au développement de l'intelligence où l'œuvre de Piaget s'est imposée et plus largement aux aspects cognitifs tant valorisés aujourd'hui. On fait également appel à d'autres perspectives fondées sur le behaviourisme où les données biologiques viendraient compléter le tableau. Ce n'est pas pour se réfugier dans le particularisme que les psychanalystes renoncent à une conception globale du développement. Adopter telle perspective en juxtaposant les différents points de vue serait commettre une erreur. Celle qui néglige de prendre en considération le moteur du développement. A cet égard, la sexualité infantile aimerait pouvoir revendiquer cette fonction. En effet, celle-ci relève à la fois de la maturation intraspécifique et obéit à une progression qui doit autant à son mouvement propre qu'à l'aspect relationnel du développement et à l'incitation que celui-ci reçoit des objets externes, dont le destin principal est d'être intériorisé. Si la relation est considérée à la fois comme la matrice et la motrice du développement, c'est bien entendu à cause de la dépendance prolongée de l'enfant, au rôle qu'y joue le besoin d'amour des objets primaires et enfin de la fonction dispensatrice de plaisir qu'y ont ces objets dont le rôle est à la fois de pourvoir à l'amour, à la sécurité, à la protection et à l'acquisition progressive de l'indépendance dans le cadre des normes culturelles transmises par l'éducation. On peut sublimer ces différents aspects en disant que la fonction

de ces objets est de permettre à l'humain de se déployer comme être de désir rencontrant sur son parcours la Loi.

II. La naissance de l'identité sexuelle

Dans la suite des travaux de M. Mahler sur la séparation-individuation, H. Roiphe et E. Galenson tentent d'établir les corrélations entre les diverses phases du développement libidinal, la différenciation soi-objet et d'autres aspects du développement du Moi. Ces auteurs soutiennent l'existence – confirmant ainsi des idées antérieurement exposées par A. Freud mais tirées d'observations d'enfants vivant en collectivité – d'une connaissance précise de son sexe par l'enfant entre 15 et 24 mois. Ils concluent à l'existence d'une phase génitale précoce où peuvent s'observer ce qu'ils appellent des réactions de castration préœdipiennes (réservant le terme d'angoisse de castration à ce qui se relie à la phase œdipienne). Ces « réactions » – qui s'accompagnent à notre avis d'angoisse comme la lecture des observations le laisse penser – seraient bien différentes de celles qui sont contemporaines de la phase phallique. Elles paraissent liées, selon ces auteurs, au processus de différenciation du Soi et de l'objet, et de l'internalisation et de la consolidation de la représentation de l'objet. Le contrôle sphinctérien en témoigne. On observe vers la deuxième année l'apparition simultanée d'angoisse aiguë de séparation

et de signes d'organisation de la phase anale, qui se manifestent aussi bien par des traits directement en relation avec la zone anale que par des traits psychologiques (négativisme, ambivalence) qui leur sont associés. Concurrément la fonction urinaire est l'objet d'un investissement accru à base de curiosité et de jeux. On comprend que c'est là une introduction toute naturelle à la curiosité génitale précoce. Tandis que les filles manifestent un intérêt sans ambages pour la miction de leur mère en demandant à les accompagner aux toilettes, l'attitude du garçon est plus nuancée, certains cherchant nettement à éviter de manifester cette curiosité. La découverte du plaisir s'accompagne de la contrepartie qu'est la prise de conscience de la perte (des fèces, de l'urine) génératrice d'angoisse. Il semble bien que l'acquisition du contrôle sphinctérien précipite l'éveil des organes génitaux annonçant ainsi la survenue de la phase génitale précoce. On comprend en effet comment un tel contrôle influence les rapports entre dedans et dehors à la faveur d'une érogénité accrue des organes génitaux comme excrétoires. Que ce métabolisme touche à la différence soi/objet implique qu'entre les objets corporels (urine, fèces) et les objets liés à la mère existe une correspondance étroite. On est frappé de la richesse et de la précision des comportements auto-érotiques générateurs d'un plaisir volontairement recherché par des techniques élaborées pouvant s'accompagner de gestes affectueux envers la mère et de contacts physiques avec elle. Dans un temps ultérieur cette source maternelle d'excitation est remplacée par un auto-érotisme vrai accompagné de

fantasmatisation probable. Activité fantasmatique et activité symbolique semblent aller de pair. Tout comme la rêverie permet de remplacer l'acte du toucher, des instruments peuvent se substituer aux agents de l'excitation. Les objets utilisés sont souvent en rapport avec la mère. Le comportement des garçons témoigne d'orgueil phallique, tandis que celui des filles est déjà empreint de coquetterie charmeuse. Celles-ci tendent à utiliser des objets en remplacement du phallus qui leur manque. Une conscience de la différence anatomique des sexes est présente. Les réactions de castration précœdipienne sont directement en rapport avec l'angoisse de perte d'objet, alors que la castration œdipienne, normalement, n'a plus de rapport avec celle-ci. Dès la phase génitale précoce les organes génitaux sont l'objet d'un fort investissement narcissique. Dès cette phase s'observent aussi bien des dénis de castration chez les garçons ayant observé le sexe des filles, que, chez ces dernières, des manifestations d'envie du pénis avec irritation, agressivité à l'égard des garçons et apparition de traits dépressifs qui témoignent d'une blessure narcissique consécutive à la perception de leur sexe pénien. Tout ceci se déroulerait hors d'un contexte œdipien. Ce que les auteurs souhaitent mettre au premier plan, c'est l'indissociabilité de la problématique des représentations de soi et de l'objet ce qui implique une grande sensibilité à la perte de ce dernier et un souci correspondant de l'intégrité corporelle. On pourrait dire que le problème du lien entre le sexe et le reste du corps a pour répondant celui entre l'enfant et sa mère ou encore que le sexe est au corps

ce que la mère est à l'enfant.

Ainsi, si l'enfant a rencontré des difficultés qui auraient compliqué son sens de l'intégrité corporelle, ou si la relation mère-enfant n'a pas permis une stabilité suffisante des représentations du soi et de l'objet, ces réactions de castration seront particulièrement vives et marqueront la suite de l'évolution psychosexuelle. Par exemple, des réactions de castration précœdipiennes particulièrement intenses entraînent un retard dans le fonctionnement symbolique aussi bien sous l'aspect du jeu que du langage.

Une discussion intéressante est ouverte par ces auteurs concernant les relations entre l'objet transitionnel de Winnicott et le fétichisme. Avant Winnicott, Wulff avait décrit une structure très semblable à celle qui sera décrite sous le nom d'objet transitionnel. Ceci entraîne un double débat : d'une part, avec Freud qui vit sans conteste une position fétichique dans le matériel des enfants exposé par Wulff, d'autre part, avec Winnicott qui préférera distinguer objet transitionnel et fétiche, réservant pour ce dernier terme l'usage d'un objet en rapport avec une hallucination d'un phallus maternel. Le problème qui se pose est bien celui de l'évolution de la fonction symbolique dans son rapport avec l'érotisation d'une part et l'objet absent de l'autre. Roiphe et Galenson sont dans cette controverse du côté de Winnicott, mettant en relation l'objet transitionnel avec les réactions de castration précœdipiennes, elles-mêmes témoin de la distinction soi-objet et de la relation d'objet

à la mère. Pour eux l'établissement d'un objet fétiche fortement investi serait secondaire à de sévères perturbations de la relation d'objet à la mère. Notons cependant que chez Winnicott l'absence d'objet transitionnel est loin d'être un signe de santé psychique. On mesure ici toute l'importance des rapports quantité-qualité dans l'appréciation des faits psychiques.

La phase génitale précoce est une phase normale qui s'accompagne d'une prise de conscience psychologique des organes génitaux. Il s'agit en somme de psychosexualité. Il en découle une curiosité et une activité qui vont s'étendre à tous les autres domaines du fonctionnement. A partir du début de la phase génitale précoce disent Roiphe et Galenson, toutes les expériences importantes vécues par l'enfant auront une dimension génitale.

Les travaux de Roiphe et Galenson dérivent en ligne directe de ceux de M. Malher. Leur intérêt propre est de s'attacher à l'étude du développement de la libido. Le but des auteurs est de relier les vicissitudes du développement libidinal aux autres aspects : relation d'objet à la mère, distinction sujet-objet, rapports entre l'extérieur et l'intérieur, etc. La méthodologie fondée essentiellement sur l'observation du comportement – ce qui est inévitable à l'âge considéré – est cependant avant tout affaire d'interprétation, car l'objectivation des données ne saurait parler d'elle-même et dépend de ce que l'observateur comprend et de la manière dont il décode ce qu'il observe. Aussi n'est-il pas étonnant

d'avoir le sentiment qu'en fait Roiphe et Galenson loin de se placer dans l'optique de Freud renversent en fait celle-ci. A savoir qu'au lieu de subordonner le développement du Moi à celui de la libido c'est l'inverse qu'ils laissent entendre. De même, on peut s'interroger à bon droit sur la minimisation du rôle du père, alors que bien souvent le matériel serait en faveur de son importance. Malgré cela notre conception de la sexualité infantile est enrichie grâce à de telles études. On savait déjà par l'observation directe que le développement de pratiques auto-érotiques génitales dépend de la qualité de la relation à la mère, c'est-à-dire que l'auto-érotisme est le témoin d'un bon développement. Mais il faut aussi noter que l'érotisation précoce ou excessive peut être le résultat du contraire, laissant penser à une sexualisation défensive plus infiltrée d'agressivité que dans la normale.

Roiphe et Galenson nous apportent des renseignements intéressants sur la sexualité différentielle. Au départ, garçons et filles pratiquent un déni général de la différence des sexes avec déplacement de l'intérêt sur les seins de la mère. Les différences se manifestent après : les filles voient alors un retour de leurs angoisses de perte d'objet, alors que celles-ci s'étaient apaisées. Cependant cette régression peut conduire à une avancée dans le développement sur le mode de l'élaboration fantasmatique, plus poussée que chez les garçons. Toutefois d'une manière générale l'ambivalence accrue envers la mère s'accompagne d'un nouvel intérêt érotique envers le père auquel les

auteurs refusent d'accorder une résonance œdipienne, car elle ne s'accompagne pas d'une jalousie envers la mère. Il n'y a pas de triangulation vraie. Selon les auteurs, les filles se révèlent plus atteintes que les garçons par le résultat de la perception du sexe opposé. La masturbation en est parfois déplacée, dévaluée et même abandonnée. Il est remarquable qu'en certains cas le mot garçon, déjà acquis, disparaît du vocabulaire. La régression anale et orale est plus marquée que chez le garçon. Remarquons que l'orientation vers le père s'observe dans les cas où l'évolution est satisfaisante. Dans le cas contraire, on observe, à l'inverse, un accroissement d'une dépendance hostile à la mère.

Les réactions des garçons sont beaucoup plus pauvres. Cette quasi-absence de réactions est le fait du déni. Celui-ci fait entrer la confrontation avec le sexe féminin dans une identification non érotique au père. La masturbation peut s'interrompre momentanément puis décliner. Mais ce déni n'est pas invulnérable, il peut céder et laisser la place à des régressions avec confusion anale-génitale et même au retour à des fixations orales. Notons enfin que les élaborations défensives ludiques sont beaucoup moins développées que chez les filles.

On peut se demander, pour conclure, ce que cette étude systématique oblige à reconsidérer dans la théorie freudienne. C'est d'abord, bien entendu, l'idée d'une phase génitale précoce autour de 15 à 24 mois. Nous en avons examiné les caractéristiques différentielles de la

phase phallique. C'est peut-être ensuite l'idée d'une réactivité corporelle innée (suite au contact avec une autre personne) qui ne serait pas une pulsion, car manquant d'orientation. On aurait affaire à une structure « prépulsionnelle ». Ce qui laisse supposer que la pulsion n'est plus un élément premier. Une sexualité prépulsionnelle faisant le lit de la pulsion sexuelle proprement dite. Ceci peut être en rapport avec l'idée de réactions de castration à distinguer d'une angoisse de castration. Comme la tonalité d'angoisse ne manque pas mais qu'il est vrai que celle-ci résonne différemment de l'angoisse de castration, peut-être vaut-il mieux appeler celle-ci angoisse de morcellement – castration ou de castration indifférenciée.

Mais c'est bien entendu dans la conception de la sexualité féminine que les divergences sont les plus grandes. D'une manière générale la phase phallique de la fille est de plus en plus comprise comme défense contre la conscience de la sexualité féminine. Il est maintenant clair que le complexe de castration exerce chez la femme une influence non seulement décisive mais installée beaucoup plus tôt que Freud ne le pensait puisqu'il considérait que la prise de conscience de l'existence du pénis n'intervenait qu'à la phase phallique.

Il n'est pas facile de décider si ces observations justifient la position de Freud qui institue une nette différence entre les précurseurs oraux et anaux de la castration et la castration proprement dite. Si les différences

paraissent fondées, il n'est pas sûr qu'il faille les ériger en catégories absolument distinctes. En revanche, l'influence décisive de l'attribution du sexe par le parent et l'éducation dans un sexe donné en dépit de caractéristiques biologiques en sens contraire confirme bien la différence entre le domaine de la sexualité biologique et celui de la psychosexualité.

Dans ce contexte la découverte de la différence sexuelle et de sensations génitales précoces apparaissent comme des événements qui ont « un caractère unique, exemplaire ». Cette constatation peut être une source de réflexion profonde sur les rapports réciproques de l'évolution psychosexuelle et celle du Moi ou des relations d'objet. Leur interdépendance plaiderait en faveur d'un développement lié et solidaire. Mais il y a autant d'arguments pour défendre la fonction organisatrice de la sexualité infantile sur les autres secteurs du développement.

III. La phase phallique

Nous avons déjà vu apparaître certaines caractéristiques de la phase phallique à la période génitale précoce, chez le garçon la fierté et l'orgueil phallique. Les traits propres à la phase phallique se marquent dans les fantasmes, les jeux et les attitudes des garçons à cette époque. L'agressivité en est partie intégrante mais aussi tout ce qui concerne le désir de pénétrer, de vaincre. Il est facile de relever dans cet ensemble des traits directement liés

à l'érotisme urétral puis phallique, des aspects en rapport avec des défenses contre l'angoisse de castration (par identification à l'agresseur), ou en rapport avec le sadisme de la phase anale précédente.

En outre, on a fait remarquer l'existence à côté de cette structure phallique positive de ce qu'on a appelé une « passivité phallique » qui se traduit par exemple par le désir que le pénis soit choyé, caressé, adulé. Et si l'on peut dire que l'enfant s'identifie à son pénis, ce qui n'est qu'une des caractéristiques qui marquent le symbolisme phallique où le corps tout entier peut représenter le pénis (ou le contraire) on peut concevoir cette identification sur un mode actif ou passif. Le narcissisme phallique peut en effet déployer ces deux aspects apparemment contradictoires. Plus la position phallique est prononcée (au point d'éclipser les autres fixations), plus l'angoisse de castration sera développée. En témoignent les cauchemars d'une répétition tenace d'exécution capitale, de décapitation et de mutilations en tous genres. L'angoisse de castration peut se déguiser derrière des contenus prégénitaux (crainte d'être dévoré par le père, ou de voir le contenu des intestins volés). Il importe de ne pas confondre les régressions topiques (qui ne concernent que le mode de représentation d'un contenu ayant subi ce déguisement) avec d'authentiques régressions dynamiques (régression temporelle à une phase antérieure de la libido). La distinction n'est pas toujours aisée de l'aveu de Freud lui-même.

Les causes du complexe de castration sont multiples.

Certaines résultent de menaces (plus ou moins sérieusement édictées) de la part des adultes. D'autres prennent naissance à la suite d'expériences qui la symbolisent (appendicectomie, amygdalectomie) ou de spectacles suggestifs (décapitation d'animaux, de volailles surtout). A côté de ces diverses circonstances externes d'autres naissent des projections sur des adultes jugés hostiles ou menaçants, masculins ou féminins. En certains cas c'est la culpabilité masturbatoire directe qui fera craindre une détérioration de la fonction phallique, ou que le pénis ne grandisse pas. La conviction d'avoir une verge trop petite est très fréquente. La situation externe du pénis n'est pas toujours vécue comme un avantage. En fait, l'impossibilité de dissimuler l'excitation sexuelle à cause du caractère visible de l'érection, fait vivre celle-ci comme un danger permanent susceptible d'entraîner un châtiment. Un problème que la fille ne connaît pas, pouvant parfaitement dissimuler son plaisir. Dans le cas précédent, le tourment de l'excitation sexuelle peut aussi entraîner un désir de castration, par soumission au père et désir d'être aimé de lui en évitant ainsi la rivalité oedipienne.

IV. La masturbation infantile

Elle est l'expression la plus manifeste de la sexualité infantile et plus particulièrement du stade phallique.

Selon Freud, elle est d'abord simple excitation auto-érotique (plaisir d'organe), mais elle est bientôt accompagnée de fantasmes qui en font le véritable intérêt, puisque l'obtention du plaisir n'est plus liée exclusivement à une activité mécanique et que ce sont bien des représentations plus ou moins bien organisées en scénarios qui sont nécessaires à provoquer l'orgasme. Il peut alors exister un clivage entre l'activité masturbatoire proprement dite et des fantasmes exprimant des désirs passifs. Il peut se nouer un réseau complexe de déplacements d'excitation vers la masturbation et vice versa. Ceux-ci peuvent en particulier se produire dans le sens de régressions de la génitalité vers la prégenitalité ou au contraire par la décharge génitale d'excitations prégenitales. Du fait de la coexcitation libidinale toute excitation de quelque nature qu'elle soit peut s'érotiser et devenir sexuelle. Même une excitation intellectuelle forte peut se transformer en excitation sexuelle.

Le contenu des fantasmes peut le plus souvent être mis en rapport avec le complexe d'Œdipe, surtout si on considère la forme complète (positive et négative) de celui-ci.

Il importe de distinguer la masturbation infantile dont le souvenir a souvent succombé au refoulement et à l'amnésie infantile et la masturbation à l'adolescence souvent très culpabilisée. En réalité la culpabilité est moins liée à l'activité masturbatoire elle-même – plus ou moins interdite – qu'aux fantasmes qui l'accompagnent.

Notons que celle-ci peut persister chez l'adulte de façon occasionnelle. Elle ne devient pathologique que dans le cas où elle est la seule condition pour accéder à l'orgasme ou lorsque sa fréquence signe une incapacité à agir pour obtenir des satisfactions sur un mode moins auto-érotique. C'est dans les cas où l'angoisse de castration entraîne une inhibition marquée, une timidité excessive – une peur très étendue non seulement de la sexualité mais surtout de sa tonalité agressive – que la masturbation devient un mode préférentiel de satisfaction sexuelle. Elle s'accompagne souvent d'une idéalisation de l'objet sexuel.

Ces conflits centrés sur l'agressivité, cette dernière empêchant la satisfaction sexuelle, provoquent une masturbation compulsive pour forcer la jouissance devenue impossible par suite du conflit. La masturbation génitale s'accomplit selon des attitudes diverses dont certaines peuvent satisfaire des tendances féminines prononcées chez le garçon (par frottement des cuisses emprisonnant et dissimulant le pénis), chez la fille la main n'est pas l'instrument exclusif de l'obtention de la jouissance, divers instruments pouvant jouer le rôle de l'excitant pénétrant. D'autres organes peuvent entraîner la jouissance (masturbation anale ou pénétration de l'urèthre ou excitation des seins dans les deux sexes). On attribue à l'impossibilité d'obtenir l'orgasme par la masturbation un rôle déclenchant de la genèse d'une névrose actuelle (tout comme le coït interruptus).

Les études de M. Laufer attribuent au fantasme central

de la masturbation un rôle cardinal dans la compréhension du psychisme à l'adolescence, dominé selon lui par l'angoisse suscitée par les transformations pubertaires et le désir de retrouver un corps à l'état antérieur à la poussée pubertaire.

Notes

[1] Le traumatisme de la naissance, Paris, Payot, 1968.

[2] Problématiques V : castrations et symbolisations puf, 1980, p. 119. et s.

Chapitre IX

La logique phallique de J. Lacan

S'il est un auteur qui aura beaucoup fait pour rendre à la castration dans la psychanalyse contemporaine l'importance que Freud lui avait accordée, c'est bien Jacques Lacan dont les idées se sont inscrites à contre-courant. Alors que l'ensemble des psychanalystes portaient leur intérêt à l'étude des stades préphalliques, aux premières relations mère-enfant, ils tendaient à éclipser progressivement le rôle du père, celui du complexe d'Œdipe et celui de la castration, Lacan a œuvré pour la restauration des concepts freudiens en leur donnant une interprétation moins étroite et plus métaphorique. Il a aussi intégré la place de la castration dans une théorie plus globale du manque dont on peut se demander si sa portée générale ne brouille pas les différences entre les structures (par exemple préœdipiennes et œdipiennes) du manque et si cette version philosophique d'un concept freudien ne diluait pas son impact clinique. Si une interprétation terre à terre de l'œuvre de Freud rend celle-ci parfois schématique et même naïve, une glose philosophique a aussi l'inconvénient de la restreindre à un ensemble

d'idées pures ou de concepts abstraits.

Quant aux différences en ce qui concerne le statut de la castration, Lacan a proposé de distinguer la frustration, la privation et la castration. A une époque, il est vrai, où l'on parlait beaucoup de frustrations précoces comme cause possible des états pathologiques plus sévères. Cette distinction devait aider aussi à comprendre les différences du complexe de castration chez la femme qui relevait davantage de la privation. La frustration est manque à la promesse, son dommage est de l'ordre du préjudice, ou du vol (le plus souvent imaginaire), tandis que la privation est réelle. Par la frustration quelque chose ne se réalise pas, par la privation quelque chose manque, par la castration quelque chose pourrait venir à manquer.

On doit à Lacan une distinction importante issue de Freud, mais sans que l'on puisse affirmer que Freud l'ait faite, ni qu'elle dérive nécessairement de ses positions. Cette distinction oppose le pénis et le phallus, ce dernier terme étant écrit le plus souvent avec une majuscule. Le pénis, selon Lacan, renverrait à l'organe anatomique réel, tandis que le phallus est un terme réservé principalement à la fonction symbolique, mais aussi imaginaire. Le phallus serait donc le signifiant de la jouissance. N'oublions pas aussi qu'il est le signifiant de l'autorité. Autrement dit de la jouissance du Père et de sa Loi. Jean Laplanche fait remarquer que Freud parle bien du pénis en tant que tel mais en revanche désigne la phase contemporaine du complexe de castration

comme phallique. A son idée le pénis est l'un des nombreux organes (ou objets partiels) de la sexualité infantile avec les testicules, les seins, l'anus, etc., tandis qu'au phallus on ne saurait opposer vraiment que le châtré selon une distinction établie sur le mode présence ou absence (de phallus). C'est bien ce qui lui confère une valeur de symbole ou d'emblème telle l'adoration dont il pouvait être l'objet (partiel) dans l'Antiquité. Pour Lacan le phallus est un signifiant. Le signifiant grâce auquel on peut désigner dans leur ensemble les effets de signifié. C'est ceci qui crée une césure par rapport au besoin et ouvre au désir. A quoi se rattache ce signifiant ? Impossible de ne pas y voir une référence à l'instance suprême du sens et du symbolique. On pourrait deviner en lui un principe transcendantal instituant la virilité à ce rang. Son absence qui spécifie le complexe de castration est donc toute autre chose qu'un cas de figure négatif. Elle signifie la perte de cette référence dont la présence n'est ni aléatoire ni contingente mais absolument nécessaire à l'intégrité (ou l'intégralité) de la représentation anatomique du corps, d'une expérience affective de plaisir, d'une possibilité toujours présente de satisfaction d'un mode de fonctionnement mental sans faille ou d'un langage indicible. Cependant on a justement fait remarquer que c'est la réunion ou la conjonction de la fonction pénienne liée à son substratum pulsionnel et de la fonction phallique à situer davantage du côté de la fonction symbolique, qui donnait au complexe de castration son importance.

La psychanalyse a été le champ de nombreuses discussions sur les relations de la circoncision avec la castration [1]. Nous ne pouvons ici en reprendre le détail entre ceux qui sont venus apporter de l'eau au moulin de Freud et ceux qui ont contesté le rapprochement. C'est sans doute à Lacan qu'il faut se référer pour avoir donné à la castration une de ses dimensions fondamentales, si ce n'est sa dimension fondamentale, avec le concept de castration symbolique. Laplanche fait observer que Lacan en créant le terme de Phallus entre dans ce qu'il appelle la logique phallique de Freud, et qui fonde la catégorie du manque ou du négatif. Laissons de côté la privation réelle et la frustration imaginaire pour ne nous intéresser qu'à la castration symbolique. La circoncision est le support matériel de cette symbolique, de cette logique symbolique serions-nous tenté d'écrire. Elle s'inscrit dans cette conception où la prééminence paternelle est assurée par le rassemblement sur la figure du père (qui n'est pas la personne réelle du père, mais sa représentation symbolique, si l'on peut parler de représentation dans le contexte d'une religion qui interdit la figuration du Dieu monothéiste : Yahvé), des fonctions de la paternité, de l'autorité, de la Loi. La circoncision a une signification rituelle (rappel de l'Alliance et du sacrifice d'Abraham) strictement religieuse et une signification plus dégagée de ce contexte non seulement comme marque sexuelle sacrificielle de la fonction pénienne mais comme séparation d'avec la mère et rappel de l'interdit incestueux. Mais ces rapports sont complexes, ambigus « caractère de toute symbolisation vraie » (J. Laplanche)

et même contradictoires, car la circoncision est à la fois signifiante de la castration (sans qu'on puisse établir de rapport direct avec elle) et signifiante de son contraire puisqu'en séparant l'enfant de la mère, et redoublant la coupure du cordon ombilical qui réunit le garçon au corps maternel, elle autonomise le garçon par rapport à son lien au maternel-féminin. Il serait audacieux d'y voir l'équivalent culturel de l'intervention toute biologique du testicule virilisant, dont le garçon a l'exclusivité. La virilisation suppose toujours un en plus par rapport au développement spontané féminin, même quand cet en plus prend la forme d'un en moins qui dégage le sujet de son argile maternelle.

Et pourtant castration signifie aussi féminisation. On a pu contester que la castration soit à mettre au compte exclusif du symbolique. On a fait remarquer qu'elle peut aussi appartenir à l'imaginaire (cf. les contes d'enfants et les mythes) et même réel (volontaire ou involontaire : accidentelle ou chirurgicale).

Il est clair que le choix de Lacan de la situer du côté du symbolique répond à des considérations théoriques qui tentent de faire leur place à l'histoire des religions et tout particulièrement à la profonde marque de la religion judéo-chrétienne dans la civilisation occidentale. Mais la circoncision existe aussi en dehors de ce contexte culturel.

On ne saurait passer sous silence la profonde réinterprétation que subit ainsi la théorie freudienne. Pour Freud en effet le stade phallique est celui de

l'organisation génitale infantile de la libido où la castration est liée au primat phallique. Elle est destinée à être dépassée dans l'organisation génitale adulte, primat de la génitalité qui exige la reconnaissance de la différence selon la réalité matérielle, pénis-vagin, cette dernière se substituant à celle de la réalité historique, celle qui fut vraie historiquement à la période du primat phallique, déterminée par l'opposition phallique-châtré.

Opter pour la castration symbolique c'est donc prendre parti pour un primat phallique fixé à jamais et en faveur d'une castration indépassable. En effet le primat phallique sera sous la sauvegarde du Phallus symbolique, de la Loi au Nom du Père et de l'Autre comme lieu de la Vérité. C'est en somme à un montage religieux que nous avons affaire où est représenté l'héritage antique grec, hébraïque, chrétien accolé aux conceptions modernes héritées de l'anthropologie. Ainsi, la prohibition de l'inceste est vue comme règle des règles instauratrice de jeux d'échanges des règles de la parenté, sorte de « langage » qui rappelle les combinatoires signifiantes de la linguistique. Y fait son entrée l'Autre comme « trésor des signifiants » – expression empruntée à Saussure –, « signifiant faute duquel tous les autres signifiants ne représenteraient rien », selon Lacan, et de la théorie des jeux dont sortira l'improbable « mathème ».

Mais l'idée la plus frappante est celle qui réunit le désir et la loi. L'un est l'envers de l'autre. L'acceptation de la castration symbolique devient en fait l'assujettissement

le plus désirable faute duquel le dérapage vers le masochisme entraîne aux pires destins suicidaires. En somme, Lacan tire des conclusions implicites des positions terminales de Freud sur la pulsion de mort et l'importance du masochisme primaire. Mais là où Freud voit l'un des destins possibles de l'évolution individuelle à travers les vicissitudes du masochisme primaire (le masochisme moral), Lacan n'est pas loin d'y voir le terme pour ainsi dire « obligé » du parcours du sujet. Et là où Freud voit dans le Surmoi la solution au complexe d'Œdipe par une désexualisation du rapport au père et une identification au Surmoi de celui-ci par l'adoption de l'éthique, Lacan n'est pas loin d'impliquer qu'un tel aboutissement ne saurait jamais se débarrasser de la fixation masochiste appelant alors plutôt l'acceptation de la castration symbolique qui réjouirait tous les dictateurs de la planète qui n'en demandent pas plus.

On peut discuter les interprétations que je viens de donner des rapports entre la pensée de Lacan et celle de Freud. On ne peut nier que l'idée de l'acceptation de la castration symbolique comme fin de l'analyse est grosse de dangers. Car ce jugement apparemment neutre ou objectif risque d'entraîner l'analyste dans la conduite de la cure selon les préceptes lacaniens, à des positions qu'on ne peut qualifier autrement que sadiques (séances ultra-courtes ou d'interruption arbitraires supposées marquer une « scansion » qui préfère l'acting de l'analyste à l'énoncé d'une interprétation qu'il se contenterait de donner, non-respect de la neutralité, exploitation du transfert, sujétion de

l'analysant, absence de limites entre l'espace de la cure et l'espace hors cure, etc.). L'analyse vire alors à un exercice de maîtrise où l'analyste supposé distinct du Grand Autre tend de plus en plus à confondre l'image qu'il prend dans le transfert pour l'analysant, avec celle que ses paroles et ses actions façonnent sur le modèle de ce Grand Autre. Le symbolique, l'imaginaire et le réel ne font plus qu'Un. Lacan n'avait critiqué l'identification à l'analyste défendue par certains auteurs que pour déguiser les avantages tirés par l'analyste lacanien de la confusion, entretenue par le moyen d'un transfert hypnotique, entre sa personne et l'entité symbolique qu'il incarne : le Grand Autre. La différence avec les pratiques en vigueur dans les sectes n'est pas toujours discernable.

La sexualité féminine a donné à Lacan l'occasion de soutenir des thèses dont certaines reprennent des points de vue déjà connus sous des formulations nouvelles parfois provocantes. Après avoir rappelé « qu'il n'y a pas de rapport sexuel », c'est-à-dire d'harmonie préétablie dans la rencontre des sexes, Lacan formulera un autre jugement négatif « la femme n'existe pas », autre manière de dire qu'à la différence de l'Homme comme concept universel, on ne peut former une expression équivalente pour l'autre sexe. Il y a donc des femmes ce qui souligne la singularité de chacune d'elle. Pour poursuivre sur cette voie de la définition par la négative, il y ajoutera « la femme n'est pas toute ». Entendez par là non seulement qu'elle ne possède pas de pénis, mais que cette incomplétude même la vouera

à une jouissance plus secrète. D'ailleurs, si les analystes hommes échouent aux yeux des femmes à cerner la jouissance féminine, les analystes femmes qu'elles se taisent ou qu'elles en parlent, ne livrent pas davantage le secret de leur extase. Mais en est-il autrement pour la jouissance masculine et sommes-nous plus avancés sur ce point par les écrits des analystes des deux sexes ? Lacan reprend à son compte l'idée de Freud que la femme est peu concernée par l'angoisse de castration. Toutefois pour Lacan l'absence de phallus chez la femme serait plutôt un avantage. Alors que c'est la jouissance phallique qui empêcherait l'homme de jouir du corps de la femme, le fait d'être privée de l'organe phallique, de ce signifiant-là, est ce qui donne à la femme la dimension d'une jouissance supplémentaire, autre : celle que lui procure l'extase mystique. Lacan invite alors à regarder la sainte Thérèse du Bernin jouissant et considère saint Jean de la Croix comme un homme qui se situe du côté de la jouissance féminine. On voit que la référence religieuse retrouve ici ses droits. Et c'est ce qui fait que Lacan soutient que la femme est partie prenante dans le rapport sexuel en tant que mère : ici encore l'allusion à la Vierge mère du Christ est patente. Toutefois, qu'il s'agisse de Thérèse, de saint Jean de la Croix ou de Marie, la jouissance mystique est d'essence nettement masochiste. Autrement dit, la jouissance féminine pour se référer à l'Autre demeure dans le canon freudien du masochisme maternel. On peut voir cependant que si la femme n'est pas concernée par l'angoisse de castration elle est, en revanche, d'une sensibilité exquise à la

castration de l'homme. La référence à la mère dans le rapport sexuel est peut-être un peu schématisante. Voilà bien un fait qui révèle la différence des deux sexes, tant il est clair que le sexe masculin n'est pas affecté par l'opposition homme-père de la même manière que le sexe féminin l'est par celle entre la femme et la mère. L'originalité de la position de Lacan n'efface pas l'impression que sa théorie est davantage tirée de l'expérience mondaine (au sens philosophique) que de celle de la psychanalyse.

Notes

[1] J. Laplanche lui consacre une partie importante de son séminaire de 1975 dans Problématique II : castration et symbolisation.

Chapitre X

La sexualité féminine et le complexe de castration

Les problèmes posés par la sexualité féminine méritent un chapitre spécial, sur lequel il est légitime de conclure. La littérature sur la sexualité féminine s'est tellement accrue ces dernières années et la variété des points de vue est si étendue qu'il ne sera possible que d'en donner un bref aperçu dans les limites de ce travail. L'androcentrisme reproché à Freud est à la fois juste et injuste. Juste parce que spontanément Freud quand il écrit sur la sexualité, et surtout la sexualité infantile, a en tête le garçon. Parfois il s'en tient là comme si l'essentiel était dit, les variantes étant considérées comme négligeables. Injuste parce que dès qu'il prend explicitement pour objet le cas de la fille il lève les soupçons d'androcentrisme. C'est lui qui a le premier contesté l'universalité de l'angoisse de castration en affirmant que la fille ne saurait en être atteinte. S'il est vrai qu'il a affirmé que les deux sexes avaient pratiquement le même développement avant la phase phallique (ce qui aujourd'hui n'est plus aussi facilement accepté), il ne manquera pas de marquer les différences entre les phases phalliques du garçon et de la fille.

Il n'est que de réfléchir un instant sur certains traits différentiels pour se rendre compte de l'importance de l'écart. Ne tardons pas davantage à les souligner. Comme souvent, c'est le plus simple et le plus évident qui est négligé. Filles et garçons sont marqués (sans doute différemment) par leur attachement à leur objet primaire, la mère. Cependant alors que chez le garçon c'est le même objet auquel l'enfant sera attaché lors de l'Œdipe et selon une évolution continue de manière précœdipienne puis œdipienne (du sein à la personne totale), chez la fille l'attachement à la mère précœdipienne devra accomplir le changement d'objet, c'est-à-dire non seulement l'élection du père au rang d'objet œdipien mais aussi le renversement en son contraire de l'objet de l'attachement précœdipien en objet rival œdipien. On comprend aisément que ce parcours qui repose sur un reniement partiel soit plus difficile. D'ailleurs Freud lui-même avait noté la prolongation de cette relation précœdipienne de la fille à la mère pendant longtemps. Encore faut-il ajouter qu'au garçon il n'est demandé de renoncer qu'à la mère, son substitut à l'âge adulte pouvant l'évoquer par la conservation du sexe de l'objet primaire. A la fille l'objet de l'âge adulte devra être du sexe du « second objet » et non de celui de l'objet primaire, auquel des liens puissants l'unissent comme chez le garçon. On a tiré des arguments opposés de cette différence. Ainsi pour certains ce lien d'homosexualité dite primaire entre la fille et la mère donnera à l'enfant du sexe féminin une base d'amour primaire qui se poursuivra toute la vie, fondée sur une reconnaissance réciproque à partir du même. Ce socle

affectif aura pour conséquence de faciliter le changement d'objet ultérieur. Pour d'autres au contraire le caractère narcissique de cet amour fondé sur cette mutualité créera des liens amoureux très difficiles à défaire pour accomplir le changement d'objet et le transfert des émois amoureux sur le père phallophore auquel le sein maternel ferait une redoutable concurrence. Il n'est pas possible d'entrer dans tous les détails de cette intéressante discussion. Toujours est-il qu'il est impossible de méconnaître l'influence du sexe de l'enfant sur le désir de la mère et les rôles de la relation de la mère à sa propre mère ou à son propre père dans l'inconscient. Il est clair que l'enfant comble les désirs et les aspirations phalliques de la mère. Quel que soit son sexe : l'enfant est le symbole du pénis de la mère. Mais au-delà de cette signification générale, la façon dont la mère vit son rapport au pénis aura une influence inductrice sur la sexualité de la petite fille, à un âge très précoce.

Si mutative que soit la phase phallique, elle ne porte pas seulement la trace des précurseurs de la castration, elle est déjà lourde de la fantasmatique à l'égard du sexe masculin non seulement de la fille mais aussi de celle héritée, plus ou moins explicitement, de sa mère. Encore faut-il ajouter que sa part de liberté reste préservée, la fille ne suivant pas toujours les croyances fantasmatiques de sa mère ou n'y adhérant que superficiellement. On rencontre une fois de plus ici la nécessité d'évaluer les parts respectives de la relation d'objet (à la mère) et des pulsions (de la fille) en

constante intrication.

Cette évaluation de la phase préœdipienne chez la fille reçoit des interprétations très diverses chez tous les auteurs qui ont écrit sur la sexualité féminine. Et si l'on a pu critiquer les conceptions de la sexualité féminine vues par les hommes – Freud en premier – on peut constater qu'il n'y a guère de consensus ou d'interprétation plus univoque parmi les femmes analystes qui ont écrit sur le sujet (K. Horney, H. Deutsch, M. Klein, J. Muller, J. Lampl de Groot, J. Rivière pour la période historique de la psychanalyse et plus près de nous en France W. Granoff et F. Perier, J. Chasseguet-Smirgel, C. Parat, M. Torok, L. Irigaray, M. Montrelay, J. Cosnier, F. Bégoïn, etc.).

Quant à la phase phallique, si celle-ci se trouve en commun chez le garçon et chez la fille, avec son cortège d'excitations sexuelles, la masturbation chez le garçon concerne l'organe sexuel de la sexualité adulte, alors que chez la fille la masturbation externe, clitoridienne (la masturbation vaginale est d'existence plus problématique ; elle existe néanmoins) ne concerne pas aussi directement la zone érogène adulte : le vagin [\[1\]](#). Fénichel fait remarquer qu'on ne saurait identifier masturbation clitoridienne et fantasmes péniens ou masculins. Que le clitoris soit sexuellement très excitable n'empêche nullement de voir son attouchement s'accompagner de fantasmes très féminins. On retrouve ici le clivage entre l'activité masturbatoire et la passivité fantasmatique qu'on peut constater aussi chez le

garçon. En outre, la fille échappe à la menace de castration. L'intimidation des adultes ne fait pas mention d'une sanction sur le mode de la coupure. Mais c'est faire bon marché des craintes de la fille concernant sa sexualité féminine. Ici la castration n'est pas identifiée à la section d'un pénis qu'elle aurait eu mais bien à des craintes concernant son intérieur. C'est en effet une limitation excessive que de toujours penser à la castration uniquement par rapport au pénis et non par rapport au sexe (féminin comme masculin). Toutes ces différences expliquent non seulement l'aphorisme de Freud bien connu qui affirme que le garçon sort de l'Œdipe par la castration, alors que c'est par elle que la fille y entre. Autrement dit, que la perception du pénis du garçon engendre chez la fille l'envie d'en posséder un. Laplanche, qui insiste sur l'ensemble perception + menace, fait remarquer que chez la fille on aurait plutôt une formule perception + envie. En somme chez le garçon la perception (du sexe de la fille) et la menace font évoluer la situation de la présence d'un en plus à la possibilité d'une absence par en moins. Alors que chez la fille la perception (du sexe du garçon) et l'envie orientent l'investissement de la conscience d'un en moins vers la possibilité de la présence d'un en plus.

Il n'est pas si sûr que la fille ne se sente pas concernée par la castration. Car si la menace ne s'y retrouve pas, le fantasme de la cause de l'absence de pénis peut très bien exister à titre rétrospectif. « On me l'aura coupé », plus précisément : « Elle, la mauvaise mère rivale et jalouse, me l'aura pris. » Bien que la conscience de la

menstruation soit plus tardive, peut-on négliger, ici encore les effets d'après coup identifiant le sexe féminin et la blessure chez la fille ? Les affirmations de Freud sur la castration féminine varient selon les moments. Avec d'autres nous avons souligné dans l'aspect « théorie sexuelle » de la fille, la valeur causale de l'hypothèse de la castration. Dès que s'impose l'idée que la conformation du sexe féminin serait due à une castration, cette dernière devient l'explication de toutes les insuffisances ressenties par la fille ou de toutes les infériorités qu'elle s'attribue face aux garçons qui ne manquent pas une occasion de l'accabler pour se défendre contre leur propre angoisse de castration.

Insister sur les effets d'après coup c'est affirmer la persistance à des âges tardifs des théories sexuelles infantiles, en tant qu'explications étiologiques et même étiopathogéniques. Ainsi J. Lampl de Groot insiste-t-elle sur le fait que la femme attribue souvent toutes ses limitations par rapport aux hommes à l'absence de pénis. « Je ne suis pas un homme », signifiant en fait « je ne puis faire ce que les hommes peuvent faire parce qu'ils ont un pénis qui les en rend capables ».

Au reste, l'absence d'angoisse de castration invoquée dans ces cas loin d'y être un avantage est en fait une source de complications. Car la fille tombe alors plus facilement sous le coup de menaces plus vagues, plus diffuses et qui continuent de la rendre dépendante de la mère par une prolongation excessive du danger de perdre son amour. C'est alors non pas la seule

masturbation qui succombe à la menace mais parfois la sexualité toute entière. Si Freud a méconnu l'existence du vagin chez la fille, il a tout de même entériné la conception cloacale défendue entre autres par Lou Andréas Salomé. A cette conception qui fait déjà exister le vagin, répondent des angoisses à mon avis sous-estimées. Angoisse des prolongements intérieurs du vagin qui se perdent dans la cavité abdominale dans un gouffre sans fin et sans fond. Angoisse donc de la pénétration par le sexe du père qui viendrait endommager ce ventre potentiellement blessé et saignant. Il y a là une angoisse féminine active qui fait redouter les dégâts causés par le sexe du père qui sont bien entendu l'inverse (par sentiment de culpabilité) de la jouissance espérée. Il ne serait pas exagéré d'y voir une crainte d'endommagement de l'espace interne dévolu à accueillir les bébés.

C'est bien souvent, en effet, que ces angoisses sont marquées par d'autres comme celles qui seraient relatives à la castration. Et l'on peut aussi interpréter les angoisses de pénétration comme la crainte d'une pénétration destructrice du sexe intérieur, donc d'une castration. Le pénis du père n'est pas seul en cause à faire redouter de tels périls. Les atteintes du corps interne peuvent aussi bien être attribuées par identification projective à l'imaginaire de la mauvaise mère hostile, jalouse et même envieuse.

Un autre destin possible de la sexualité féminine qui a valu tant d'ennemies à Freud parmi les femmes

féministes est l'envie du pénis. La femme entre alors dans une attitude de rivalité avec les hommes, se comportant de manière masculine, niant son sentiment de castration et son désir de posséder un pénis. Très souvent les femmes qui reprochent à Freud son « chauvinisme mâle » et critiquent sa conception de la féminité oublient que l'envie du pénis n'est pas à ses yeux l'aboutissant normal, ordinaire, régulier, de l'évolution psychosexuelle de la fille puis de la femme mais le fait d'une régression au stade phallique de celle-ci, c'est-à-dire d'un retour à une fixation antérieure au stade génital qui est, lui, le véritable terme de la sexualité féminine.

On peut prolonger ces réflexions en se référant aux fantasmes de femme castratrice (celle dont le Tabou de la Virginité doit protéger l'époux en faisant occuper la place par un autre) ou de femme phallique. Une femme ferait remarquer que de même que Freud décrira le masochisme féminin à partir des fantasmes masochistes des hommes, les femmes castratrices ou phalliques sont encore nées de l'imagination des hommes. Jusqu'à ce que les mouvements féministes reprennent à leur compte ces attitudes et ses dénominations pour tirer vengeance de siècles d'asservissement par des hommes. On en a rendu responsable l'augmentation du nombre des homosexuels masculins dans certains pays où le féminisme était devenu particulièrement virulent. Ce qu'apprend l'expérience clinique chez l'homme est que la tendance à évoquer avec insistance cette imago

maternelle sert la défense qui interdit de s'en approcher et lutte ainsi contre l'attirance qu'elle exerce, au moment même où l'image de la femme tendrait à percevoir cette dernière non munie d'un pénis et susceptible d'être pénétrée. Quoi qu'il en soit l'envie de pénis reste une pomme de discorde entre analystes et entre hommes et femmes.

Mais il est vrai que ce n'est pas là l'unique reproche qu'elles lui adressent. Freud ne leur a-t-il pas contesté le droit à avoir un Surmoi au même titre que les hommes et n'a-t-il pas souligné leur dépendance à l'égard des hommes qu'elles ont connus. Ils auraient laissé en elles de puissantes traces qui persistent sous la forme d'identifications. En somme leur Moi plus que celui des hommes serait constitué d'emprunts qu'elles se seraient appropriés. Venons-en enfin à cette évolution normale qui voit la fille « entrer dans l'Œdipe ». Qu'est-ce que cela signifie ? D'abord le changement d'objet. La mère autrefois passionnément aimée – autant sinon plus que le petit garçon aime la sienne – est dévalorisée depuis le constat qu'elle ne possède pas de pénis. Pis encore puisqu'il lui est reproché de n'avoir pas donné à sa fille le précieux organe. Freud attribua ce reproche du manque de pénis à la récurrence d'un manque concernant le sein. C'est-à-dire que les filles vivraient le retour des plaintes de n'avoir pas été bien nourries par leur mère qui prennent maintenant la forme de n'avoir pas reçu le pénis. Il est remarquable que ce détail – qui rapproche Freud de Melanie Klein – liant envie du pénis et envie du sein, ne concerne que la seule fille. Jamais

le complexe de castration du garçon ne sera ramené au complexe de sevrage. On peut supposer que ce rapprochement serait fondé sur une équivalence implicite pénis-bébé. Etre remplie par le sein comme être remplie par un bébé-pénis. Car c'est là une deuxième raison pour la fille de se détourner de la mère. Si elle veut avoir un bébé, la croyance en la possibilité de le recevoir de la mère doit être remplacée par celle de l'obtenir du père. Déjà l'article sur les transformations des pulsions dans l'érotisme anal avait établi la correspondance bébé-pénis-fèces.

Nous avons vu à maintes reprises la fréquence avec laquelle, chez le garçon, le complexe de castration se raccorde à l'érotisme anal autour de l'analogie de la perte des fèces avec la castration et l'accouchement. Mais chez la fille, cette théorie cloacale a une force plus grande encore. La proximité et la similitude des trous anal et vaginal les incluent tous deux dans le même ensemble faisant dire à Lou Andréas Salomé que le vagin est alors loué à l'anus. Il n'est pas rare, alors que la culpabilité des désirs œdipiens force à concevoir cette pénétration par le grand pénis du père comme dévastatrice (c'est-à-dire castratrice) et pour le moins douloureuse. Il s'agit là encore d'une régression défensive liée à une conception sadique du coït entraînant des fantasmes masochistes. Etre châtré, subir le coït et accoucher deviennent trois modalités de se voir infliger de la douleur. Si le détour de Freud par le masochisme féminin de l'homme est discutable, l'existence d'un masochisme féminin hérité de l'esprit

de sacrifice maternel paraît peu discutable. On voit par ce qui précède les aléas qui risquent de peser sur le destin de la sexualité féminine : la frigidité, le complexe de masculinité, le masochisme féminin issu du masochisme érogène. Ajoutons pour terminer que les satisfactions viriles pourront trouver une issue chez la femme lors de l'action éducative à l'égard des enfants.

Une question doit nous retenir un instant. On a beaucoup reproché à Freud sa distribution différentielle du couple activité-passivité, la première étant attribuée aux hommes et la seconde aux femmes. Cela mérite un éclaircissement. Si toute libido est dite masculine (pour Freud) alors toute expression du désir sexuel en quelque sexe qu'elle survienne est active. C'est bien ainsi que l'expérience quotidienne se vérifie. Une femme passive durant le rapport sexuel ne saurait ni prendre beaucoup de plaisir, ni en donner beaucoup – dans la mesure où cette passivité signifie inhibition. En revanche, à la femme revient une activité à but passif, c'est-à-dire qu'il faut beaucoup d'activité pour que la jouissance féminine atteigne ses pleines capacités réceptrices. On parlera alors de concavité féminine, opposée à la convexité masculine.

Ce qui est ici en question ce n'est pas seulement cette mécanique sexuelle élémentaire, c'est aussi la référence anatomique. On conteste beaucoup aujourd'hui la paraphrase de Napoléon par Freud : « l'anatomie c'est le destin », en insistant à juste titre sur le rôle des fantasmes qui ont le pouvoir de s'affranchir

des formes anatomiques pour atteindre la jouissance. Mais on ne saurait aussi oublier que la forme et le bâti du corps ainsi que la conformation des organes sexuels induisent des fantasmes. On a rarement vu la métaphore du pénis évoquer le vase ou le récipient et celle du vagin trouver dans l'épée ou le couteau une comparaison qui se suffise à elle-même.

Bien sûr le fantasme peut permettre à un homme de jouir comme une femme par une pénétration anale (ou même d'être convaincu de posséder un vagin), comme une femme peut atteindre l'orgasme en sentant battre son clitoris comme un pénis et même en étant capable de renverser le sens des contours d'un vagin en imaginant le pénis (négatif) qui y serait. Et il n'est guère besoin d'invoquer la pathologie pour expliquer ces occurrences. Toutefois ce sont là des régressions plus ou moins bénignes selon leur souplesse et leur raccordement à d'autres fantasmes. Elles se situent en dérivation des fantasmes principaux propres à chaque sexe. Tout ceci ouvre sur le chapitre mystérieux, de l'aveu de Freud lui-même, de la bisexualité. Encore faut-il, comme Christian David l'a heureusement précisé, distinguer entre bisexualité biologique et bisexualité psychique. Occasion une fois de plus de souligner ce que l'œuvre de Freud met en lumière. Chez l'homme on ne peut parler de sexualité mais de psychosexualité. C'est à donner sa portée la plus grande à cette dimension guère psychologique mais proprement psychique que Lacan avance ses conceptions.

Il reste encore à préciser un point dont font état toutes les appréciations modernes sur la sexualité. A savoir que les données biologiques ne sont pas seulement remodelées par la psychosexualité dépendant de l'histoire personnelle et familiale mais aussi par les stéréotypes sociaux. Ceux-ci peuvent selon les cas renforcer ou inhiber jusqu'à les faire disparaître les différences dont l'origine est biologique.

Amesurer l'écart qui sépare les œuvres de Melanie Klein et de Jacques Lacan, ainsi que celui qui sépare chacune d'elles de celle de Freud on prendra conscience de la part considérable de l'interprétation dans la théorisation des faits psychiques. Et là encore on pourra faire remarquer que le champ clinique est vaste et que l'on n'en tire pas les mêmes conclusions à le parcourir à partir de tel ou tel point ou de tel autre. Ceci est vrai, non seulement des différences existant entre les différents types de structure nosographique mais aussi de celles qui séparent l'adulte de l'enfant. On pourra cependant souligner que les psychanalystes reconnaissent bien les traits du complexe de castration mais en rendent compte dans des termes différents et recourent à des référents très éloignés les uns des autres. Car ce n'est plus seulement sur la question de la sexualité féminine qu'ils sont divisés mais sur la conception fondamentale qu'ils se font de l'inconscient.

Face à l'œuvre de Freud nous sommes ici dans une position un peu paradoxale. On reconnaît sans peine la nécessité quasi inéluctable de la dépasser c'est-à-dire

de lui faire subir les modifications qu'appellent l'accumulation de l'expérience et l'avancée de la réflexion, bref le progrès, présent en psychanalyse comme en toute autre discipline. Mais voilà qu'en retour la psychanalyse postfreudienne se déploie dans des directions tellement divergentes qu'il est difficile de savoir laquelle des diverses versions de sa progression – souvent contradictoires – est celle qui a le plus de chances de résister à l'épreuve du temps. La psychanalyse n'est pas seulement ce que nous faisons d'elle, est aussi ce que l'avenir en fera.

Reste à exprimer une opinion personnelle. A relire les uns et les autres pour écrire cet ouvrage, je dis bien à relire et pour la quatrième fois, ce sont encore les écrits de Freud, bien que fondés sur des postulats théoriques en bien des cas très discutables, qui m'ont laissé la plus grande impression de vérité. Jusqu'à quand ?

Notes

[1] Les études modernes opposent l'ensemble clitoris, tiers antérieur du vagin, ce dernier s'opposant aux deux tiers postérieurs du vagin. Certains pensent que la masturbation des petites filles concerne électivement le clitoris plus que les lèvres ou la partie antérieure du vagin. D'autres avec K. Horney, J. Muller, S. Payne et M. Brierley ont apporté des preuves de sensations vaginales précoces.

Chapitre XI

Sens du complexe de castration

Quel est le sens du complexe de castration ? Faut-il le chercher dans la vie biologique, sociale ? Sur le premier point notre incursion dans ce domaine nous montre qu'il n'en est rien. Si ce n'est que... les effets de la castration réelle révèlent, en effet, que les perturbations proprement sexuelles sont moins frappantes que les manifestations anxieuses ou dépressives, l'apathie, l'inertie, le repli sur soi. Autrement dit, la sexualité est source première d'investissement. Sur le second point, la recherche anthropologique nous apprend que, contrairement à ce qu'une conception simpliste des choses pourrait laisser croire, les interdits portant sur la sexualité dans les sociétés sans écriture sont nombreux – encore beaucoup plus nombreux que dans les sociétés à écriture. Et si la castration n'est pas directement pratiquée les « blessures symboliques » exigées par le groupe social peuvent difficilement être comprises autrement que comme des équivalents de celle-ci. Encore qu'il n'en découle pas nécessairement que celle-ci soit d'interprétation univoque, puisque certaines mutilations telles la subincision peuvent être

considérées comme avantageuses (Roheim). La pratique rituelle qui se rattache symboliquement à la castration s'inscrit dans la problématique des rapports, le plus souvent conflictuels, entre les sexes et peut être interprétée comme une réflexion (largement fantasmatique) sur les événements de la vie : conception, grossesse, accouchement, séparation d'avec la mère, mariage, parenté et mort. Chaque société élabore à sa manière son imaginaire collectif, mais il semble bien que ce sont ces événements plus que d'autres qui constituent le ferment du penser, l'agent inducteur des règles de la société dont la prohibition de l'inceste constitue, selon l'expression de Lévi-Strauss, la règle des règles. En somme, si la sexualité comme concept est rarement abordée de front, elle est indirectement désignée sous certaines de ses figures.

La castration mérite-t-elle d'être ainsi placée en position ordonnatrice, même après que nous ayons souligné la valeur symbolisante de la prohibition de l'inceste ? A notre avis, la prohibition de l'inceste est l'édiction symbolique de la nécessité de réguler le « plaisir des plaisirs », toute absence de frein étant susceptible de faire encourir à la société humaine un danger. La menace de castration est ce frein, ce sacrifice nécessaire pour qu'individu et société survivent et se développent. Castration, inceste, loi et société sont donc solidaires. Ici s'arrête généralement le dialogue entre anthropologues et psychanalystes dans les cas les plus favorables et quand il a lieu. Les anthropologues sont obligés de penser la prohibition de l'inceste, parce que

celle-ci est un fait qu'ils ne peuvent ignorer. En revanche, aucune contrainte comparable ne s'impose pour le meurtre du père car rien dans leur expérience ne vient suggérer la thèse du parricide. C'est, à notre avis, pour deux raisons. Le rapport de l'enfant au corps de la mère, donc au plaisir et à la jouissance obtenus à son contact (en réalité pour le premier et en fantasme pour la seconde) est directement observable chez tout individu aux périodes initiales de sa vie, en toute espèce de société et, on peut l'inférer, à n'importe quelle époque. Le désir de meurtre du père, lui, ne se révèle que par des signes indirects où certains mouvements agressifs peuvent être interprétés, après déplacement ou par symbolisation, comme des parricides déguisés. Mais si on ne saurait invoquer en sa faveur le même caractère de généralité, c'est que l'observation part toujours d'une situation où la prohibition de l'inceste est déjà en vigueur. Or celle-ci, qui est en elle-même une solution, prévient explicitement l'inceste et implicitement le parricide. Autrement, ce serait admettre que si ce tabou était violé, l'inceste aurait lieu sans aucune incidence quant au père. La prohibition de l'inceste implique nécessairement le parricide pour jouir de la mère en écartant l'obstacle majeur aux satisfactions espérées. La prohibition du parricide ne s'observe donc pas dans les sociétés sans écriture parce que le respect de la règle des règles reconnaît en fait l'existence du désir de l'inceste, désigné ainsi négativement. Mais le problème ayant été ainsi résolu, cette prohibition gomme aussi toute allusion au parricide, parce que celui-ci symbolise le désordre, le chaos social consécutif à la mise à mort

du père et la levée de toute limitation de la course à la jouissance. Tout ce qui reste à observer c'est le pacte social des frères. Et c'est sans doute pourquoi dans les conceptions de la parenté selon Lévi-Strauss, ce sont les frères qui échangent des sœurs. Lévi-Strauss répète le refoulement social : il ne connaît plus que des frères qui s'entendent pour échanger des sœurs afin de masquer la violence du rapt qui exige la mise à mort de celui qui jouit de la femme-mère.

C'est bien aussi pourquoi la castration est une rétorsion euphémique des pères contre le désir des fils de les faire mourir en désignant le corps du délit à l'origine de l'attentat à l'ordre paternel. Quant aux divinités maternelles, le lien avec l'enfant époux voue celui-ci à une fixation aliénante.

Mais allons plus loin, car ceci ne dit pas encore le sens de la castration. On peut sans risquer de se tromper désigner la peur de la mort comme une occurrence des plus générales de la condition humaine. Nous ne tirerons pas argument de ce qu'un des traits qui caractérisent la mutation humaine est l'enterrement des morts, la prescription intangible de doter le mort d'une sépulture. Or l'on tend souvent à confondre la peur de la mort et la peur de l'inconnu après la mort, c'est-à-dire la question de l'existence ou non d'une vie après la mort et des aspects que pourrait prendre celle-ci. Le plus souvent ce dernier point a fait l'objet de conceptions rattachables à la religion. Il n'y a pas que dans nos civilisations judéo-chrétiennes que l'idée d'un jugement

dernier, ou porté après la mort, décide du sort de l'ex-vivant, la justice des hommes se révélant à l'évidence, sous n'importe quel régime et à n'importe quelle époque, bien aléatoire ou ayant donné trop d'occasions de douter d'elle pour croire qu'elle peut décider équitablement si le disparu doit être finalement récompensé ou puni.

La confusion entre peur de la mort et peur de l'après-mort et le nombre de religions qui affirment l'existence d'une vie post-mortem portent un témoignage éclatant de ce que l'homme ne peut se résoudre à accepter que la mort signifie la cessation définitive de toute vie. Le moins que l'on puisse dire est qu'il n'existe pas de conceptions mythologiques ou religieuses qui envisagent la vie post-mortem comme uniquement et exclusivement pénible ou douloureuse. C'est donc affirmer que la possibilité du plaisir ou de l'absence de déplaisir y est toujours envisageable, mais bien entendu en aucun cas assurée, et souvent en balance avec un mode d'existence des plus déplaisants destiné à intimider le vivant pour le contraindre à se plier aux règles de l'éthique et de la loi de son groupe. Reste que la possibilité d'un plaisir dans l'au-delà existe. Et c'est là le cœur de la peur de la mort. Celle tout simplement de voir la vie s'arrêter, avec toutes ses conséquences agréables ou désagréables. Or, pourquoi y a-t-il peur ? La seule réponse convaincante est la crainte de voir le plaisir (de vivre) s'arrêter. Et c'est là, en effet, un phénomène des plus énigmatiques de l'histoire de la pensée de constater le temps qu'il a fallu avant qu'un

Freud découvre l'évidence du principe de plaisir-déplaisir. La découverte du principe plaisir-déplaisir est l'acte le plus résolument athéiste de toute la connaissance sur le psychisme humain. Car en y associant la menace de castration, elle explique la crainte de celle-ci, même chez les sujets qui ne sont pas religieux. De fait, elle est ce qui, une fois l'analyse de la fonction psychique du religieux poussée à son terme, subsiste comme un reste qui n'est pas réduit par elle et qui après coup désigne en fait ce que vise le Surmoi ; sans qu'il soit nécessaire qu'il y ait un Surmoi pour l'expliquer. Et c'est d'ailleurs pourquoi Freud suppose que le Surmoi est l'héritier du complexe d'Œdipe. Autrement dit que la menace de castration précède le Surmoi, qui une fois créé deviendra le gardien du souvenir de la menace et l'agent de sa possible réactualisation. De toute manière la castration « originale » est là avant le Surmoi. N'oublions pas que pour Freud la menace de castration est antérieure au complexe d'Œdipe. Elle est liée, alors au plaisir auto-érotique. Tout ce que l'on peut dire est que l'Œdipe lui donne sa signification en l'insérant dans un complexe.

Or donc, si l'on dépouille le rapport à la mort de tout ce qui s'y rattache par la voie du discours religieux, véritable fétiche pour masquer cette crainte de la fin du plaisir, on tombe sur le simple constat qu'avoir peur de mourir signifie avoir peur de ne plus pouvoir jouir de la vie. De proche en proche, la crainte de perdre les privilèges qui augmentent la capacité et la multiplicité des occasions de jouir, peut signifier la crainte de ne plus pouvoir

espérer jouir de l'essentiel et de ce qui s'y rattache, le corps de la mère. A la limite ce serait d'être privé de jouir de l'« être en vie », préalable au jouir du corps de la mère. Ainsi la menace de castration se trouve-t-elle « encadrée », pour ainsi dire, entre la variété des plaisirs de la vie, qui subliment ou prolongent la jouissance du corps de la mère et le simple fait d'être en vie, étant précisé qu'être en vie suppose un plaisir de vivre souvent inconscient mais immanquablement révélé par l'affect dépressif qui indique cruellement la souffrance entraînée par sa perte.

Si par ailleurs nous plaçons l'inceste, donc la sexualité, comme plaisir des plaisirs nécessitant l'invention d'une règle des règles, la castration apparaît bien comme le régulateur indispensable de la sexualité non seulement pour la vie sociale mais pour la croyance de l'individu en sa propre survie terrestre, aussi longue que possible. L'inconscient conserve cette conception originaire basale lorsque celle-ci sera remplacée par d'autres plus élaborées (péché originel ou autres). Et comme l'inconscient ignore le temps, il obéit à la menace de castration comme symbole de la menace de mort, en tant que cessation définitive du plaisir avec conservation d'un corps survivant mais ayant perdu le prix de la vie.

Le sens de la castration est donc bien symbolique : pas seulement par sa face érotique en relation avec la mère incestueuse du complexe d'Œdipe, mais aussi par sa face meurtrière, vectrice du désir de faire mourir celui qui s'oppose à ce plaisir incestueux. La castration apparaît

comme une mesure qui évite la vengeance du talion en punition du désir parricide. Non par mansuétude, mais parce que les raisons du meurtre peuvent être multipliées. On a toujours plus d'une raison de vouloir attenter à la vie de quelqu'un. Ce désir de meurtre, si facile à vérifier dans l'expérience commune – de la lecture des journaux aux intrigues de nos divertissements culturels – ne dit pourtant pas sa relation à la mort du père. Et c'est alors le moment de se rappeler que la mort n'existe pas pour l'inconscient, qui traite de la mort comme effet de la simple suppression d'un rival, sans autre conséquence que sa mise à l'écart. C'est pourquoi Freud dira que pour lui l'angoisse de mort n'est rien d'autre qu'une angoisse de castration. En revanche, la castration désigne l'objet du délit : la jouissance incestueuse et prend valeur symbolique de référer à la sanction au plaisir des plaisirs. Castration vaut pour mort, comme sanction affectée au désir obstiné de jouir du plaisir en écartant tout ce qui s'y oppose. La castration a l'avantage de faire d'une pierre deux coups : rendre l'inceste impossible et garder le père en vie, ce qui n'a pas que des désavantages, car sa vie est nécessaire à la protection de l'enfant. Reste à savoir si la castration doit être acceptée. Si la nier est une reconnaissance de la lutte contre l'angoisse qu'elle suscite qui va bien au-delà de la méconnaissance, ne pas s'y soumettre n'est le lot des audacieux (ou des préférés des mères) que par déplacement prometteur de succès à qui en respecte la lettre, confinant l'interdit à l'inceste. En fait, la problématique freudienne, si elle recherche bien le surmontement de l'angoisse de

castration ne voit pas la solution du complexe de castration dans l'acceptation ou le refus de celle-ci, mais dans l'accès au renoncement œdipien. La solution du complexe d'Œdipe passe par là. Quand bien même celle-ci n'indiquerait qu'une issue plus idéale que pratique elle ne saurait être confondue avec une « acceptation de la castration symbolique » (Lacan). Car le renoncement est la condition nécessaire à la cessation de l'épuisement dans le conflit stérile et insoluble avec l'accession à la possibilité d'un détournement de l'Œdipe dans la sublimation. Le renoncement ne porte sur le champ de bataille œdipien que pour ouvrir le conflit en d'autres espaces en y engageant toutes ses forces avec tout le courage dont on est capable. Cette diversion a sa source dans la sexualité, elle occupe le passage du temps et donne de l'ouvrage à la descendance.

La sexualité est donc ici reconnue dans sa double valeur : celle de la différence des sexes et celle du rapport de la génération, c'est-à-dire de la perpétuation de la vie. L'inceste et la mort sont réunis à travers le symbole négatif de la castration. C'est pourquoi il est vain de chercher la solution des énigmes de la vie psychique dans un prétendu « en deçà de la sexualité » pas plus que dans un au-delà de celle-ci, ni même autour et à côté de l'indice de ce que Freud, à la fin de son œuvre, appelait les pulsions d'amour et de vie.

Bibliographie

B. Bettelheim, Les blessures symboliques (Symbolic wounds, 1954), trad. de l'anglais par C. Monod, suivi d'une discussion par A. Green et J. Pouillon, Gallimard, 1971.

J. Chasseguet-Smirgel C.J. Luquet-Parat B. Grunberger J. McDougall M. Torok et et C. David, Recherches psychanalytiques nouvelles sur la sexualité féminine, Payot, 1964.

J. Cosnier, Destins de la féminité, puf, 1987.

C. David, La bisexualité psychique, dans Revue française de Psychanalyse, 1975, t. 39, p. 713-856.

H. Deutsch, La psychologie des femmes (The Psychology of women, 1945), trad. de l'anglais par le D^r H. Benoit, puf, 1955, 2 vol..

M. Fain et et D. Braunschweig, Eros et Anteros, Payot, « Petite Bibliothèque », 1971.

O. Fenichel, La théorie psychanalytique des Névroses vol. I., trad. de l'anglais par M. Schlumberger, C. Pidoux, M. Cohen, M. Fain

S. Freud, L'interprétation des rêves (1900), trad. par I. Meyerson, revue par D. Berger, puf, 1967.

—, Trois essais sur la théorie sexuelle (1905), trad. par Ph. Koppel, Gallimard, 1987.

—, Les théories sexuelles infantiles (1908), trad. par D. Berger, J. Laplanche et coll., in La vie sexuelle, puf, 1969.

—, Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (le Petit Hans) (1909), trad. par M. Bonaparte et R.

Loewenstein, in Cinq psychanalyses, puf, 1954.

—, Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats) (1909), trad. par M. Bonaparte et R. Loewenstein, in Cinq psychanalyses, puf, 1954.

—, Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci (1910), trad. par J. Altounian et al., Gallimard, 1987.

—, Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (Le Président Schreber), trad. par M. Bonaparte et R. Loewenstein, in Cinq psychanalyses, puf, 1954.

—, Métapsychologie (1915, in Œuvres complètes, vol. XIII, puf, 1988.

—, Le tabou de la virginité (1918), trad. par D. Berger, J. Laplanche et coll., in La vie sexuelle, puf, 1969.

—, A partir de l'histoire d'une névrose infantile (1918) Œuvres complètes, vol. XIII, puf, 1988.

—, L'inquiétante étrangeté (1919), trad. par B. Féron, Gallimard, 1985.

—, Sur les transpositions des pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal (1919), trad. par D. Berger, J. Laplanche et coll., in La vie sexuelle, puf, 1969.

—, Un enfant est battu (1919), contribution à la genèse des perversions sexuelles, trad. par D. Guérineau, in Névrose, psychose, perversion, puf, 1973.

—, La tête de Méduse (1922), trad. par J. Laplanche, in Résultats, idées, problèmes, II, puf, 1985.

—, Le Moi et le Ça (1923), trad. par P. Colet, A. Bourguignon et A. Cherki, in Essais de Psychanalyse, Payot, 1981.

—, L'organisation génitale infantile (1923), trad. par D. Berger, J. Laplanche et coll., in La vie sexuelle, puf, 1969.

—, La disparition du complexe d'Œdipe (1923), trad. par D. Berger, J. Laplanche et coll., in La vie sexuelle, puf, 1969.

—, Le problème économique du masochisme (1924), trad. par J. Laplanche, in Névrose, psychose, perversion, puf, 1973.

—, Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes (1925), trad. par D. Berger, J. Laplanche et coll. dans La vie sexuelle, puf, 1969.

—, Inhibition, symptôme, angoisse (1926), trad. par M. Tort, puf, 1965.

—, Le fétichisme (1927), trad. par D. Berger, J. Laplanche et coll., in La vie sexuelle, puf, 1969.

—, Sur la sexualité féminine (1931), trad. par D. Berger, J. Laplanche et coll., in La vie sexuelle, puf, 1969.

—, Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse (1933), trad. par Rose Marie Zeitlin, Gallimard, 1984.

—, Analyse avec fin et analyse sans fin (1937), trad. par J. Altounian, A. Bourguignon, P. Colet, A. Ranzy, in Résultats, idées, problèmes , II, puf, 1985.

—, L'homme Moïse et la religion monothéiste (1938), trad. par Cornelius Heim, Gallimard, 1986.

—, Abrégé de psychanalyse (1938), trad. par A. Berman revu par J. Laplanche, puf, 1978.

—, Le clivage du Moi dans le processus de défense (1938), trad. par R. Lewinter et J. B. Pontalis, in Résultats, idées, problèmes , II, puf, 1985.

M. Godelier, Production et compréhension des rapports sociaux dans l'évolution de la société humaine Herbert

Spencer Lecture, 1986. (comm. personnelle)

—, Sexualité, parenté et pouvoir, in La Recherche, n° 213 septembre 1989, p. 1140-1156.

A. Green, Le discours vivant, puf, 1973.

—, La sexualisation et son économie, in Revue française de Psychanalyse, 1975, t. 39, p. 905-918.

—, De la bisexualité au gynocentrisme, in Les blessures symboliques, B. Bettelheim, (Symbolic wounds, 1954), trad. de l'anglais par C. Monod, Gallimard, 1971.

—, Le genre neutre, in Narcissisme de vie, narcissisme de mort Minuit, 1983, M. Klein, La psychanalyse des enfants (Die Psychanalyse des Kinder, 1932), trad. par J.-B. Boulanger, 1959.

J. Lacan, Ecrits, Le Seuil, 1986.

—, Encore (Séminaire 1972-1973), Le Seuil, 1975.

J. Lampl de Groot, Souffrance et jouissance trad. par C. Chambon et al., Aubier-Montaigne, 1983.

M. Laufer, Comportements compulsifs et fantasme masturbatoire central : implications cliniques dans M. et E. Laufer, Adolescence et ruptures du développement : une perspective psychanalytique, trad. M. Gibeault, puf, 1989.

J. Laplanche, Castration, symbolisations, Problématiques, II, puf, 1980.

F. Peigne et P. Mazet, Troubles mentaux et glandes sexuelles, in Encyclopédie médico-chirurgicale, Psychiatrie vol. II., 37640 K 10

O. Rank, Le traumatisme de la naissance, Paris, Payot, 1960.

G. Roheim, Psychanalyse et anthropologie (Psychoanalysis and Anthropology, 1950), trad. de

l'anglais par M. Moscovici, Gallimard, 1967.

H. Roiphe et E. Galenson, La naissance de l'identité sexuelle (Infantile origins of sexual identity, 1981), trad. par M. Pollak-Cornillot, puf, 1987.

—, La sexualité, in La Recherche, n° numéro spécial 213septembre 1989.

G. Rosolato, Etude des perversions sexuelles à partir du fétichisme, inLe désir et la perversion, Le Seuil, 1967.

R. Stoller, Recherches sur l'identité sexuelle à partir du transsexualisme (Sex and Gender, 1968), trad. de l'anglais par M. Novodovsqui, Gallimard, 1978.

J.-M. Vidal, Motivation et Attachement. Continuité et discontinuité dans la structuration des conduites chez les vertébrés infrahumains et humains, inEncyclopédie de La Pléiade, Psychologie, 1987, p. 161-228.

J.-D. Vincent, Biologie des passions, Odile Jacob, 1986.

D.-W. Winnicott, Jeu et réalité (Playing and reality1971), trad. par C. Monod et J.-B. Pontalis, Gallimard, 1975.